

Émile Richebourg

LA DAME EN NOIR
TOME IV

L'ŒIL DE VERRE

(1890)

Table des matières

QUATRIÈME PARTIE

L'ŒIL DE VERRE

I

MADAME GALLOIS

Si M. de Mégrigny n'était guère familier avec les questions d'affaires, sa veuve – cela n'étonnera personne – s'y entendait encore moins que lui.

Blanche ne savait pas jusqu'à quel point son frère avait abusé de la confiance de son mari et combien, mandataire peu fidèle, il avait pêché en eau trouble. Elle ignorait cela, car pour ne point lui causer un chagrin, Ludovic ne lui avait pas parlé, des visites et des révélations faites par le personnage inconnu.

Malgré cela, cependant, et comme instinctivement, elle aurait donné beaucoup pour que son frère, tenu à l'écart, n'eût à se mêler en rien de ses affaires. Il lui répugnait – elle avait trop de raisons pour cela – de laisser le baron s'occuper de toutes choses et principalement de celles concernant la succession du défunt.

Mais que pouvait-elle faire ? Elle ne connaissait personne ; elle n'avait pas un homme, un ami à qui elle aurait pu confier en toute sécurité le soin de ses intérêts. On lui donnait des conseils, mais tous étaient contraires à ses intentions, à ce qu'elle aurait voulu. Seul, M. de Bierle aurait pu lui être d'un grand secours ; mais pour lui être agréable, sur son ordre il s'était exilé. Du reste, serait-il resté à Paris, elle n'aurait pas osé demander de lui donner des conseils, de venir à son aide. Il y avait en elle, comme chez lui, d'ailleurs,

des sentiments de délicatesse qu'ils n'auraient pu fouler aux pieds.

La jeune veuve, toujours la même enfant inexpérimentée, était donc ainsi à la merci de son frère, et force lui était de recevoir ses services qui, nous le savons, ne devaient pas être désintéressés.

D'ailleurs le notaire de M. de Mégrigny était pour de Simiane ; c'était ce même notaire qui, moins scrupuleux que Me Mabillon, avait fait l'acte que nous connaissons, acte par lequel, en vertu des pouvoirs donnés à M. de Simiane, celui-ci pouvait se substituer entièrement à M. de Mégrigny.

C'était le baron qui avait indiqué ce notaire à Ludovic et, depuis, il en avait fait son ami. Le notaire devait être reconnaissant à de Simiane d'avoir donné à son étude un client archi-millionnaire.

Blanche, circonvenue, sans grande force de résistance, donna au notaire toutes les signatures qu'il lui demanda, et de Simiane, qui n'avait plus en mains qu'un mandat sans valeur, se trouva investi par sa sœur des mêmes pouvoirs que lui avait précédemment conférés de Mégrigny.

Le baron avait dit :

« Il faudra bien qu'elle fasse ce que je voudrai. »

La jeune femme sans défense et à contre-cœur avait donné satisfaction à son frère. Une fois encore de Simiane triomphait. Les millions restaient entre ses mains. S'il avait pu avoir des craintes, elles étaient entièrement dissipées. Il allait pouvoir, facilement, dissimuler ses honteux agissements, ses dilapidations, en ne permettant à personne,

pas même au notaire, de voir de quelle façon peu honnête il avait exercé son précédent mandat.

Le notaire, disons-le, n'était pas le complice du baron ; il était de bonne foi, et, dans l'intérêt de la veuve, il avait cru bien faire. Le faux converti, l'avait trompé, le trompait comme il trompait tout le monde.

Et il était sincère, le trop crédule notaire, quand il faisait à Mme de Mégrigny l'éloge de son frère et lui disait que ses intérêts ne pouvaient être mis en meilleures mains.

Blanche écoutait frémissante, le regard troublé ayant comme un poids énorme sur la poitrine. Elle n'avait rien à répondre. Hélas ! elle ne pouvait pas dire que son frère était un misérable, que cet homme, dont on vantait les beaux sentiments, le désintéressement, était le meurtrier de M. de Mégrigny.

Il ne venait pas à l'idée de la jeune femme que le baron pût faire un mauvais usage de son mandat, de ses pouvoirs. C'est qu'elle ne pensait guère à son immense fortune ; ça lui était bien égal que son mari lui eût laissé des millions. Elle n'était pas une femme d'argent. N'ayant pas, d'ailleurs, l'ambition des grandeurs, le désir de briller par le luxe, la richesse, pour elle, comptait peu dans l'existence.

Si l'on était venu lui dire que son frère ne songeait rien moins qu'à la dépouiller complètement, elle aurait été indignée, sans doute, mais ne se serait pas autrement émue.

Ne s'était-elle pas dit déjà qu'elle n'avait pas le droit de prendre l'héritage de son mari ; n'avait-elle pas déjà songé à l'emploi qu'elle pourrait faire de ces millions pour la réparation du crime commis ? Et puis sa conscience lui faisait cruellement sentir que l'enfant qu'elle allait mettre au

monde, cet enfant de l'adultère, ne devait pas être l'héritier de M. de Mégrigny. N'était-ce pas déjà trop qu'il portât le nom d'un homme qui n'était pas son père ?

La jeune veuve ne soupçonnait point l'abominable cupidité de son frère et moins encore jusqu'à quelles limites le baron poussait les calculs de sa vénalité. Et, cependant, plus d'une fois elle s'était demandé pourquoi de Simiane avait empoisonné de Mégrigny, son ami, et quel pouvait avoir été le mobile de ce crime monstrueux.

Sur ce point, elle en était encore à réfléchir, à chercher.

Mais, plus tard, elle devait comprendre ; alors, avec cette imagination de la femme, qui se lance vite dans l'exagération, elle devait voir le baron plus scélérat encore qu'il ne l'était réellement, et, dans son affolement, son épouvante, faire naître de nouveaux et terribles événements.

Pendant plus d'un mois, la jeune femme avait opiniâtrement refusé de voir le baron. Sans trop s'inquiéter de cette espèce de quarantaine où il était mis, de Simiane s'occupait des affaires de sa sœur, qui étaient peut-être plus, encore les siennes, avec une grande activité et cette habileté que nous lui connaissons ; ce qui faisait dire au notaire :

– Monsieur le baron, vous êtes un homme de dévouement.

– J'aime tant ma sœur ! répondait-il hypocritement.

Maintenant de Simiane était moins chez lui qu'à l'hôtel de Mégrigny où il commandait et ordonnait en maître, sans se permettre, toutefois, d'arrêter l'exécution de certains ordres donnés par la jeune veuve, bien qu'il trouvât souvent que Blanche se laissait aller à des libéralités trop grandes.

Enfin la jeune femme consentit à recevoir le baron, qui avait à lui faire quelques communications importantes.

Cette première entrevue, comme celles qui devaient suivre, fut gênée et excessivement froide. Blanche ne tendit même pas la main à son frère. Des deux côtés il y avait de la réserve, de la contrainte, de la défiance, et en plus, chez la jeune femme, ce qui était bien naturel, un mélange d'effroi et d'horreur.

– Bah ! se disait de Simiane, elle s'y fera.

Ils ne parlèrent pas de Ludovic, il ne fut fait à sa mort aucune allusion ; mais comme les pensées de Blanche étaient douloureuses, comme elle souffrait d'avoir devant elle le meurtrier de son mari, lui parlant sans trouble d'esprit, d'un cœur léger, et de ne pouvoir lui jeter à la face, comme une flagellation, ce mot : Assassin !

Elle l'écouta, puisqu'il le fallait, mais fiévreusement agitée et comme subissant un supplice. Et quand, n'ayant plus rien à dire, il se retira au bout de vingt minutes, elle poussa un long soupir de soulagement. Il lui sembla qu'elle venait d'être délivrée d'un horrible cauchemar.

Blanche ne sortait presque plus. Où serait-elle allée ? Cette entrée dans le monde, que jeune fille elle avait rêvée, elle ne l'avait pas faite, vu l'état de santé de M. de Mégrigny et, d'autre part, parce que son frère avait été repoussé de tous les salons. Elle avait ses jeunes amies de pension ; mais ne s'était-elle pas volontairement éloignée d'elles ?

Le vide, un vide qui parfois l'effrayait, s'était fait autour d'elle ; et, elle se disait avec une amertume profonde :

– Je suis seule, seule au monde !

Pourquoi, de temps à autre, ne faisait-elle pas une visite au pensionnat de la rue de Reuilly où l'on pensait toujours et beaucoup à elle ? Pourquoi ? Elle n'avait pas osé retourner au pensionnat au moment de son mariage, pouvait-elle, maintenant, avoir l'audace de se présenter devant ces religieuses qui avaient été si bonnes pour elle et d'offrir à leurs baisers de mères un front menteur ?

Rue de Reuilly, on avait appris le mariage de la pensionnaire chérie ; on s'était fort étonné qu'elle ne l'eût pas annoncé elle-même, et plus étonné encore de n'avoir d'elle ni une visite, ni seulement une petite lettre.

Et les religieuses se disaient entre elles, en hochant la tête :

– Qui l'aurait cru ? Encore une ingrate !

Ah ! si elles avaient pu deviner ce qui se passait dans l'âme de Blanche, elles n'auraient point parlé ainsi et, sans aucun doute, il y aurait eu des neuvaines pour la tranquillité de la pauvre chérie et… la rémission de son énorme péché.

Blanche était encore au pensionnat, qu'elle ne devait quitter que plus tard, lorsque la sœur Agathe, qui l'avait tant aimée et avait été pour elle une seconde mère, fut appelée à la direction de la Maison maternelle de Boulogne.

La séparation avait été touchante ; Blanche s'était jetée au cou de la religieuse et avait beaucoup pleuré dans ses bras.

– Vous viendrez me voir souvent, disait sœur Agathe.

– Oh ! oui, oh ! oui !

Et depuis, cependant, Blanche n'avait pas revu sœur Agathe, et celle-ci, comme ses compagnes de la rue de Reuilly, pouvait croire que celle qu'elle appelait autrefois sa chère fille l'avait complètement oubliée.

Non, Blanche, qui pensait souvent aux autres religieuses, n'avait pas, à plus forte raison, oublié Sœur Agathe. Bien des fois elle avait eu le désir de l'aller voir ; mais toujours les mêmes craintes l'avaient retenue. Pourtant elle savait tout ce qu'il y avait de bonté, de commisération et d'indulgence dans le cœur de la religieuse.

Avec sœur Agathe elle n'avait pas besoin de mentir, elle pouvait lui tout dire, comme à un confesseur, et elle savait que la fille de Dieu pleurerait avec elle et trouverait de douces et bonnes paroles pour la consoler.

Blanche, avons-nous dit, ne sortait presque plus ; toutefois elle ne manquait pas d'exercice. Deux heures le matin et aussi deux heures dans la soirée, elle se promenait dans les allées du jardin, sous l'ombrage des grands arbres. C'était une des principales recommandations du médecin et de la sage-femme qui, la grossesse étant avancée, faisaient l'un et l'autre de fréquentes visites à la jeune femme.

Souvent, quand sa pensée la reportait vers le passé, Blanche se disait :

– Comme je serais heureuse de revoir ma bonne mère Agathe ! Boulogne, c'est tout près d'ici, de l'autre côté du bois ; en moins de vingt minutes j'y serais. Mais non, je dois attendre encore ; après mes couches… Oh ! alors, j'irai ; c'est bien décidé, cette fois, rien ne m'arrêtera, j'irai.

* *

*

Mme de Mégrigny mit au monde une petite fille.

– Elle ne demande qu'à vivre, cette mignonne, dit la sage-femme, elle est robuste, grasse, potelée et jolie, comme le plus bel ange du ciel.

Et pendant que la jeune mère tenait l'enfant dans ses bras et l'embrassait :

– Quels noms lui donnerez-vous ? demanda la sage-femme.

Blanche resta quelques instants pensive, hésitante, puis répondit d'une voix faible :

– Edmée-Henriette.

– Alors vous l'appellerez Edmée ?

– Non, Henriette, répondit la jeune mère après un nouvel instant d'hésitation.

– Maintenant, madame, donnez-moi Mlle Henriette, que je la mette dans son berceau, car elle a besoin de dormir.

Le soir, comme elle sortait de l'hôtel, après s'être fait remplacer auprès de l'accouchée par une garde en qui elle avait toute confiance, la sage-femme fut abordée dans l'avenue par une femme d'un certain âge, modestement, mais proprement vêtue, qui paraissait être une ouvrière.

– Madame, dit-elle, pardonnez-moi la liberté que je prends, je voudrais vous demander, vous prier…

– Eh bien ? fit la sage-femme étonnée.

– Vous, prier de me donner des nouvelles de Mme de Mégrigny. J'étais au service de Mme la baronne de Simiane quand elle est née, je l'ai portée toute petite dans mes bras. Depuis, j'ai eu du malheur, des jours de misère, elle m'est souvent venue en aide ; vous comprenez, madame, la reconnaissance… Je sais que Mme de Mégrigny est à la veille d'être mère et je suis un peu inquiète ; je sais que vous êtes la sage-femme qui lui donne des soins et voilà pourquoi je me permets de vous demander comment elle va.

– Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressée aux gens de la maison ?

– Je n'ai pas osé sonner à la porte ; dernièrement j'ai eu affaire à un domestique bourru qui, me prenant sans doute pour une mendiante, m'a fort rudement éconduite.

– Eh bien, ma bonne femme, je vais vous répondre : Mme de Mégrigny n'est plus à la veille d'accoucher ; ce matin, à neuf heures, elle a donné le jour à une gentille petite fille, qui se porte comme un charme.

L'inconnue joignit les mains, et s'écria, la joie dans les yeux :

– Oh ! quel bonheur ! Et la maman, madame, se porte-t-elle bien aussi ?

– Oui, parfaitement bien.

– La suite des couches ne vous inspire aucune crainte ?

– Aucune.

– Oh ! merci, madame, merci, vous me rendez bien contente !

– Si cela peut vous faire plaisir, je vous apprends encore, que la petite fille s'appellera Henriette.

– Henriette ! Ah ! je suis bien aise de savoir cela ! Henriette, Henriette…

Les deux femmes se séparèrent.

La questionneuse, qui demeurait rue Lepic, à Montmartre, se dirigea d'un pas rapide vers son domicile, ayant hâte de rentrer chez elle.

Cette femme n'était pas précisément une ouvrière, mais une femme de ménage, la femme de ménage de M. de Bierle dont elle avait été la nourrice. Indépendamment des quarante francs que le jeune homme lui donnait par mois pour son service, Henri lui faisait une petite rente de six cents francs par an. Aussi, loin d'être une pauvresse, Mme Gallois était dans l'aisance ; elle avait de l'argent à la caisse d'épargne et des obligations à lots de la ville de Paris et du Crédit Foncier.

Inutile de dire qu'elle était très attachée à son ancien nourrisson et lui était entièrement dévouée.

Henri de Bierle avait aussi pour sa vieille nourrice, qu'il se plaisait à appeler maman Gallois, une grande affection.

Avant de partir pour l'Algérie, désirant avoir à Paris une personne sûre qui pût lui donner des nouvelles de Blanche et l'instruire de ce qui se passerait à l'hôtel de Mégrigny, il avait pris sa nourrice pour confidente, lui révélant son amour pour Mme de Mégrigny et ne lui cachant point leurs relations.

Il connaissait Mme Gallois, sa fidélité à toute épreuve ; il savait qu'elle serait la discrétion même, qu'il pouvait avoir en elle la confiance la plus absolue.

En se servant tantôt d'un moyen, tantôt d'un autre, Mme Gallois, qui ne manquait ni d'intelligence, ni d'adresse, parvenait à savoir tout ce que M. de Bierle pouvait avoir besoin d'apprendre.

Rentrée chez elle, Mme Gallois, de sa grosse écriture pesante et avec émaillement de fautes d'orthographe, écrivit les lignes suivantes adressées à Henri de Bierle :

« Monsieur Henri,

« La délivrance a eu lieu ce matin à neuf heures ; tout s'est passé on ne peut mieux ; je l'ai su par la sage-femme elle-même, qui a bien voulu répondre à mes questions. Vous allez être content, puisque vous le désiriez : c'est une petite fille.

« Elle est tout plein gentille et se porte comme un charme, m'a dit la sage-femme.

« On lui a déjà donné le nom de Henriette ; voyez si l'on ne pense pas à vous.

« La petite maman va bien aussi, sa position n'inspire aucune inquiétude. Donc, tout va bien.

« Je n'ai rien de plus à vous apprendre aujourd'hui. Ainsi que vous me le recommandez, je continuerai à aller rôder aux alentours de l'hôtel, et en attendant que la petite maman puisse vous écrire et vous donner elle-même de ses nouvelles, vous en aurez par moi, deux fois par semaine, de toutes fraîches.

« Votre fidèle et dévouée servante,

« Rosine GALLOIS. »

Mme de Mégrigny ayant déclaré que son intention était de nourrir elle-même son enfant, le médecin et la sage-femme n'avaient pas eu à s'occuper d'une nourrice ; mais, dès le troisième jour, on reconnut que la jeune mère avait si peu de lait qu'elle ne pouvait donner le sein à la petite Henriette.

Quand on annonça à Blanche qu'il lui fallait absolument prendre une nourrice, elle éprouva une très grande peine. Mais la santé de sa chère petite étant menacée, lui disait-on, elle se résigna à un sacrifice qui lui coûtait énormément.

Pourquoi, constituée comme elle l'était, ayant la poitrine admirablement développée, la jeune mère était-elle incapable de nourrir son enfant ?

Le médecin et la sage-femme se demandaient quelle pouvait être la raison de ce phénomène.

Ils ignoraient que le cœur de Mme de Mégrigny débordait de douleurs contenues ; ils ne savaient pas quelles secousses violentes elle avait éprouvées dans les derniers mois de sa grossesse.

Le jour même la sage-femme se mit à la recherche d'une nourrice sur lieu, Blanche ne voulant à aucun prix se séparer de son enfant.

Une bonne et plantureuse Picarde fut arrêtée et amenée avant la nuit à l'hôtel de Mégrigny.

Aucune complication ne vint retarder le rétablissement de la jeune mère, qui se fit progressivement, et trois semaines après la naissance de l'enfant, elle était remise sur pied.

Ne sachant pas que son amant avait à Paris une personne qui le renseignait, elle lui avait écrit pour lui annoncer la naissance de la petite Henriette. Elle avait adressé sa lettre rue de la Chaussée d'Antin, avec le mot : faire suivre, car bien qu'elle sût que le jeune homme était en Algérie, elle ignorait encore s'il habitait à Alger ou dans une autre ville de la grande colonie africaine.

Une après-midi, après s'être promenée une demi-heure dans le jardin, par un beau soleil de printemps, elle sortit par la petite porte, ne pouvant résister au désir de continuer sa promenade sur l'avenue.

Depuis quelques jours, Mme Gallois, aux aguets, passait de longues heures à tourner autour de l'hôtel. Juste au moment où Blanche sortait, elle se trouvait dans le chemin longeant le mur du jardin. Bien qu'elle n'eût jamais vu Mme de Mégrigny, elle la reconnut aussitôt, sans doute au portrait que son maître lui en avait fait.

Elle s'avança vers la jeune femme qui, surprise et peut-être même un peu effrayée d'être ainsi brusquement accostée, se jeta vivement de côté.

Mme Gallois eut un sourire mystérieux, puis d'une voix très douce :

– Une vieille femme comme moi n'est pas bien à craindre, dit-elle, et je jure à madame de Mégrigny qu'elle peut avoir confiance en moi.

– Ah ! vous me connaissez ?

– Oui, madame.

– Qui êtes-vous ?

La vieille se rapprocha et répondit à voix basse :

– Je suis la femme de ménage de M. Henri de Bierle et j'ai été sa nourrice.

Blanche tressaillit.

– Mon Dieu, fit-elle avec inquiétude, mais qu'avez-vous donc à me dire ?

– Oh ! rassurez-vous, madame ; j'ai à vous dire que M. de Bierle est en parfaite santé et qu'il a reçu toutes vos lettres, que je lui ai réexpédiées, ainsi qu'il m'en avait donné l'ordre.

Je lui ai aussi écrit, de mon côté ; deux fois par semaine, pendant que vous étiez alitée, il a eu de vos nouvelles.

– Quoi, vous saviez ce qui se passait chez moi ?

– Oh ! pas tout, madame, mais ce qu'il me fallait savoir afin de renseigner mon maître.

– Et comment étiez-vous renseignée vous-même ?

– Les domestiques sont tous bavards.

Et comme la jeune femme paraissait inquiète :

– Mais soyez tranquille, madame, reprit la vieille, ceux que j'ai fait parler n'y ont pas vu malice.

– Ainsi c'est vous qui avez appris à M. de Bierle…

– Peut-être auriez-vous préféré qu'il ne sût la chose que par vous ; mais vous nous pardonnerez tous deux : il était en proie à de si vives inquiétudes !

– Je lui ai écrit il y a douze jours ; a-t-il reçu ma lettre ?

– Oui, madame, et je vous apporte sa réponse.

– Une lettre de lui !

Le regard de Blanche était rayonnant.

– La voici, madame, dit l'ancienne nourrice, en tirant la lettre de son corsage.

– Merci, ma bonne, merci, dit la jeune femme en prenant le pli cacheté, qu'elle s'empressa de glisser dans sa poche.

Est-ce à Alger qu'il habite ? reprit-elle.

– Oui, madame ; mais dans sa lettre il vous donne son adresse afin que vous puissiez lui écrire directement.

Quant à ses lettres, à lui, si vous le voulez bien, c'est moi qui vous les remettrai.

– Comment ferez-vous ?

– Oh ! rien de plus simple : Je me présenterai à votre hôtel et demanderai, à vous voir, me disant quêteuse d'une œuvre de bienfaisance, celle des Vieillards infirmes. Ni M. le baron, ni vos domestiques ne soupçonneront la vérité.

– En effet, votre idée est ingénieuse. Mais existe-t-elle réellement, cette œuvre des Vieillards infirmes ?

– Oui, madame, elle existe ; à Paris et dans les environs elle a plusieurs maisons de charité où sont reçus de pauvres vieillards des deux sexes, de la classe ouvrière.

Il y a une de ces maisons à Vaugirard où sont recueillies de vieilles femmes ; j'y vais de temps à autre rendre visite à une ancienne amie, paralysée des deux jambes, à qui je porte

quelques douceurs : des confitures, du chocolat, des oranges et un peu d’argent.



La voici, madame, dit l’ancienne nourrice. (P. 766.

– Eh bien, ma bonne, dit Mme de Mégrigny, je m'associe à cette œuvre de bienfaisance ; chaque fois que vous viendrez me voir, je vous remettrai mon offrande pour les pauvres vieilles femmes de cette maison de Vaugirard.

Comme cela vous n'aurez pas à mentir, vous serez réellement une quêteuse de l'œuvre des Vieillards infirmes.

– Oh ! madame !

– Voilà qui est entendu.

Comment vous appelez-vous ?

– Rosine Gallois.

– Je n'oublierai pas votre nom.

Maintenant laissez-moi.

La femme de ménage, salua respectueusement Mme de Mégrigny et s'éloigna.

Blanche, renonçant à la promenade qu'elle avait voulu faire, rentra dans le jardin et regagna ses appartements. Elle avait hâte de lire la lettre de M. de Bierle.

Cependant, avant de s'enfermer dans son boudoir, elle entra dans la chambre de la nourrice.

La petite Henriette, dans son berceau, dormait d'un doux et paisible sommeil.

Doucement, Blanche écarta les rideaux de dentelle et resta quelques instants en contemplation devant la mignonne, qui avait comme un sourire sur ses lèvres roses.

– Cher ange, murmura-t-elle, puisses-tu ne jamais souffrir !

Elle se pencha lentement et mit un baiser sur le front de l'enfant.

II

DEMI-CONFIDENCE

La jeune femme était assise dans un fauteuil ; entre les doigts de sa main gauche, appuyée sur le bras du siège, elle tenait la lettre de M. de Bierle, qu'elle venait de lire deux fois de suite ; de sa main droite, avec un mouchoir de fine batiste, elle essuyait ses yeux et son visage baignés de larmes.

Au bout de quelques instants, après de gros soupirs, elle relut une troisième fois la lettre, qui était ainsi conçue :

« Chère bien-aimée,

« Malgré la défense que vous m'avez faite, je vous écris cette lettre, qui vous sera remise secrètement par Mme Gallois, ma vieille et bonne nourrice, dont le dévouement et la discrétion sont à toute épreuve.

« C'est à cette brave et digne femme que, depuis cinq ans, j'ai confié le soin de mon ménage de garçon. Vous pouvez avoir en elle la plus entière confiance.

« C'est grâce à elle que, dans ces derniers temps, alors qu'il ne vous était pas possible de m'écrire, j'ai eu de vos nouvelles, toujours attendues avec une anxieuse impatience.

« J'éprouve, une joie d'enfant en pensant que dans quelques jours vous aurez cette lettre entre les mains et la

lirez. Si vous saviez comme il m'est doux de pouvoir enfin m'entretenir un instant avec vous.

« J'ai reçu vos lettres ; elles ont été ma consolation et m'ont donné tout le bonheur que je pouvais avoir dans mon exil. J'avais de vos chères nouvelles, la preuve que ma bien-aimée Blanche ne m'oubliait pas ; mais, voyez mon égoïsme, je trouvais que vous ne m'écriviez pas aussi souvent que mon cœur le désirait et que vous ne me parliez pas assez longuement de vous. Cependant vous me disiez bien tout ce que vous pouviez me dire. Ne me suffisait-il pas d'avoir l'assurance que votre pensée était avec moi et que votre cœur m'appartenait toujours ?

« J'ai appris avec des transports de joie votre heureuse délivrance, la naissance d'une petite fille qui, certainement, sera bonne et jolie comme sa maman. En pensant à moi, vous lui avez donné le nom d'Henriette.

Hélas ! à ma joie, que rien ne devrait gâter, se mêle une amertume profonde. Henriette, Henriette ! Cette chère petite, qui n'en sera pas moins aimée, adorée, portera le nom de Mégrigny. Ah ! Blanche, Blanche, chère et douce victime, pourquoi cet homme, au bord de la tombe, vous a-t-il épousée ? Était-ce donc pour vous laisser son immense fortune ?

« Je vous savais presque pauvre quand j'ai si vivement désiré unir votre destinée à la mienne ; je n'avais pas une grande fortune à vous donner, moi, mais je voulais vous rendre heureuse, en vous consacrant ma vie tout entière.

« Maintenant, plus violemment que par votre frère, je me sens repoussé par votre richesse ; ces millions, qui

viennent d'Amérique où ils auraient dû rester, se dressent entre vous et moi comme une barrière infranchissable.

« Je suis inquiet, troublé jusqu'au fond de l'âme, et je me demande avec une douloureuse angoisse ce que nous réserve l'avenir.

« Je vous aime, Blanche, vous êtes toute ma vie, s'il me fallait renoncer à vous, vous perdre, je ne pourrais plus vivre ; et je sens que dans votre intérêt, pour votre repos, votre dignité, vous ne pouvez plus être ma maîtresse. Nos relations se renoueraient-elles que, forcément, au bout de quelque temps, elles seraient de nouveau brisées et, cette fois, pour toujours.

« Je sais tout ce que vous avez souffert pour moi et par moi, ma bien-aimée ; je ne veux plus vous causer de nouvelles douleurs, je ne veux plus que vous ayez des reproches à vous faire et des larmes amères à verser. Non, non, quand je donnerais ma vie avec ivresse pour vous épargner une peine, un chagrin, ce n'est pas moi qui peux vous rendre malheureuse.

« Ah ! je vous aime trop pour cela, et si vous l'ordonniez, dussé-je en mourir, je ne vous reverrais plus.

« Votre fortune, votre fortune ! c'est elle qui porte le trouble dans mon âme et met dans mon cerveau la fièvre et le délire… Je les maudis, ces millions de M. de Mégrigny, qui semblent me crier : Arrête-toi, ne nous approche pas, tu n'as pas le droit de nous toucher !

« Eh bien, oui, Blanche, chère adorée, ce sont les millions de M. de Mégrigny qui me glacent et m'épouvantent, car j'ai aussi mes susceptibilités, mes délicatesses de sentiments.

« Ah ! s'ils n'étaient point là, ces millions comme je me sentirais libre et fier, et comme je serais heureux, à genoux devant vous, de vous demander d'accepter mon nom.

« Je voudrais épouser la veuve de M. de Mégrigny et l'immense fortune de ce mort me le défend.

« Ah ! Blanche, Blanche, si vous étiez pauvre !

« Debout devant la fenêtre de ma chambre, qui a vue sur la mer, je regarde constamment du côté de la France vers laquelle s'envolent toutes mes pensées ; et plus je pense à vous, Blanche, et à cette chère petite créature à laquelle je ne suis et ne puis être qu'un étranger, plus je suis triste, soucieux, plus je m'enfonce dans le néant des choses humaines.

« Mais pourquoi viens-je vous parler de mes souffrances ? Est-ce que vous n'avez pas les vôtres ?

« Pardon, Blanche, pardon !

« Il y a des instants où ma raison s'égare ; alors il est des choses qui prennent à mes yeux des proportions énormes et je me sens saisi par des terreurs étranges. Je me plais peut-être à faire surgir devant moi de noirs fantômes contre lesquels, écrasé par le découragement, je ne peux pas me défendre.

« En d'autres moments, le cerveau surchauffé, m'exaltant, les idées les plus singulières, les plus folles me passent par la tête. Le monde n'existe plus, les grands principes du devoir, les sentiments d'honnêteté, d'honneur, de délicatesse n'ont plus aucune raison d'être et je foule aux pieds tout ce que j'ai jusqu'alors révéré et défendu. Il n'y a plus sur la terre que vous, moi… et l'enfant ; et, n'en tenant

plus compte, je ris de mes stupides et ridicules susceptibilités.

« Ou bien encore, prêt à tout braver, me moquant de l'opinion publique, épouvantable d'égoïsme, je m'empare de Blanche et d'Henriette et les emporte dans un monde inconnu, en criant d'une voix qui retentit partout : Elles sont à moi, elles sont à moi !

« Ne suis-je pas un peu fou, dites ?

« Mais que déduire de tout cela ? C'est que je vous aime, Blanche, c'est que je vous adore ! C'est que mon cœur et le vôtre ne font qu'un cœur et que mon existence est tout entière dans la vôtre !

« Répondez-moi, ma bien-aimée, et écrivez souvent à l'exilé ; vos lettres m'apportent l'apaisement. Parlez-moi beaucoup de vous et… de notre enfant. En vous deux est maintenant toute ma force. Chaque jour, mettez un baiser sur le front de l'ange, en prononçant tout bas : pour son père !

« Si vous saviez comme j'ai soif de réconfortant, comme mon âme en peine a besoin d'être rassurée et consolée !

« À vous deux pour la vie.

« HENRI. »

À la lettre était jointe une carte de visite, sur laquelle le jeune homme avait écrit son adresse à Alger.

La réponse de Blanche, écrite le soir même, autant avec le cœur qu'avec la plume, devait, ainsi qu'il le demandait, rassurer et consoler l'âme en peine de l'exilé.

Si elle avait cédé aux pressantes sollicitations de son cœur, la jeune femme aurait dit à Henri : revenez. Elle avait hésité ; puis, toujours par crainte de son frère, elle s'était dit :

– Non, pas encore.

* *

*

Quelques jours après, à midi et demi, Mme de Mégrigny monta dans son coupé. Bien que ce fût sa première grande sortie, elle n'avait pas voulu que sa femme de chambre l'accompagnât. Elle donna l'ordre au cocher de la conduire à la Maison maternelle de Boulogne.

Elle tenait la promesse qu'elle s'était faite à elle-même ; elle allait rendre visite à sœur Agathe ; enfin elle allait revoir cette bonne religieuse que, pendant des années, elle avait considérée comme sa seconde mère. Elle était très émue quand elle sonna à la porte de l'établissement, et quand on lui eut ouvert, ce fut d'une voix faible et tremblante qu'elle demanda à voir la supérieure à qui elle venait faire une visite.

L'ayant conduite au parloir, la sœur converse la pria de vouloir bien lui dire son nom.

– Je suis Mme de Mégrigny.

La converse fit une profonde révérence et disparut.

Au bout d'un instant, Blanche entendit une voix, qu'elle reconnut aussitôt et qui disait :

– Vous ne vous trompez pas, de Mégrigny est bien le nom que cette dame vous a donné ?



Elle était très émue quand elle sonna. (P. 772.)

– Oui, ma mère.

Il y eut un claquement de portes, des pas précipités, puis la religieuse parut à l’entrée du parloir.

– Vous, vous ! fit la mère Agathe.

Elle ne put prononcer que ce mot. Elle suffoquait. Mais elle fit deux pas en avant, les bras largement ouverts.

– Ah ! exclama Blanche.

Et d'un bond, éclatant en sanglots, elle s'élança au cou de la religieuse qui, haletante, referma ses bras et pressa sur sa poitrine l'enfant qui lui revenait.

– Blanche, ma chérie, vous ne m'aviez donc pas tout à fait oubliée ?

– Oh ! non, oh ! non ; j'ai au contraire beaucoup pensé à vous.

– Vous pensiez à moi, et vous m'avez laissé croire que vous étiez une enfant ingrate ; pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir ?

– Ah ! je ne pouvais pas.

– Si seulement vous m'aviez écrit.

La jeune femme secoua la tête.

– Hélas ! avec un redoublement de sanglots, qu'aurais-je pu vous dire ?

– Mon Dieu, mais pourquoi pleurez-vous ainsi ? C'est de la douleur, cela.

– Oui, de la douleur. Ma mère, je suis bien malheureuse.

– Vous avez perdu votre mari, je le sais. Pauvre chère enfant, veuve, si jeune, après quelques mois de mariage.

– Mon malheur a commencé avant mon mariage.

– Que me dites-vous là ?

– Ah ! si vous saviez, si vous saviez… Mais vous saurez, ma mère, et vous comprendrez pourquoi je n'ai osé ni venir vous voir, ni vous écrire.

– Eh bien oui, ma chérie, vous verserez votre chagrin dans mon cœur, cela vous soulagera. Mais ne restons pas ici, venez, chère enfant, venez.

Et la religieuse emmena son ancienne élève dans le salon réservé. Quand elles se furent assises et Blanche s'étant calmée, la mère Agathe reprit :

– Moi aussi, Blanche, j'ai beaucoup pensé à vous. Bien que je vive éloignée du monde, un écho affaibli de ce qui s'y passe arrive pourtant parfois à mes oreilles. Tout en vous croyant oublieuse et ingrate, ce qui n'est pas, Dieu merci, je n'ai pas cessé de m'intéresser à vous et d'avoir des préoccupations au sujet de votre avenir.

Autant qu'il m'a été possible, je vous ai suivie, et grâce à deux personnes qui viennent ici, – un vieux médecin et un grave notaire, – j'ai appris votre mariage qui causa, paraît-il, un grand étonnement, puis la mort de M. de Mégrigny et enfin, tout récemment, que vous étiez devenue mère.

– Oui, j'ai une petite fille, dit Blanche dont le front s'empourpra.

– J'ai su également, continua la religieuse, que M. de Mégrigny avait hérité d'une fortune considérable, une dizaine de millions, m'a-t-on dit, et que cette superbe fortune est maintenant la vôtre.

– Hélas ! oui, je suis riche, trop riche !

– Oh ! Blanche, comme vous dites cela ! Et pourquoi trop riche ?

– Parce que, répondit la jeune femme comme étourdie, cette fortune de M. de Mégrigny peut causer de grands chagrins.

– En vérité, chère enfant, je ne vous comprends pas ; sans doute ce n'est pas la fortune qui peut à elle seule, donner le bonheur ; mais que de satisfaction on en peut tirer ! N'est-ce donc pas une bonne et douce chose pour le cœur de répandre des bienfaits, de pouvoir faire beaucoup, beaucoup de bien autour de soi ? Vous serez charitable, ma fille, et vous verrez comme il est facile d'être bienfaisante quand on aime à faire le bien.

– Eh bien, oui, ma mère, je ferai du bien, je donnerai beaucoup ; il y a tant de malheureux !… Je veux commencer dès aujourd'hui ; ici, dans cette maison, sont recueillis de pauvres petits enfants abandonnés ou orphelins que vous élevez, dont vous êtes la mère ; quelle somme dois-je vous donner pour ces petits déshérités ? Ne craignez pas de me demander trop ; est-ce cent mille francs, deux cent mille, plus encore ? Oh ! dites, dites…

– Vous n'avez rien à me donner, chère enfant, car je ne peux rien accepter.

– Comment, vous ne pouvez pas ?…

– La fondatrice de cette maison subvient et au delà à toutes nos dépenses ; son œuvre est à elle, bien à elle, et elle a déjà refusé et refusera encore tout concours pécuniaire. Comme vous, Blanche, cette dame est immensément riche, et comme vous aussi elle est jeune, belle et veuve.

N'éprouvez aucune peine, chère enfant, ce que vous ne pouvez pas donner ici, vous le donnerez ailleurs. Il y a tant de malheureux ! disiez-vous tout à l'heure ; eh bien, oui, les déshérités de la vie sont nombreux, et seulement dans ce grand Paris, que de bien vous aurez à faire, que de profondes misères vous trouverez à soulager !

Mais vous-même êtes malheureuse, vous souffrez… Voyons, ma chérie, dites-moi vos peines ; et si le seigneur m'en donne le pouvoir, je ferai de mon mieux pour vous consoler.

Blanche, qui avait autant besoin d'être conseillée que consolée, était venue rendre visite à la mère Agathe avec l'intention de lui faire sa confession entière, comme à un prêtre confesseur ; mais le courage lui manqua subitement, non pas tant parce qu'elle craignait la sévérité des reproches de la religieuse, mais surtout parce que ce serait lui causer un grand chagrin. Et puis, si bien que, dans un examen de conscience, elle se fût préparée à parler, elle sentait que les paroles qu'elle devrait dire se refuseraient à venir sur ses lèvres.

Elle parla d'abord de M. Henri de Bierle, et de l'amour qu'ils s'étaient mutuellement inspiré ; elle raconta les divers incidents qui avaient précédé son mariage : les paroles d'amour échangées à Dieppe, la demande de sa main faite par M. de Bierle, le refus de son frère et le moyen dont le baron s'était servi pour la forcer à épouser M. de Mégrigny.

Elle rendit justice à ce dernier, disant qu'il avait été constamment bon, affectueux, dévoué pour elle.

Mais elle n'en avait pas moins beaucoup souffert, car elle n'avait et ne pouvait avoir qu'une amitié sincère pour

M. de Mégrigny, ayant donné son amour, son cœur tout entier à M. de Bierle.

Blanche termina en passant rapidement sur la mort de son mari et la naissance de sa fille.

Elle ne dit point que M. de Mégrigny était mort empoisonné, pas plus qu'elle n'avait avoué que M. de Bierle était devenu son amant, grâce à la coupable complaisance de sa femme de chambre, agissant de complicité avec son frère. Par conséquent, elle ne révélait pas à la religieuse que son enfant n'était pas de son mari.

Dans le cours de son récit, elle avait eu des moments d'hésitation, de trouble, des pâleurs et des rougeurs subites ; rien de cela n'avait échappé à la mère Agathe, qui savait observer et avait une grande pénétration d'esprit :

– Ma chère enfant, dit-elle avec beaucoup de douceur, vous m'avez profondément émue, et, plus que je ne pouvais le penser, vous êtes digne de compassion. Votre mariage, – je le savais un peu – a été un grand malheur.

– Hélas ! soupira la jeune femme.

– Peut-être ne m'avez-vous pas tout dit, Blanche, il m'a semblé que plus d'une fois vous vous étiez retenue, vous imposant silence à vous-même.

La jeune femme devint très rouge et baissa la tête.

– Ma chérie, reprit la religieuse, vous savez combien est grande mon affection pour vous ; mais elle ne veut être ni exigeante, ni indiscrète : s'il est des choses que je ne doive pas savoir, gardez-en le secret.

– Oh ! ma mère !

– Ma fille, une confidence, de quelque nature qu'elle soit, doit être faite sans aucun effort. Plus tard, si vous le jugez nécessaire, vous me direz ce que vous croyez devoir me cacher aujourd'hui.

– Oui, plus tard, murmura Blanche d'une voix oppressée. »

– Dites-moi, chère enfant, avez-vous revu M. de Bierle après votre mariage ?

– Oui, plusieurs fois, répondit la jeune femme avec malaise.

– C'était bien imprudent ; et depuis la mort de votre mari ?

– Tout de suite après la mort de M. de Mégrigny il est parti pour l'Algérie où il est toujours.

– Aurait-il cessé de vous aimer ?

– Oh ! non.

– Et vous, ma fille ?

– Je l'aime toujours.

La mère Agathe eut un doux sourire.

– Vous vous écrivez, sans doute ? fit-elle.

– Oui, il m'écrit et je lui réponds.

– Si c'est une faute, elle me paraît légère. Dieu ne défend pas à ses créatures d'aimer ; c'est une loi de nature qu'il a voulue. Si votre âme et celle de M. de Bierle sont ainsi unies que rien n'a pu les séparer, Dieu, juste et bon, ne peut être sévère pour deux de ses enfants, en réprouvant une chose

qu'il a permise. Du vivant de votre époux, peut-être étiez-vous blâmable de penser à M. de Bierle ; maintenant la situation est changée : vous êtes libre, vous pourrez épouser l'homme que vous aimez.

– Je le pourrais, ma mère, seulement…

– Eh bien ?

– Il y a des difficultés.

– Ah ! Et lesquelles ?

– Les unes viennent de M. de Bierle, qui, n'ayant pas beaucoup de fortune, s'effraye à l'idée de m'épouser, non pas seulement parce que je suis immensément riche, mais encore et surtout parce que ma grande fortune est l'héritage de M. de Mégrigny.

– Il y a là un sentiment très respectable. M. de Bierle ne manque ni de délicatesse, ni de dignité ; toutefois, je ne pense pas que, en la circonstance, il puisse avoir une volonté absolue. Pour être votre époux, mon enfant, il fera taire ses honorables scrupules.

– Peut-être ! soupira la jeune femme.

Après un silence, elle reprit :

– De mon côté, j'ai des craintes : mon frère n'aime pas M. de Bierle, et je suis sûre qu'il ne consentira jamais…

– M. le baron n'a plus à s'opposer à ce que vous désirez ou voulez ; vous n'êtes plus sous sa tutelle. D'ailleurs, qui vous dit qu'il ne regrette pas aujourd'hui d'avoir repoussé la demande de M. de Bierle et de vous avoir forcée à épouser M. de Mégrigny ?

– Il ne regrette rien, ma mère, rien, rien ! Ah ! vous ne savez pas ce qu'est mon frère !

– Vous m'étonnez beaucoup, Blanche ; d'après ce qui m'a été dit, autant la conduite de M. de Simiane a été déréglée et scandaleuse autrefois, autant, aujourd'hui, elle est sage et édifiante.

– Hypocrisie, fausseté, mensonge ! exclama la jeune femme, ne pouvant se contenir.

– Blanche, mon enfant, ma surprise est extrême ; est-ce que vous ne voyez plus votre frère ?

– Si, je le vois, mais le moins possible, quand j'y suis forcée.

– Forcée ?

– Il s'occupe de mes affaires ; c'était ce qu'il voulait ; j'ai dû signer un acte qui lui donne les mêmes pouvoirs qu'il tenait précédemment de M. de Mégrigny.

– On m'a, en effet, parlé de ce premier mandat. Ainsi, Blanche, votre fortune est entre les mains de votre frère ?

– Oui, entièrement. Et pour avoir l'argent dont j'ai besoin je suis obligée de le lui faire demander par un de mes serviteurs.

– Étrange situation.

– Et si je la voulais changer, ma mère, j'aurais tout à redouter.

– Oh !

– J’ai peur de mon frère, j’en ai peur ! ajouta Blanche en frissonnant.

– Il ne peut qu’abuser du mandat que vous lui avez confié.

– Oh ! si je n’avais que cela à craindre !…

Baissant, la voix, Blanche continua :

– Si je lui parlais de mon intention d’épouser celui, que j’aime ou s’il apprenait autrement, il serait capable de tuer M. de Bierle.

– Grand-Dieu !

– Oui, j’en ai l’horrible conviction, il le tuerait !

– Pour qu’il ne soit pas votre époux ?

La jeune femme secoua la tête et répondit :

– Pour que je n’aie pas un défenseur, pour qu’on ne l’oblige pas à présenter ses comptes, pour ne pas avoir à se dessaisir de son mandat. La fortune de M. de Mégrigny est entre ses mains, il ferait tout au monde pour qu’elle ne lui fût pas enlevée.

La mère Agathe regardait la jeune femme avec une sorte d’effarement.

À ce moment, deux coups de cloche se firent entendre.

La religieuse se dressa debout.

– Qu’est-ce donc ma mère ? demanda Blanche.

– On m’annonce la visite de la fondatrice de cette maison, cette jeune et jolie veuve que nous appelons ici la Dame en noir.

– Alors, ma bonne mère, je me retire.

– Non. Blanche, restez.

– Mais…

– Je désire vous présenter à notre bienfaitrice ; peut-être serez-vous un jour deux amies.

Je vous quitte pour aller recevoir la Dame en noir, comme j’en ai l’habitude. Attendez un instant.

Sur ces mots, la mère Agathe s’élança hors du salon.

– La Dame en noir ! se disait Blanche, pourquoi cette singulière appellation ?

* *

*

Quelques instants après, Mme Clavière entra dans le salon suivie de la mère Agathe.

Les deux jeunes femmes se saluèrent.

– Madame, dit la religieuse, prenant la main de Blanche, permettez moi de vous présenter une de mes anciennes et chères élèves, Mme de Mégrigny.

Mme Clavière eut un mouvement de surprise et répondit, enveloppant Blanche de son doux regard :

– Je suis charmée de faire la connaissance de Mme de Mégrigny dont j'ai quelquefois entendu parler et à qui je m'intéresse.

– Oh ! madame ! fit Blanche.

– Mme de Mégrigny, reprit la religieuse, sait que la Dame en noir est notre bienfaitrice et que tous les enfants recueillis dans cette maison, sont ses enfants. Vous ayant présenté mon ancienne élève, madame, je crois devoir ajouter que mon affection pour elle est celle d'une mère pour sa fille.

– Ma mère, vous ne sauriez me faire un plus éloquent éloge de Mme de Mégrigny.

Et l'intérêt que je vous porte, madame, n'en est que plus vif, ajouta Mme Clavière en s'adressant à Blanche.

– Vous me rendez toute confuse, madame, répliqua Blanche, et je me demande comment, ne me connaissant pas, vous avez pu vous intéresser à moi.

– Cela vous est, en effet, difficile à comprendre. Cependant, cet intérêt, que vous m'avez inspiré, est réel et sincère. Il est né de plusieurs causes : d'abord, il est probable que je n'aurais jamais pensé à vous, si vous n'aviez pas été Blanche de Simiane ; c'est à l'époque de votre mariage que j'ai commencé à m'intéresser à vous, en apprenant qu'on vous forçait à épouser M. de Mégrigny, que vous n'aimiez pas, que vous ne pouviez pas aimer, puisque, déjà, vous aviez donné votre cœur à un autre.

– Quoi ! vous savez ! exclama Blanche stupéfiée.

– Je sais que Mlle Blanche de Simiane a été malheureuse et que Mme de Mégrigny, veuve et mère d'une petite fille, n'est pas heureuse.

– C’est vrai, murmura Blanche, baissant la tête.

Mme Clavière lui prit la main.

– Il est des choses que je ne peux pas vous révéler parce qu’elles sont intimement liées à mon existence, reprit-elle, mais, sachez-le, madame de Mégrigny, il y a entre vous et moi de cruels rapprochements ; vous et moi avons été des victimes.

Blanche laissa échapper un profond soupir.

– Ne soyez pas découragée, continua Mme Clavière de cette voix douce et pénétrante qui allait jusqu’au fond de l’âme, ayez confiance en Dieu, qui, dès qu’il le veut, arrête l’œuvre des méchants.

Il y a dans la vie des épreuves à subir dont nul n’est exempt.

Comme moi, madame, laissez passer les sombres jours d’orages et de tempêtes ; ne désespérez jamais ; ceux qui souffrent auront à leur tour les sourires du ciel.

III

ENTOURÉE D'ESPIONS

Dès qu'il eut acquis la certitude, après avoir lu la copie du testament de la tante d'Amérique, que Ludovic de Mégrigny était l'unique héritier d'une immense fortune, le baron de Simiane, ainsi que nous l'avons vu, conçut le projet de s'emparer des millions de son ami, non comme légitime possesseur, chose impossible, mais en vertu de pouvoirs qui lui seraient donnés, ce qui, pour un mandataire tel que lui, équivalait à la possession.

Faisant intervenir sa sœur, se servant de la jeune fille comme d'un maître atout dans son jeu, il avait audacieusement marché vers le but à atteindre.

Grâce à l'aveugle confiance que de Mégrigny avait mise en lui, confiance augmentée encore par l'amour du millionnaire pour la sœur de son ami, celui-ci avait été investi des pouvoirs qui avaient si violemment excité toutes ses convoitises.

Moins d'un an après, menacé de voir révoquer son mandat, il n'avait pas hésité ; il s'était débarrassé de son beau-frère.

Blanche avait fini par deviner pourquoi son mari était mort par le poison ; elle était donc sûre de ne pas se tromper en disant que le baron était capable de tout, même d'un nouveau crime, pour ne pas avoir à se dessaisir des millions

qu'il tenait en ses mains. Et elle faisait connaître une de ses douloureuses impressions quand elle s'écriait :

« J'ai peur de mon frère ! »

Isolée, frappée au cœur d'un coup terrible, incapable de s'occuper elle-même de ses affaires, subissant la pression exercée sur elle par un notaire complaisant et inconscient, Blanche avait signé l'acte qui, de nouveau, conférait au baron les pouvoirs les plus étendus. Mais nous pouvons dire qu'elle n'aurait pas cédé et même qu'elle aurait mis ses intérêts en d'autres mains sans la terreur, suffisamment justifiée, que lui inspirait son frère.

Enfin celui-ci avait tout lieu d'être satisfait ; il possédait un mandat dont il usait à sa convenance, dont il abusait au gré de ses désirs.

Un personnage ténébreux avait tenté de le desservir auprès de son beau-frère ; à force de recherches, il avait découvert cet aigrefin, un piètre individu, qui ne vivait que de chantage, et une somme ronde avait payé son silence.

Le baron tenait la situation en ses fortes mains de misérable. À l'hôtel de Mégrigny il était le véritable maître ; les domestiques étaient à lui plus qu'à sa sœur ; il les avait si bien corrompus qu'il n'en était pas un, voire même le maître d'hôtel, qui, le cas échéant, ne fût prêt à être son complice.

La pauvre jeune femme, qui s'en doutait, d'ailleurs, était entourée d'espions ; ce n'était pas des serviteurs qu'elle avait, mais des geôliers car, pour sortir, il lui arrivait souvent d'être obligée de tromper leur vigilance.

Malgré tout, le baron n'était pas dans une quiétude parfaite. Il voyait quelques points noirs à l'horizon et avait des inquiétudes.

Henri de Bierle était la bête noire qui le hantait et troublait le repos de ses nuits.

Il savait que le jeune homme était en Algérie et, assez facilement, il avait deviné que de Bierle s'était éloigné de la France obéissant à un ordre de Blanche. Il n'était pas beaucoup à craindre là-bas, mais il ne resterait pas éternellement au pays des Arabes. Lorsqu'il serait de retour à Paris, qu'arriverait-il ? Que les deux amants se revissent et qu'ils renouassent leurs relations intimes, cela lui importait peu et au besoin même fermerait les yeux. Mais Blanche était libre, maîtresse maintenant de ses actions, et tous deux voudraient – c'était possible, c'était certain – s'unir par les liens du mariage.

Voilà ce que le baron craignait ce qu'il redoutait comme la pire des éventualités. Et d'ores et déjà il était résolu à mettre tout en œuvre pour empêcher un mariage qui ferait connaître ses malversations et anéantirait tous ses projets.

Tout d'abord, après la mort de Ludovic, le baron s'était imaginé – on croit toujours aisément à une chose que l'on désire – que de Bierle las, n'en voulant plus, avait rompu avec Blanche et que celle-ci, résignée, avait accepté la rupture.

Comme on le voit, Raoul mesurait Henri à son aune.

Ce qui, aux yeux du baron, semblait confirmer la séparation des deux amants, c'est que madame, attestaient les domestiques, ne recevait pas de lettres venant d'Algérie ; de plus, disaient encore les domestiques, toutes les lettres

que madame écrit sont remises à l'un de nous qui les porte au bureau de poste et nous sommes sûrs que jamais une lettre de madame n'a porté sur son enveloppe le nom de M. de Bierle.

Pendant quelques mois, de Simiane avait été ainsi tranquillisé.

Les domestiques ne savaient pas, que Mme de Mégrigny se méfiait d'eux ; que c'était la nuit, quand tous étaient couchés, qu'elle écrivait à Henri et qu'elle ne sortait jamais accompagnée quand elle avait à mettre à la poste une lettre écrite la veille.

Mais les visites de Mme Gallois devenant fréquentes, la soi-disant quêteuse de l'œuvre des Vieillards infirmes éveilla les soupçons du baron, qui flairait une supercherie. Il voulut savoir ce qui se passait entre cette femme et sa sœur. Mais les domestiques en furent pour leurs premiers frais d'espionnage.

Blanche, extrêmement prudente, s'enfermait avec la visiteuse et prenait ses mesures afin que les oreilles collées aux serrures des portes ne pussent rien entendre.

Sachant cela, le baron ordonna un autre genre d'espionnage. Mme Gallois fut suivie et l'on sut bientôt qu'elle était l'ancienne nourrice et la femme de ménage de M. de Bierle.

De Simiane n'avait pas à en apprendre davantage. La femme de ménage était un auxiliaire dont se servaient de Bierle et sa sœur. Cependant il fit également suivre la jeune femme ; trois ou quatre fois on la vit glisser une lettre dans une boîte de l'administration des postes.

C’est ainsi que le baron avait acquis la certitude qu’il y avait entre M. de Bierle et sa sœur une correspondance très active et que, par conséquent, la rupture entre eux n’avait existé que dans son imagination.

Voilà pourquoi il voyait des points noirs à l’horizon, pourquoi il était inquiet et avait, la nuit, de troublants cauchemars. Voilà pourquoi, pensant bien que M. de Bierle ne tarderait pas à revenir à Paris, il se demandait, non sans anxiété :

– Qu’arrivera-t-il alors ? Que feront-ils ?

Henri de Bierle avait parfaitement compris à quel sentiment de convenance et de délicatesse Blanche obéissait en lui exprimant, quelques jours après la mort de M. de Mégrigny, le désir qu’elle avait de le voir s’éloigner de Paris pendant une année.

M. de Mégrigny n’avait pas ordonné, elle avait seulement, témoigné un désir.

Henri, respectueux de la femme qu’il aimait, et soucieux de sa tranquillité autant qu’elle-même, n’avait présenté aucune objection ; soumis, il avait répondu :

– Un de vos désirs, est un ordre, vous le voulez, je pars.

Mais, nous le savons, comme son exil lui avait été pénible ! Toujours inquiet, tramant partout sa tristesse et son ennui, il avait constamment pensé à Blanche et à l’enfant.

Sans doute, Blanche lui écrivait, il avait assez souvent des nouvelles de la bien-aimée ; mais il sentait que la jeune femme ne lui disait pas tout, et ce qu’elle lui cachait, il le devinait en partie. Il devinait qu’elle avait de sérieuses inquiétudes, que, veuve et libre, elle n’était pas plus

heureuse qu'auparavant, et les souffrances de Blanche venaient s'ajouter aux siennes.

Près de onze mois s'étaient écoulés. Pour M. de Bierle, chacun de ces mois avait été long comme un siècle et il s'étonnait d'en avoir pu supporter l'énervante monotonie.

Maintenant qu'il n'avait plus qu'un mois à rester à Alger, il allait compter les jours ; avec quelle impatience il attendrait le dernier, c'est-à-dire la fin de son exil. Il avait dit, promesse faite à lui-même :

– Je resterai un an à Alger.

Quoi qu'il pût arriver, aussitôt que la dernière heure de cette année aurait sonné, il s'embarquerait, serait-il malade, serait-il mourant. Il en avait assez de ce brûlant soleil d'Afrique dont les pesants rayons l'écrasaient.

Il était à sa fenêtre. Les yeux tournés vers la France, il murmura :

– Encore trente-six jours !

Et comme si, tout à coup, sa poitrine se fût dilatée, il poussa un long soupir de soulagement.

À ce moment, une vieille mulâtresse, servante de l'hôtel, lui apporta une lettre.

– Vient du beau pays des belles dames blanches, dit la femme.

– Merci, dit de Bierle, prenant la lettre.

Aussitôt il tressauta, en reconnaissant l'écriture de Mme de Mégrigny. L'avant-veille il avait reçu une lettre d'elle ; pourquoi celle-ci suivait-elle de si près ? Un malheur

serait-il arrivé ? Il pensait à la petite Henriette l’existence d’un enfant est si fragile.



Une vieille mulâtresse, servante de l'hôtel, lui apporta une lettre. (P. 784.)

Il était devenu très pâle et avait comme un nuage sur les yeux. D'une main tremblante il déchira l'enveloppe.

Ce ne fut pas un cri de douleur, mais une exclamation de joie qui lui échappa.

La bien-aimée le rappelait. Ce jour était le dernier de son exil.

« Mon ami, lui écrivait Blanche, revenez, revenez immédiatement. J'éprouve l'irrésistible besoin de vous revoir et de vous sentir près de moi. Je suis trop seule, je me laisse envahir par toutes sortes de sombres pensées ; je vis dans un isolement qui me tue. Plus que jamais j'ai besoin d'un ami, d'un soutien. Je me sens brisée, vous seul pouvez relever mon courage, me rendre la force qui m'est nécessaire. Je me demande aujourd'hui si je n'ai pas eu tort en vous priant de vous éloigner de moi ; peut-être n'auriez-vous pas dû accepter cet exil que je n'avais pas le droit de vous imposer ; ah ! mon ami, s'il a été dur pour vous, il a été bien cruel pour moi. Revenez, revenez. »

De Bierle avait quelques personnes à voir dans la ville ; il sortit, rentra un peu avant midi, déjeuna, fit ses préparatifs de départ, puis répondit à Blanche par les lignes suivantes :

« Chère bien-aimée,

« Vous me rappelez, j'accours. Aujourd'hui même, à cinq heures, je prendrai passage à bord d'un bâtiment marseillais de la Compagnie des Messageries maritimes. J'arriverai à Paris dimanche soir et lundi, toute l'après-midi, je vous attendrai dans notre cher petit nid de la rue Vivienne, tout plein encore du bruit de nos baisers. J'espère que rien n'empêchera ma bien-aimée de venir.

« La nourrice de notre enfant est, m'avez-vous dit, la seule personne auprès de vous en qui vous ayez une entière confiance. Blanche, si cette brave et honnête femme vous accompagnait avec notre chère petite, je serais doublement heureux. Blanche et Henriette se partagent maintenant toute ma tendresse et j'ai des baisers pour la mère et pour l'enfant. Si vous saviez combien est vif mon désir de voir ma fille et de la tenir dans mes bras !

« Mais je n'ose pas trop demander, seulement ce qui est possible.

« Ma bien-aimée Blanche, à lundi.

« HENRI. »

Cette lettre, reçue par Mme Grallois le dimanche matin, fut remise à Blanche, assez tard dans la soirée, deux heures avant l'arrivée à Paris de M. de Bierle.

Le jeune homme trouva chez lui la femme de ménage qui l'attendait.

– Avez-vous pu remettre ma lettre ? demanda-t-il.

– Oui.

– Qu'a-t-elle dit ?

– Rien. Elle a pleuré.

De Bierle hocha la tête en murmurant :

– Pauvre Blanche !

Le lendemain, vers trois heures, après une séparation qui avait été longue pour l'un et l'autre, les deux amants se retrouvaient rue Vivienne, dans cet entresol dont Henri,

s'inspirant, des pensées et des goûts de sa chère adorée, avait fait un véritable nid d'amour.

Blanche était venue seule. Mais Henri ne pouvait pas trop demander, il l'avait dit lui-même.

Enfin ils étaient réunis. Quelle joie de se revoir ! Ils se regardaient les yeux dans les yeux, se tenant les mains, s'enivrant de ce fluide invisible dont ils se sentaient traversés, lui ne se lassant point de l'admirer, elle mêlant sourires et larmes dans une extase de bonheur.

Assis à côté l'un de l'autre, enlacés, se serrant, ils causèrent ; ils avaient tant de choses à se dire ! C'était une conversation entre deux cœurs, c'étaient deux âmes qui se répondaient.

Blanche était expansive et cependant elle ne disait pas tout à Henri ; hélas ! elle ne pouvait pas lui tout dire. Il lui répugnait de révéler à son ami la scélératesse du baron et il lui semblait qu'elle, la sœur, se trouvait souillée par les infamies du misérable. Par respect pour la mémoire de son père, de sa mère, de sa sœur et de ses ancêtres, elle cherchait encore à sauver l'honneur du nom qu'elle avait porté et qui était toujours le sien.

À un moment, elle s'écria :

– Ah ! Henri, maintenant que vous êtes à Paris, près de moi, je me sens soulagée, je vais être tranquille !

Il l'enveloppa de son regard où éclatait la plus vive tendresse.

– Je comprends, fit-il, votre frère…

Elle soupira. Puis, vivement, les prunelles étincelantes, elle reprit :

– Henri, ne parlons pas de mon frère, ne parlons jamais de lui !

– Pourtant, Blanche…

– Non, non, s'écria-t-elle, que rien ne vienne attrister les courts instants que je pourrai vous donner.

Après un bout de silence, le jeune homme reprit :

– Blanche, j'avais espéré que vous viendriez avec notre chère petite.

– Était-ce possible ? La nourrice m'est dévouée et je pourrais compter sur sa discrétion ; mais elle ne sait rien ; fallait-il donc lui dire…

– C'est juste, ma bien-aimée, vous avez raison, cent fois raison et moi je manque de réflexion ; toujours mon égoïsme. Quand une chose m'est agréable, je ne sais pas voir qu'elle peut être pour vous la cause d'une souffrance.

Oh ! être forcé de se cacher, de s'envelopper toujours d'ombre et de mystère ! Pourtant, Blanche, je voudrais voir notre enfant, c'est un besoin de mon cœur, vous le comprenez, n'est-ce pas ? Cette satisfaction, ce bonheur ne peut pas m'être refusé ; est-ce que nous ne pouvons pas trouver un moyen ?

– Henri, écoutez, voici ce que nous pouvons faire : Assez souvent, depuis quelque temps, je sors avec la nourrice et ma fille dans sa petite voiture ; nous allons au bois de Boulogne et parfois aussi au parc Monceau, qui n'est pas non plus très éloigné de l'hôtel ; il vous sera facile de nous

rencontrer. Demain, si le temps est beau, nous sortirons vers une heure et nous irons au parc Monceau.

– J'y serai. Merci, ma chérie, merci.

– La nourrice s'étonnera certainement ; mais quoi qu'elle puisse penser je ne serai pas forcée de lui apprendre des choses que je veux lui laisser ignorer.

Ils causèrent pendant quelques instants encore ; puis la jeune femme voyant approcher l'heure à laquelle elle devait rentrer, ils se séparèrent.

* *

*

Nous franchissons une année et quelques mois et nous arrivons au mois de juin de la néfaste année 1870, que Victor Hugo a appelée l'année terrible dans un livre où l'âme du grand poète a jeté un cri sublime de douleur et d'indignation.

On savait en France que nos relations avec la Prusse étaient très tendues et que, d'un moment à l'autre, elles pouvaient être rompues. De vagues bruits de guerre couraient par la ville et se répandaient dans les provinces. On était inquiet et ce n'était pas sans raison, puisque, peu de temps après, l'horrible guerre était déclarée.

Il y eut alors, à Paris, un grand mouvement ; l'enthousiasme des uns, chauffé par des meneurs, étouffait les cris d'alarme des autres ; des bandes d'individus parmi lesquels on voyait ces fameuses blouses blanches de l'empire, passaient sur les grands boulevards en criant :

« À Berlin, à Berlin ! »

En général on croyait à la victoire ; on savait ce que valaient les soldats de la France, on avait confiance en leur bravoure éprouvée et on croyait à l'habileté des chefs de l'armée.

Du haut de la tribune parlementaire, des ministres avaient affirmé que nous étions prêts à faire cette guerre nécessaire à la défense de l'honneur national. L'un avait dit :

« Nous marcherons à l'ennemi, le cœur léger. »

Un autre avait ajouté :

« Rien ne manque à nos soldats, pas même un bouton de guêtre. »

Et l'on croyait tout cela. Et l'on savait, cependant, que des centaines de millions votés pour l'armée avait été autrement employés ; et l'on savait que le désordre et l'incurie étaient partout ; et l'on savait que ce qui manquait surtout à la France, c'était un nombre suffisant de défenseurs.

Hélas ! on ne tarda pas à voir que les enthousiastes étaient des aveugles ou des fous et que les alarmés avaient raison.

Un choc formidable eut lieu sur notre frontière du Rhin, précédant l'effroyable coup de tonnerre de Sedan où notre plus belle armée, ses généraux et Napoléon III étaient faits prisonniers.

L'Empire avait vécu. Mais l'Allemagne débordait sur la France, l'envahisseur se répandait partout, Paris allait être investi.

Mais je m'arrête : l'histoire appartient aux historiens et ma plume est celle d'un romancier.

Donc, une année et quelques mois s'étaient écoulés, sinon dans une tranquillité parfaite pour nos personnages, du moins sans aucun incident sérieux.

De Simiane avait appris le retour à Paris de Henri de Bierle et n'avait pas tardé à savoir, grâce à son système d'espionnage, que le journaliste et sa sœur se rencontraient, à peu près tous les quinze jours, rue Vivienne, dans ce petit appartement où ils s'étaient donné leurs premiers rendez-vous.

Il savait également que, de temps à autre, de Bierle se trouvait au bois de Boulogne, ou au parc Monceau ou au jardin des Tuileries, juste à l'heure où Blanche s'y rendait de son côté, avec sa petite fille et la nourrice.

Pendant quelque temps, très tourmenté, le baron avait été comme sur des épines.

Toutefois, toujours prudent, et ne voulant pas d'un éclat qui aurait pu tourner contre lui, il dissimulait ses craintes.

Bientôt, Mme de Mégrigny ne parlant de rien, n'ayant point l'air de songer à se remarier, ne se trouvant, par conséquent, nullement menacé, il se sentit presque rassuré.

– Du moment qu'ils sont contents comme cela, et ne demandent pas autre chose, se dit-il, c'est bien et je n'ai qu'à fermer les yeux. Mais, n'importe, je ne m'endors pas : je veillerai et me tiendrai constamment sur la défensive.

Il ajouta, ayant dans le regard une lueur sinistre :



De Bierle se trouvait au bois de Boulogne, ou au parc Monceau ou au jardin des Tuileries, juste à l'heure où Blanche s'y rendait. (P. 789.)

– Ah ! monsieur de Bierle, je vous conseille de toujours faire le mort ; autrement, prenez garde à vous !

Cependant M. de Bierle n'était pas d'une nature à accepter de gaieté de cœur une situation fausse ou équivoque, surtout quand elle pouvait être changée. Il souffrait de ne pas agir en toute liberté, d'être forcé, pour voir Blanche et la petite Henriette, de s'entourer de précautions, de se cacher, enfin de jouer le rôle d'un personnage mystérieux ; et il souffrait plus encore de la contrainte que Mme de Mégrigny s'imposait, de ses constantes inquiétudes ; de la répugnance qu'elle éprouvait, elle aussi, à jouer un rôle indigne d'elle.

Sans doute ils étaient heureux de se voir et de passer quelques instants ensemble ; mais, en même temps, ils étaient malheureux d'être obligés de garder secrètes leurs relations.

Pour tous deux la situation était également douloureuse.

Souvent Henri disait à Blanche :

– Chère bien-aimée, vous et Henriette êtes tout pour moi, je ne vois que vous au monde. Mon amour est si grand, si exclusif, qu'il me fait passer sur bien des choses ; j'aurai maintenant le courage de braver l'opinion publique dont je ne veux plus tenir compte ; j'avais des scrupules au sujet de la fortune de M. de Mégrigny, je ne veux plus les avoir, je ne les ai plus. On ne sacrifie pas son bonheur à un préjugé, la conscience elle-même met des bornes au puritanisme.

Oh ! Blanche, chère adorée, je souffre dans votre fierté et votre dignité quand je vous vois, vous qui ne devriez jamais rougir et toujours lever haut la tête, quand je vous vois courbée comme sous le poids d'un anathème.

C'est que vous sentez toutes les amertumes de la situation dans laquelle nous nous trouvons ; elle est cruelle,

en effet, et s'il la connaissait, le monde, qui ne verrait pas au fond des choses et en ignorerait les causes, la trouverait inacceptable, et nous servirions de cible aux propos méchants de la masse des sots et des imbéciles.

Blanche, Blanche, nous ne nous trouvons pas dans une impasse dont toutes les issues sont fermées ; nous sommes dans une situation dangereuse pour vous, pénible pour tous deux, il faut en sortir. Ma bien-aimée, je suis prêt à vous épouser ; dans un mois, si vous le voulez, le nom de de Bierle sera le vôtre.

Tel était, à quelques variantes près, le langage que Henri tenait à Mme de Mégrigny.

Troublée et émue, la jeune femme répondait :

– Non, non, Henri, rien ne presse, attendons encore. Vous ne pouvez pas douter de mon amour, et vous devez me croire quand je vous dis que le plus ardent désir de votre amie est d'être votre femme. Mais j'ai des raisons pour vous prier d'attendre encore.

– Quelles raisons ?

– Sur ce point, Henri, permettez-moi de garder le silence.

Le jeune homme n'insistait pas, mais il sentait bien que de Simiane était à lui seul toutes ces raisons qui se traduisaient par « attendons encore ».

Un jour, à la suite d'une petite discussion sur ce même sujet, Henri dit à Blanche, en la regardant tristement :

– Mais vous avez donc une bien grande peur de votre frère ? Elle tressaillit, et saisissant la main du jeune homme, qu'elle serra fortement :

– Eh bien, oui, répondit-elle d'une voix oppressée, j'ai peur de lui !

– En vérité, je ne vous comprends pas ; craignez-vous donc qu'il ne veuille encore se suicider ?

– Henri, je ne sais pas ce que je pourrais avoir à craindre.

Il se mit à rire, croyant ainsi la tranquilliser.

– Voyons, Blanche, reprit-il, m'autorisez-vous à aller lui parler, à ce frère terrible ?

– Non, non, s'écria-t-elle toute tremblante, gardez-vous bien de faire cela, je vous le défends !

– Pourtant, quand vous m'aurez fait assez longtemps attendre, il faudra bien que j'aille voir M. le baron pour lui annoncer notre mariage.

– Henri, répliqua-t-elle vivement, en ce qui concerne nos intérêts réciproques, ne faites jamais rien sans que je vous le conseille. Je serai votre femme, je veux être votre femme ; mais au nom de notre petite Henriette, laissez-moi faire, laissez-moi agir seule.

Oui, Blanche avait peur de son frère ; si elle n'avait pas été retenue, arrêtée par ses terreurs qui, hélas ! n'étaient point sans raisons, elle n'aurait pas constamment répondu à de Bierle : – Attendons, attendons encore. Au contraire, c'eût été elle qui, tout de suite après l'expiration de son deuil, aurait pressé Henri de lui donner son nom.

Elle avait peur de son frère ; et ce qu'elle n'avait pas dit à de Bierle, ce qu'elle n'avait pas voulu lui dire, c'est que le baron était un misérable capable de le faire assassiner, afin de se débarrasser de lui comme il s'était débarrassé du pauvre Ludovic de Mégrigny.

IV

LES ROSES

Blanche était dans un de ses jours de grande tristesse.

Seule dans son boudoir, elle tenait dans ses mains sa tête lourde de noires pensées et pleurait à chaudes larmes.

Si la jeune femme eût été une mijaurée, une petite-maîtresse, on aurait pu dire qu'elle avait ses nerfs.

Cette crise de larmes tenait à la mauvaise disposition d'esprit où se trouvait Blanche, et, évidemment, sa nervosité y était pour quelque chose.

Beaucoup de jeunes femmes ont de ces tristesses, de ces accablements sans cause apparente, et éclatent tout à coup en sanglots sans qu'elles-mêmes puissent dire exactement pourquoi.

Vers trois heures, de Simiane ayant demandé à voir Mme de Mégrigny, elle lui fit répondre qu'elle avait un violent mal de tête et ne pouvait le recevoir.

Vingt minutes après, elle entendit sur le pavé de la cour le bruit des roues de la voiture du baron. Il partait.

– Il pourrait bien se dispenser de venir aussi souvent, murmura-t-elle.

Elle se leva, sortit du boudoir, traversa sa chambre et, ouvrant une porte faisant face à celle du cabinet, elle entra dans la chambre de la nourrice, qui était occupée à ranger du linge dans une armoire.

– Ne vous dérangez pas, nourrice, dit Blanche s'avançant sur la pointe des pieds.

Elle s'arrêta, et les yeux fixés sur le berceau :

– La petite dort ? demanda-t-elle baissant la voix.

– Oui, madame, et d'un bon sommeil, allez ; il est vrai que depuis midi le temps est lourd, lourd... C'est drôle comme je bâille, ça n'arrête pas ; bien sûr nous allons avoir de l'orage. Blanche s'approcha du berceau dont les rideaux étaient ouverts, et comme elle allait s'incliner pour mettre doucement un baiser sur le front de l'enfant, ses yeux se portèrent sur la cheminée où se trouvait, dans un vase de vieux Saxe, un magnifique bouquet de roses.

Ce bouquet se composait de dix roses à moitié épanouies, d'une belle teinte jaune et d'une grosseur peu ordinaire ; toutes étaient attachées à la même branche, qui avait été coupée à un de ces rosiers auxquels on a donné le nom du maréchal Niel.

La jeune femme ne put s'empêcher de tressaillir et, aussitôt, elle pâlit.

Se tournant brusquement vers la nourrice :

– Pourquoi ces roses sont-elles là ? d'où viennent-elles ?

– Madame, c'est Mme Annette, votre femme de chambre, qui me les a remises de la part de M. le baron, qui les a offertes à sa petite nièce.

– Oh ! fit la jeune femme, ayant dans le regard une expression étrange.

Une idée, rapide comme l'éclair, venait de traverser son cerveau : son frère voulait empoisonner sa fille comme il avait empoisonné son mari !

Folle de terreur, en proie à une agitation fébrile, elle s'empara de la branche de roses, rentra dans sa chambre, et dans une grande cuvette d'eau, sans oser toucher à une seule, elle submergea les superbes fleurs.

Elle ne se demanda point si elle avait bien le droit d'accuser son frère de vouloir commettre un nouveau crime. Elle avait l'esprit frappé et ne pouvait plus raisonner.

Elle connaissait suffisamment notre législation en matière d'héritage pour savoir que la petite Henriette était l'héritière de M. de Mégrigny ; que si sa fille mourait, elle deviendrait unique héritière et que, enfin, si elle mourait après sa fille, l'héritier de la fortune de M. de Mégrigny serait son frère.

La pauvre affolée s'imagina avoir découvert les monstrueux projets du baron ; pour elle, le doute n'existait même pas. Le meurtrier de M. de Mégrigny voulait faire mourir par le poison Henriette d'abord, elle ensuite, afin de s'emparer de l'immense fortune.

Les innocentes roses avaient donné à l'eau claire une teinte jaunâtre. Pour la jeune femme, cette teinte était produite par le liquide empoisonné dont les fleurs avaient été arrosées.

Elle versa le contenu de la cuvette dans la lunette du cabinet d'aisance ; puis à grande eau et plusieurs fois de suite elle lava la cuvette.

Cela fait, elle rentra dans la chambre de la nourrice, toujours pâle et agitée.

Elle se pencha sur le berceau, et anxieuse, la poitrine oppressée, elle examina attentivement la fillette, qui dormait toujours de ce sommeil doux et tranquille des enfants, les yeux fermés, les lèvres roses entr'ouvertes, laissant voir de petites dents pareilles à des perles fines. La respiration était régulière et calme. Absolument rien d'insolite.

Blanche se sentit rassurée. Mais elle se dit que le poison n'avait pas eu le temps de produire son action terrible, et qu'elle avait été bien inspirée en entrant dans la chambre de la nourrice.

Celle-ci n'était pas encore revenue de la surprise que lui avait causée Mme de Mégrigny par sa brusque sortie, en emportant la branche de roses.

– Nourrice, dit la jeune femme, il est malsain, vous entendez ? très malsain d'avoir des fleurs naturelles dans une chambre où l'on couche, où l'on dort. Qu'elles viennent de n'importe où, je ne veux pas qu'il entre des fleurs dans cette chambre ; vous y veillerez.

– Oui, madame ; mais je ne croyais pas qu'il y eût du danger.

– Ah ! vous ne croyiez pas… Et qui vous dit que ces bâillements dont vous vous plaigniez tout à l'heure n'étaient pas provoqués par l'odeur de ces roses ?

– Ça se pourrait tout de même, madame, car je ne me sens plus incommodée depuis que madame a emporté les fleurs.



Elle se pencha sur le berceau. (P. 794.)

– Vous voyez bien, nourrice.

Un instant après, rentrée dans son petit salon, la jeune femme appela sa femme de chambre.

– Annette, lui dit-elle, qu'est-ce que c'est que ces fleurs que j'ai trouvées tout à l'heure dans la chambre de la nourrice ?

– C'est moi qui les lui ai remises, madame, pour mademoiselle, de la part de M. le baron.

– C'est ce que m'a dit la nourrice, et j'ai lieu d'être surprise : M. le baron n'a pas l'habitude, que je sache, d'apporter ici des fleurs ; je trouve singulier qu'il ait pensé aujourd'hui à en offrir à ma fille.

– En effet ; madame, c'est assez drôle ; mais je vais vous dire ; c'était à vous que M. le baron voulait les offrir.

– Ah !

– M. le baron venait d'acheter le bouquet dans la rue à une petite bouquetière, pensant vous faire plaisir en vous donnant ces belles roses réunies sur une seule branche, ce qui est, paraît-il, une rareté ; mais madame étant souffrante et n'ayant pu recevoir M. le baron, ce qui l'a contrarié, il m'a dit :

– Eh bien, ces roses seront pour ma nièce, portez-les à la nourrice.

– C'est bien, Annette, je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

Ces explications, que venait de donner la femme de chambre, auraient dû rassurer complètement

Mme de Mégrigny ; mais, nous l'avons dit, elle avait l'esprit frappé, et cette idée, qui lui était venue subitement, passait à l'état d'idée fixe. Devenue très défiante, et non sans raison, elle ne voulut voir dans la femme de chambre qu'une nouvelle complice du baron, une autre Antoinette.

Blanche passa une très mauvaise nuit.

En se levant, à sept heures, elle avait pris une résolution qui allait être la source de graves événements.

Elle s'habilla et, après être restée une demi-heure avec sa fille, elle sortit de l'hôtel. S'étant assurée qu'elle n'était pas suivie, elle se dirigea vers une station de voitures de place où elle prit un coupé, en disant au cocher de la conduire rue de la Chaussée-d'Antin.

Il n'était pas encore neuf heures lorsqu'elle sonna à la porte de l'appartement de M. de Bierle, dans lequel elle allait entrer pour la première fois.

Ce fut le jeune homme qui vint lui ouvrir, Mme Gallois n'étant pas encore arrivée. À la vue de Blanche, il eut un mouvement de surprise et d'effroi en même temps. Cette visite inattendue et à pareille heure annonçait quelque malheur.

Il referma vivement la porte ; prit la main de la jeune femme et l'entraîna dans son cabinet.

Blanche se laissa tomber dans un fauteuil.

Henri avait déjà remarqué qu'elle était très agitée ; maintenant, l'enveloppant de son regard, il voyait sa pâleur, l'altération de ses traits.

– Blanche, s’écria-t-il, qu’avez-vous ? Quel malheur venez-vous m’apprendre ?

– Mon ami, répondit-elle, je ne viens pas vous parler d’un malheur qui n’est pas arrivé, mais prendre avec vous des mesures qui, je l’espère, l’éloigneront de nous.

– Mon Dieu, mais vous ne me rassurez pas ; au contraire, vous m’effrayez. Voyons, de quoi s’agit-il ?

– Je me vois forcée de me séparer de ma fille ; elle ne peut plus rester à l’hôtel.

– Que me dites-vous là ? Mais que se passe-t-il donc ?

– Henri, la vie de notre enfant est menacée.

– Oh !… Mais je ne comprends pas ; Blanche, de grâce, expliquez-vous.

Elle raconta l’incident de la veille, causé par le bouquet de roses, et elle ajouta, fort troublée et d’une voix haletante :

– Mon frère veut empoisonner ma fille, moi ensuite ; alors, nous mortes, la fortune de M. de Mégrigny lui appartiendra, il aura atteint le but de toutes ses convoitises.

De Bierle vit que la jeune femme avait l’esprit troublé, que ses terreurs n’étaient qu’imaginaires, et il essaya de la calmer, de la rassurer par le raisonnement.

Elle l’écouta pendant quelques instants ; puis, tout à coup, se dressant comme par un ressort, ayant dans le regard une expression farouche, elle s’écria :

– Vous ne connaissez pas mon frère, vous ne le connaissez pas ! Eh bien, pour que vous le connaissiez et sachiez de quoi il est capable, je vais vous apprendre le

crime qu'il a commis et que j'aurais voulu vous cacher toujours : M. de Mégrigny n'est pas mort, comme on l'a dit, comme le médecin l'a déclaré, d'une congestion cérébrale ; il est mort empoisonné par des fleurs sur lesquelles on avait versé du poison, que l'on mettait sur sa table de nuit durant son sommeil et dont, pendant plusieurs nuits, il a respiré l'odeur mortelle.

Et comme de Bierle la regardait avec une douloureuse pitié, se demandant si les paroles qu'il venait d'entendre n'indiquaient pas un commencement d'aliénation mentale, elle reprit :

– Oh ! ne vous effrayez pas, mon ami, je ne suis pas folle ; je pouvais être frappée de folie devant le cadavre de M. de Mégrigny, et, cependant, malgré l'horreur de cette nuit inoubliable, j'ai conservé toute ma raison. M. de Mégrigny est mort sachant qu'il mourait empoisonné par son beau frère ; j'ai vu, sous mes yeux, s'accomplir l'œuvre du poison et j'ai conservé, dans un endroit secret où je l'ai caché, le dernier bouquet empoisonné. Écoutez-moi, Henri, je vais vous dire ce qui s'est passé à l'hôtel de Mégrigny pendant cette épouvantable nuit qui a précédé la mort de mon mari.

Et, rapidement, sans omettre cependant aucun détail essentiel, elle fit à Henri l'effrayant récit qu'il écouta en frissonnant.

– C'est horrible, c'est épouvantable ! dit-il quand la jeune femme eut cessé de parler.

– J'ai dû me taire, je ne pouvais pas livrer mon frère à la justice.

– Oui, vous ne pouviez rien faire. Ainsi, c'est par cupidité que le baron…

– Ah ! c'est un grand misérable… Ce qu'il veut, Henri, ce qu'il lui faut, c'est la fortune de M. de Mégrigny.

– Mais donnez-la-lui, Blanche, qu'il la prenne ! Ma modeste fortune et mon travail nous suffiront pour vivre heureux et tranquilles. La jeune femme secoua tristement la tête.

– C'est à Henriette qu'appartient la fortune de M. de Mégrigny, dit-elle ; je n'ai pas le droit de disposer de ce qui n'est pas à moi.

– C'est juste.

– Henri, reprit-elle avec animation, mon frère m'épouvante et, je vous le répète, la vie de mon enfant est menacée ; je ne serai tranquille que le jour où elle sera hors de cette maison maudite.

– Blanche, dans cette maison vous êtes près de votre fille, et pouvez sans cesse veiller sur elle.

– Est-ce que l'on voit, tapi sous des fleurs, le reptile venimeux prêt à mordre ? Je vous l'ai dit maintes fois, mon ami, je suis entourée d'espions et d'ennemis ; à l'exception de la nourrice, qui ne s'est pas laissée corrompre, je n'ai confiance dans aucun de mes serviteurs. Je veux éloigner ma fille, la cacher.

– C'est vous séparer d'elle, Blanche ; vous ne pourrez faire ce sacrifice.

– Pour la défendre contre son cruel ennemi, j'en ferais mille autres plus pénibles, plus douloureux. Ah ! vous ne savez pas tout ce qu'il y a de force chez une mère quand il s'agit de son enfant ! Pour ma fille, Henri, mais je donnerais ma vie !

Admettons, si vous le voulez, que mes terreurs soient sans raisons, folles ; mais, je vous le dis encore, tant que mon enfant ne sera pas en sûreté, loin de ceux qui peuvent attenter à sa vie, je n'aurai plus un instant de tranquillité.

– S'il en est ainsi, ma bien-aimée, je n'ai plus qu'à vous demander ce que je dois faire.

– Nous trouver une petite maison, pas loin de Paris, une maison bien cachée, avec un jardin, où nous installerons la nourrice et l'enfant, et une petite bonne qu'on donnera à la nourrice pour faire ses commissions, afin qu'elle ne quitte jamais la chère petite.

– Je trouverai, je l'espère, assez facilement ; dès aujourd'hui, Blanche, je m'occuperai de la chose. Êtes-vous satisfaite ?

– Oui. Tout près de Paris, n'est-ce pas ? afin que vous puissiez aller voir l'enfant souvent, et que moi-même je puisse l'aller voir de temps à autre, lorsque je pourrai me soustraire à la surveillance de mes espions.

Henri, plus que jamais nous devons être prudents ; vous ne m'écrirez pas ; après-demain, à cette même heure, je viendrai ici savoir ce que vous aurez fait.

J'ai pensé, mon ami, que vous pourriez avoir besoin d'une certaine somme ; tenez, voici cinq mille francs, c'est tout ce que je possède en ce moment ; mais, demain, je me ferai remettre vingt mille francs ; jusqu'à présent mon frère n'a pas encore osé me refuser les sommes que je lui ai fait demander.

– Ma chère Blanche, répondit le jeune homme, repoussant la main qui lui tendait les billets de banque, je ne

suis pas à court d'argent, comme vous avez pu le penser ; gardez vos cinq mille francs.

– Non, non, prenez, je le veux.

– D'abord, Blanche, c'est beaucoup trop ; je crois bien qu'avec mille francs…

– Vous me rendrez plus tard ce que vous n'aurez pas dépensé. Prenez, Henri, si vous ne voulez pas que je sois vivement contrariée.

De Bierle ne pouvait plus refuser ; il prit les billets.

Le surlendemain, il apprit à Mme de Mégrigny qu'il avait trouvé et loué, à Bourg-la-Reine, au nom de la nourrice, la petite habitation qu'elle désirait. C'était une sorte de chalet meublé, construit au milieu d'un jardin de quelques centaines de mètres carrés et complètement entouré de murs garnis d'espaliers.

Le soir même, la jeune femme eut avec la nourrice une assez longue conversation, après lui avoir fait connaître la décision qu'elle avait prise, mais sans lui en dire la raison.

Dans la nuit, pendant que la jeune mère veillait près de la fillette, la nourrice porta plusieurs énormes ballots dans une voiture amenée par de Bierle et qui attendait à quelques pas de la porte du jardin. Les effets d'habillement et le linge de la nourrice et de l'enfant furent ainsi enlevés de l'hôtel à l'insu des domestiques.

Le lendemain, vers deux heures, la nourrice sortit seule avec Henriette dans sa petite voiture. Elle se dirigea vers l'église russe derrière laquelle M. de Bierle l'attendait dans une voiture.

Quand la nuit fut presque venue, il y eut grand émoi à l'hôtel de Mégrigny, parmi les domestiques.

La nourrice n'était pas revenue, ne revenait pas. Que lui était-il donc arrivé, à elle ou à l'enfant ?

On consultait Mme de Mégrigny, on lui demandait ses ordres. Fallait-il prévenir le commissaire de police ? Devait-on se mettre à la recherche de la nourrice et de la petite fille ?

– Soyez sans inquiétude, disait la jeune femme.

Et l'on remarqua que Mme de Mégrigny qui, d'abord, avait paru fort émue, était devenue tout à fait tranquille.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Le lendemain, à neuf heures, le baron, qui avait été prévenu, arriva à l'hôtel et fut reçu aussitôt par Mme de Mégrigny, qui attendait sa visite.

Si habile qu'il fût à cacher ses impressions, Raoul laissait voir sur son visage tourmenté l'anxiété et les inquiétudes qui le dévoraient.

– Je vous apporte, dit-il à sa sœur, les vingt mille francs que vous m'avez fait demander ; comme toujours, je ne vous prie pas de me dire l'emploi que vous voulez faire de cette somme.

– Et vous avez raison, répondit-elle sèchement, car je trouverais votre question plus qu'indiscrète et je n'y répondrais pas.

– Soit. Mais il est une autre question que je crois pouvoir vous adresser et à laquelle, je l'espère, vous répondrez.

– Peut-être. Voyons cette question.

– Pourquoi donc vous êtes-vous séparée de votre fille ?

– Mais parce que cela m'a plu.

– Assurément ; toutefois, il y a une autre raison.

– Ma fille avait besoin de respirer l'air de la campagne, je l'y ai envoyée.

– Et cela sans me prévenir, secrètement, sans que vos domestiques aient pu se douter de vos intentions ?

– Je suis maîtresse de mes actions, il me semble, et je n'ai pas à vous consulter au sujet de mes décisions. Quant aux gens que vous voulez bien appeler… mes domestiques, je n'ai pas l'habitude de leur conter mes petites affaires.

Le baron se mordit rageusement les lèvres. Il était devenu très pâle, et l'on devinait au tremblement de ses lèvres les efforts qu'il faisait pour se contenir.

– Blanche, reprit-il, vous ne me dites pas la vérité.

– Alors, je mens ? Eh bien, monsieur le baron, croyez ce que vous voudrez.

– Blanche, dites-moi où la nourrice est allée avec votre fille, ma nièce.

– Je n'ai pas à vous le dire, attendu que cela ne vous intéresse en rien.

– Cela m'intéresse beaucoup, au contraire.

La jeune femme le regarda fixement. Il essaya de soutenir le choc de ce regard profond ; scrutateur, mais fut forcé de détourner les yeux.

– Je comprendrais, reprit-il, que vous eussiez envoyé votre enfant à la campagne si à Paris, parmi les enfants, il existait une épidémie, ce qui ne m'empêcherait pas, toutefois, de trouver extraordinaire et de ne pouvoir m'expliquer le mystère dont vous avez entouré le départ de la nourrice et de la petite. Il y a là quelque chose de si singulier, de si bizarre, que j'ai le droit d'en être fort soucieux.

– Oh ! vous n'avez pas à vous mettre ainsi martel en tête pour si peu de chose ; je vous assure que vous n'avez à avoir de cela nul souci.

– Si seulement vous vous expliquiez franchement !

– Quand je vous dis : Voilà pourquoi j'ai fait telle chose, vous prétendez que je mens.

– Eh bien, oui, Blanche, oui, le départ de votre enfant et de la nourrice a une cause que vous me cachez. Ah ! L'air de la campagne, comme c'est bien trouvé cela !… Nulle part votre fille ne peut avoir un air plus pur et plus sain que celui que l'on respire ici.

– Même quand s'y mêle l'odeur de la violette ! répliqua-t-elle.

C'était la première fois que, devant son frère, elle osait faire allusion à la mort tragique de M. de Mégrigny. Mais ces terribles paroles ne lui eurent pas plutôt échappé qu'elle regretta de les avoir prononcées.

Le baron, secoué violemment par un tremblement convulsif, devint blanc comme neige, et un éclair sinistre traversa son regard.

Cependant il n'eut point l'air d'avoir compris ; ayant sur les lèvres un sourire forcé, il reprit :

– Après tout, et comme vous le disiez tout à l'heure, vous êtes maîtresse de vos actions, et j'ai eu tort de croire que vous deviez au moins me prévenir de la décision que vous alliez prendre. Enfin, vous êtes mère et devez savoir mieux que moi ce qu'il convient de faire dans l'intérêt de votre enfant. Sa santé vous inspirait des craintes, vous avez jugé qu'un changement d'air lui était nécessaire, c'est bien ; je n'ai qu'à m'incliner devant votre sollicitude maternelle et à lui rendre hommage.

Maintenant, Blanche, m'est-il permis de vous demander à quelle époque vous pensez faire revenir ici votre fille ?

– Mais, je ne sais pas, balbutia-t-elle.

Vivement elle ajouta :

– Assurément, je ne la laisserai pas éloignée de Paris, loin de moi, comme quelques personnes le craignent et le disent tout haut, les Allemands, vainqueurs de nos braves soldats, envahissent la France.

– Des trembleurs, des peureux ! les armées françaises seront victorieuses et ce ne sont pas les Allemands qui envahiront la France, mais nos soldats qui iront à Berlin.

– Cependant, en vue d'un investissement possible de Paris, on prend déjà certaines mesures.

– Il est toujours bon de se précautionner contre n'importe quelle éventualité, répondit le baron avec un sourire singulier.

Mais, continua-t-il d'un ton léger, cherchant ainsi à détruire la défiance de sa sœur, si vous attendez l'envahissement de la France par les Allemands pour rappeler votre fille près de vous, la chère enfant court grand risque d'arriver à un âge fort avancé avant de rentrer à l'hôtel de Mégrigny.

Sur ces mots, le baron salua sa sœur et se retira.

– Il y a dans ceci, se dit-il, quand il fut remonté dans sa voiture, une manœuvre à laquelle, certainement, M. de Bierle n'est pas étranger. Mais s'ils ont maintenant des idées matrimoniales, en quoi l'éloignement de l'enfant peut-il contribuer à la réalisation de leurs projets ?

Impossible de comprendre, je cherche et ne trouve pas, je m'y perds.

Où l'ont-ils cachée, leur petite ? Oh ! je le saurai !

Il paraît que la déclaration de guerre à la Prusse a excité les ardeurs belliqueuses de ma sœur et de son amant et qu'ils se disposent, eux aussi, à entrer en guerre… avec moi. Eh bien, je me tiens sur la défensive, et le jour où ils commenceront les hostilités, à mon tour je prendrai l'offensive. Oui, oui, je vois s'approcher une forte bourrasque, mais, comme d'autres, elle passera sans m'emporter.

Ah ! ah ! M. de Bierle se réveille, soit ; mais moi je ne dors pas. S'ils veulent lutter, nous lutterons, et ils seront durs les coups qu'ils recevront.

Ce fut trois jours plus tard que Joseph Gallot, l'ancien serrurier, retour de Clairvaux, entra, comme nous l'avons vu, au service du frère de Mme de Mégrigny.

Le baron était alors accablé par des ennuis de toutes sortes ; devenu joueur à la Bourse, nous le savons, il jouait avec frénésie. Il opérait sur la hausse quand arriva la baisse des fonds publics causée par la déclaration de guerre. Une seconde fois, il venait de perdre, d'un seul coup, environ un million. Cependant, grâce à des gains précédents et aux revenus des millions, si la fortune de sa sœur et de sa nièce n'avait pas augmenté, elle n'avait pas non plus diminué. Les dix millions venus d'Amérique étaient encore intacts.

Mais, maintenant, homme d'argent, le baron était dévoré par la soif de l'or ; cette perte d'un million lui avait porté un coup terrible. Toutefois, ses déceptions en matière d'agiot ne l'avaient point corrigé, au contraire. Comptant sur le succès de nos armes, l'effet foudroyant que devaient produire les fameuses mitrailleuses, il se mit de nouveau à la hausse, engageant dans ses opérations à terme des capitaux énormes.

Il en était là, lorsque, du côté de sa sœur, il crut voir une effrayante menace suspendue sur sa tête comme l'épée de Damoclès.

Après y avoir réfléchi, il se dit que pour combattre ses adversaires et les vaincre, il lui fallait avoir en mains une arme puissante ; cette arme, en même temps défensive et offensive, il pouvait l'avoir ; n'importe à quel prix, il l'aurait. Le borgne allait le seconder dans ses projets.

V

CE QU'ENTEND LA CHIFFONNE

Mme de Mégrigny avait revu M. de Bierle, qui lui avait donné des nouvelles de Bourg-la-Reine ; la santé de la petite Henriette était toujours excellente ; mais les premiers jours elle avait beaucoup pleuré ; sans cesse elle appelait sa maman et la cherchait partout dans la maison.

Maintenant elle était plus tranquille, elle commençait à s'habituer, appelait bien encore sa maman dans la journée, mais dormait la nuit d'un bon sommeil.

La jeune mère s'ennuyait beaucoup de ne pas voir son enfant ; cependant elle laissa passer sept jours, qui lui parurent longs, bien longs, résistant aux sollicitations de son cœur qui la pressait de se rendre à Bourg-la-Reine. Le soir de ce septième jour, ne pouvant plus se défendre contre le violent désir qu'elle avait de voir et d'embrasser sa chère petite, elle se dit, en se mettant au lit :

– Demain, j'irai.

Elle se leva de bonne heure. Sa femme de chambre l'aida à s'habiller et, à neuf heures, elle était prête à partir. Elle dit à Annette :

– Il est possible que je ne puisse pas rentrer pour déjeuner, on ne m'attendra pas.



Sa femme de chambre l'aida à s'habiller. (P. 803.)

Après s'être assurée que tous les domestiques étaient à leurs occupations, elle sortit, se disant que si l'on devait la suivre, elle avait le temps d'échapper à l'espionnage en se dirigeant rapidement vers une station de voitures de place.

Comme elle tournait l'angle de l'avenue, marchant d'un pas pressé, elle se croisa avec un individu, qui s'écarta pour la laisser passer. Son regard rencontra celui de cet inconnu, qui avait l'air de se promener, en flânant, et elle éprouva une impression désagréable, mais qui s'effaça aussitôt.

L'homme était convenablement vêtu et même avec une certaine prétention à l'élégance. Il avait l'apparence d'un vieillard ; mais la robustesse de son corps semblait railler ses cheveux blancs et sa barbe grise. Il était laid de figure et avait dans le regard quelque chose d'étrange.

C'était ce qui avait particulièrement frappé Mme de Mégrigny.

La jeune femme marchait vite, sans tourner la tête en arrière.

L'homme aussi arpentait la chaussée, ayant soin de maintenir entre lui et Mme de Mégrigny une certaine distance. Deux fois de suite il la vit faire un signe à des cochers qui passaient, mais dont les fiacres étaient occupés.

– Bon, se dit l'homme, elle va prendre une voiture.

La jeune femme fut forcée d'aller jusqu'à la station où, ne trouvant pas un coupé, elle monta dans une victoria en disant au cocher :

– Conduisez-moi à la gare de Sceaux, le plus vite possible.

À son tour, l’homme aux cheveux blancs prit place dans une victoria et dit au cocher :

– Je vais au même endroit que cette jeune dame que conduit votre camarade ; suivez à distance, mais ne perdez pas la voiture de vue ; vous aurez cinq francs de pourboire.

– Bien, bourgeois, on a compris ; soyez tranquille, j’ai l’œil bon.

Et la seconde victoria s’élança sur les traces de la première.

– Bourgeois, dit le cocher, en se tournant vers son client, quand ils eurent traversé la Seine sur le pont des Saints-Pères, je crois que nous allons aller loin.

– Eh bien, nous irons loin, fit l’homme.

Et, tirant de sa poche une poignée de monnaie blanche :

– Tenez, voilà pour vous, dit-il au cocher.

Il lui donnait huit francs.

On avait traversé Paris.

Le cocher se tourna de nouveau vers son voyageur.

– Je crois bien, dit-il, que la dame se fait conduire à la gare de Sceaux.

– Nous n’en sommes plus guère éloignés.

– Dans trois minutes nous y serons.

– Si vous ne vous trompez pas, nous n’entrerons pas dans la cour, vous vous arrêterez sur le boulevard.

– Oui, bourgeois.

Un instant après le voyageur mettait pied à terre et, sans se hâter, marchait vers la gare dont à ce moment, Mme de Mégrigny montait l'escalier.

Le cocher était descendu de son siège et suspendait au cou de son cheval le sac traditionnel à moitié rempli d'avoine.

– À la bonne heure, se disait-il, voilà un bon client, comme il en faudrait toujours rencontrer ; mais quel drôle de bonhomme, il vous a une manière de regarder les gens… Il a un œil plus beau, plus brillant que l'autre, mais qui ne remue point ; c'est comme un œil de verre.

Que diable peut-il lui vouloir à cette petite dame ? C'est sa fille ou elle est sa… Oh ! non, pas possible ; elle est jeune et il est vieux ; elle est trop jolie et lui trop laid.

Boum ! Allons ; mange, Coquet, tout à l'heure tu boiras un coup et après, espérons-le, nous chargerons.

Mme de Mégrigny avait pris son billet de première classe et était entrée dans la salle d'attente.

Le train allait partir dans quelques minutes.

– C'est que je ne sais pas où elle va, se dit l'homme avant de s'approcher du guichet où l'on délivrait les billets.

Bah ! reprit-il, après avoir réfléchi, en se grattant l'oreille, je vais prendre mon billet pour Sceaux ; si elle ne va pas jusque-là, je le verrai bien ; j'ouvrirai le bon. Où elle descendra, je descendrai.

À la dernière minute, l'homme prit place dans un compartiment de deuxième classe le plus rapproché de la

voiture de première classe dans laquelle il avait vu, de loin, monter la jeune femme.

– Jusqu'à présent, tout va bien, murmura-t-il, la gentille colombe ne se doute de rien et est dans une tranquillité parfaite ; je n'ai qu'à demander au diable, mon patron, de continuer à me bien servir.

– Bourg-la-Reine, Bourg-la-Reine ! cria le conducteur du train.

Mme de Mégrigny descendit et, un instant après elle, l'espion qui la suivait.

La jeune femme savait le chemin qu'elle devait suivre, car sans rien demander à personne, regardant seulement le nom des rues et aussi, probablement, certaines indications qu'elle avait gravées dans la mémoire, elle arriva, au bout d'un quart d'heure, à la porte de la propriété louée pour la nourrice.

Alors elle jeta autour d'elle des regards rapides. Elle ne vit rien qui fut de nature à l'effrayer ; elle ne vit pas l'espion, qui, aussitôt qu'elle s'était arrêtée, avait jugé prudent de se coller contre le tronc d'un tilleul.

Elle sonna. Presque tout de suite, la porte lui fut ouverte par la petite bonne donnée à la nourrice, une fillette de quinze à seize ans.

– Eh bien, ça y est, murmura l'homme, et ça n'était pas plus difficile que ça.

Il se détacha du tronc d'arbre et, avec précautions, marcha vers la propriété autour des murs de laquelle il ne pouvait tourner, parce qu'ils étaient mitoyens avec les jardins des habitations voisines.

– Une escalade ne m'effraye pas, se disait-il, ça me connaît ; mais, d'abord, faut voir.

Le diable, qu'il appelait son patron, le servait à merveille. L'endroit était un peu écarté et, à cet instant, absolument désert. Sans beaucoup craindre d'être vu et dérangé, il colla son oreille contre la porte. Il entendit, dans le jardin, un bruit de voix assez éloigné ; c'étaient Mme de Mégrigny et la nourrice qui causaient.

Il se baissa et, par le trou de la serrure, la petite bonne ayant retiré la clef, il put apercevoir une bande du jardin et, au fond, la porte d'entrée du chalet. Ensuite il examina la serrure.

– Peuh ! fit-il, une serrure de pacotille, achetée au rabais dans un tas de ferraille provenant de démolitions ; pas besoin de la pince-monseigneur, on ouvrirait ça avec une baguette de bois. C'est bien ; j'ai vu, je n'ai plus rien à faire ici aujourd'hui, et comme j'ai bien gagné mon déjeuner, allons, si ce n'est pas chose impossible dans ce village, allons faire un bon et copieux repas.

Le soir, à huit heures, le baron de Simiane et Joseph Gallot causèrent assez longtemps ensemble.

Enfin pour conclure, monsieur le baron, dit l'ancien serrurier, que décidez-vous ?

– Du moment que la chose vous paraît facile et sans danger, il faut agir ; je ne suis pas un de ces hommes qui hésitent toujours et j'estime que dans une circonstance comme celle-ci, il faut de la promptitude dans l'exécution.

– Voilà les paroles que j'attendais, car je ne voulais rien faire sans votre ordre.

– Vous l’avez, marchez donc.

– Eh bien, monsieur le baron, pas cette nuit ni la suivante, mais l’autre le coup sera fait.

– Pourquoi ce retard ?

– Parce qu’il me faudra toute la journée de demain et peut-être une partie de celle d’après-demain pour me préparer.

– Maître Gallot, je n’ai rien à opposer à cela.

– Monsieur le baron comprend toujours très bien les choses.

– Voyons, c’est aujourd’hui mardi.

– Sur tous les calendriers.

– Vendredi matin vous ne viendrez pas ici, c’est moi qui irai chez vous.

– Chez moi, où ?

– C’est juste, fit le baron, vous avez deux domiciles ; chez vous, rue Morand.

– Là, je puis recevoir à peu près convenablement monsieur le baron. À quelle heure monsieur le baron viendra-t-il ?

– Voulez-vous à neuf heures ?

– Parfaitement, à neuf heures ; j’aurai eu tout le temps de faire ma toilette dans mon trou de taupe de la butte Montmartre et de revenir rue Morand dans ma peau naturelle.

– Eh bien, maître Gallot, c'est entendu, vendredi matin, à neuf heures.

– Oui, monsieur le baron.

Et l'ancien serrurier se retira.

Le vendredi matin, vers huit heures et demie, la Chiffonne, qui n'avait pas vu Joseph depuis le jour où, après lui avoir donné des conseils d'amie, elle l'avait quitté en lui disant : « C'est fini, je ne veux plus rester avec toi, je ne veux plus être ta maîtresse » la Chiffonne, disons-nous, entrait dans l'allée de la maison de la rue Morand où demeurait le borgne.

Elle venait prendre des nouvelles de celui qu'elle avait appelé « son homme », elle venait pour savoir si, comme elle l'en avait conjuré, il avait cherché et trouvé du travail dans un atelier de serrurerie. Elle le souhaitait et, hélas ! ne l'espérait point. Elle connaissait si bien la fainéantise de l'ancien ouvrier.

Elle venait aussi, selon la promesse qu'elle avait faite, pour jeter son coup d'œil de femme d'ordre, minutieuse pour la propreté, dans le ménage de garçon de Joseph Gallot.

Il n'y avait personne chez les concierges et la loge était fermée à clef. L'homme, un tailleur, était allé porter son ouvrage au magasin de confection pour lequel il travaillait ; la femme, qui avait la langue bien pendue, était en train de cancaner avec la fruitière, sa voisine, qui était comme elle une grosse bavarde.

La Chiffonne ne s'amusa point à rester de planton devant la loge. Elle monta l'escalier et frappa à la porte de

Gallot. Elle ne s'étonna point qu'il ne lui répondit pas ; elle s'attendait à ne pas le trouver chez lui.

La porte du logement avait deux clefs ; la Chiffonne en avait gardé une, qu'elle avait oublié de remettre à Gallot, ce dont elle s'était souvenue le matin avant de sortir, et qu'elle avait mise dans sa poche.

Elle ouvrit la porte et la referma après avoir retiré de la serrure la clef, qu'elle remit dans sa poche, machinalement.

Le logement était propre et tout y était parfaitement en ordre. Le lit fait semblait indiquer également des habitudes d'ordre.

– C'est bon signe, pensa la Chiffonne.

Elle pouvait sortir du logement n'ayant rien à y faire ; mais elle crut devoir attendre quelques instants afin de donner à la concierge le temps de revenir chez elle.

Elle ouvrit la fenêtre et, distraitement, se mit à regarder dans la rue. Elle entendit sonner neuf heures. Alors elle remarqua un homme de bonne mine, élégamment vêtu, qui allait et venait sur le trottoir, donnant des signes d'agitation ou d'impatience. Presque aussitôt, à l'extrémité de la rue, elle vit Gallot marchant à grandes enjambées, et elle eut un vif mouvement de surprise quand l'ancien ouvrier, ayant abordé le monsieur, ils échangèrent rapidement quelques paroles avant d'entrer tous deux dans la maison.

– Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda la Chiffonne en se retirant de la fenêtre, qu'elle referma.

Elle s'approcha de la porte, tendit l'oreille et entendit les pas des deux hommes dans l'escalier.

Il ne lui était plus possible de s'esquiver et elle ne voulait pas être trouvée dans le logement de Gallot par ce monsieur inconnu. Comment faire ? Elle n'avait pas le temps de chercher s'il existait plusieurs moyens de se tirer d'embarras ; elle se jeta dans le cabinet dont nous avons déjà parlé, s'y enferma et se blottit, au fond, derrière une grande malle.

Gallot ouvrit sa porte et fit entrer le monsieur ; et quand la porte fut refermée :

– Je pense, dit le monsieur, que nous pouvons causer ici sans avoir à craindre des oreilles indiscrètes.

– Les murailles sont épaisses, nous sommes comme dans un tombeau, monsieur le baron.

La Chiffonne, qui entendait comme si elle eût été dans la chambre, tressaillit violemment :

– Un baron ! prononça-t-elle tout bas.

Et elle répéta encore :

– Qu'est-ce que cela signifie ?

Le baron et son complice s'étaient assis.

– Ainsi, monsieur le baron, dit le borgne, vous vous impatientiez pour dix minutes de retard ?

– Je n'aime pas attendre.

– Je le comprends ; mais, voyez-vous, je ne suis pas encore très habile à ce genre de toilette ; ce lavage de mes cheveux et de ma barbe m'a pris ce matin un temps énorme.

– Ah ! ça, que dit-il donc ? se demanda la Chiffonne.

– Enfin, c’est bien, reprit le baron, laissons cela, et dites-moi ce que vous avez fait. Vous avez réussi ?

– On ne peut mieux. Tout s’est passé comme je l’avais prévu, sauf que je n’ai pas eu à m’occuper de la petite servante, qui, probablement, n’a rien entendu, car elle devait dormir de cet heureux et lourd sommeil de l’innocence.

– Et la nourrice ?

– Si vous le permettez, monsieur le baron, je vais vous faire le récit de l’expédition.

– Allez, cela m’intéressera.

– Avant-hier, je me suis assuré du concours de deux anciens camarades qui n’ont jamais fait fi de quelques billets de banque. L’un d’eux, qui a été cocher, a la spécialité des voitures ; il connaît un loueur ; peut-être deux, qui, moyennant une somme convenue, ne refusent jamais de lui confier une voiture et un cheval choisi parmi les meilleurs, et à n’importe quelle heure du jour ou de la nuit, sans s’inquiéter de l’usage qu’on en veut faire.

Donc, dès avant-hier, j’avais pris toutes mes mesures. J’ai employé une partie de ma journée d’hier, déguisé en ouvrier, à prendre dans le pays les divers renseignements qui m’étaient nécessaires.

Je revins à Paris pour me transformer ; j’étais superbe avec ma barbe et mes cheveux d’un noir d’ébène ; je m’étais si bien conditionné que les camarades ne voulaient pas me reconnaître quand je les rejoignis au rendez-vous que je leur avais donné.

À onze heures nous arrivons au village ; aux fenêtres closes nous voyons quelques rares clartés de veilleuses ; pas

un chat dans les rues ; si, nous en voyons deux qui se poursuivent et un autre, une chatte, sans doute, qui miaule sur la crête d'un mur. En dehors de ça, tout le monde dort, jusqu'aux chiens, et si nous n'entendons pas ronfler les gens paisibles, nous n'entendons pas non plus aboyer les toutous.

La voiture a fait un détour pour aller nous attendre à un endroit que j'ai indiqué au cocher. Tout va bien.

Moi et l'Anguille, – c'est le sobriquet de mon compagnon, – nous nous acheminons vers la maison, tranquillement, les mains dans nos poches.

Nous arrivons à la porte de l'enclos, j'ai à la main un outil mignon dont nul mieux que moi ne sait se servir. En aussi peu de temps qu'il en faut pour dire ouf, la porte est ouverte. Nous sommes dans le jardin. Je laisse la porte entr'ouverte et, sans bruit, nous nous approchons de la maison. J'ai toujours le précieux outil à la main ; mais voyez l'imprudence des bonnes gens qui n'ont pas peur des voleurs, surtout quand ils n'ont rien à se laisser voler, une fenêtre du rez-de-chaussée est ouverte, évidemment pour donner de l'air à l'intérieur, car il fait une touffeur d'enfer.

Une, deux, nous sommes dans la place. J'allume mon rat-de-cave et nous inventorions la pièce. C'est une espèce de salon où il n'y a rien à prendre ; du reste nous ne sommes pas là pour *grincher*.

La chambre de la femme, où elle couche avec la petite, est au premier, je le sais. En avant ! Nous grimpons l'escalier dont les marches craquent sous nos pieds. Escalier du diable, il fait un tel bruit que je crains de réveiller trop tôt la bonne femme.

Enfin nous voici sur le palier ; deux portes, une à droite, une à gauche. Comme j'examinais par quel moyen je pourrais ouvrir doucement la porte de droite, la bonne, j'entends marcher dans la chambre et je me dis :

– La satanée nourrice ne dormait pas ou nous l'avons réveillée.

Soudain, cric-crac, la porte s'ouvre, – c'est une besogne que je n'ai plus à faire, – et la femme nous apparaît, en chemise, et les jambes nues. Elle se rejette en arrière, terrifiée, et son saisissement est tel que sa gorge serrée arrête les cris qu'elle voudrait pousser.

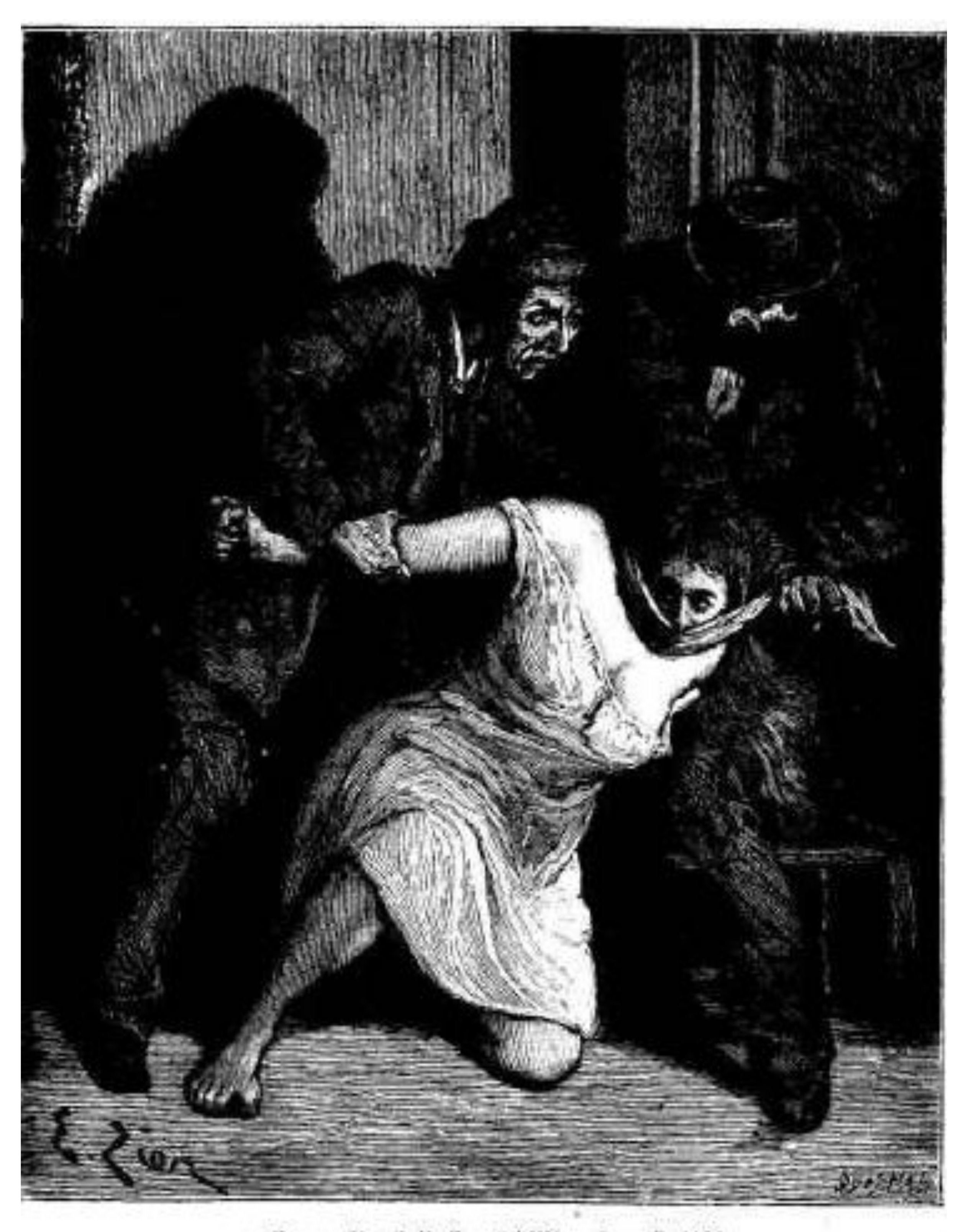
L'Anguille et moi nous nous jetons sur elle ; en un clin d'œil elle est bâillonnée, jetée sur son lit et, par surcroît de précautions, enveloppée dans un des draps, puis ficelée comme un saucisson.

Elle fait des sauts de carpe, se roule, se tord, se replie, gémit, râle. En se démenant ainsi, elle arrivera, au bout de dix minutes, à sortir de son enveloppe ; c'est bien, nous ne voulons pas qu'elle meure étouffée, cette femme.

Mais j'ai pris la petite dans son berceau ; vite je l'arrange dans sa couverture pendant que l'Anguille roule en un paquet les petits vêtements qu'il trouve sur un fauteuil.

Elle ne jette pas un cri, la gamine ; oh ! elle n'a pas peur du tout, elle, au contraire, elle semble toute réjouie ; elle me regarde avec des yeux écarquillés, trouve sans doute ma tête intéressante, et me rit au nez.

Je l'emporte, l'Anguille me suit et nous filons comme le vent. Toutefois, je n'oublie pas de refermer la porte du jardin.



... En un clin d'œil elle est bâillonnée... (P. 311.)

La voiture est là, qui nous attend, le cocher sur le siège. Nous voilà emballés, le camarade cingle de la mèche de son fouet les flancs de sa bête, qui n'a point l'air du tout fatiguée, et nous brûlons le pavé.

En chemin, nous habillons la petiote, tant bien que mal, mais le mieux que nous pouvons. Ça commence à ne plus lui aller, d'être avec nous ; elle pleure, puis se met à pousser des cris à ameuter les passants s'il y en avait eu, et je n'avais pas dans ma poche un sucre d'orge à lui faire sucer.

« – Allons, petite, dodo, dodo, dodo. »

Je la berce sur mes genoux. Bon, la voilà qui s'endort ; nous sommes tranquilles.

En arrivant à Paris, le cheval n'en peut plus ; tant pis, il faut qu'il marche ; et il va, l'animal, car il est courageux, il va, moins vite, beaucoup moins vite, mais il va tout de même. Cependant le jour est venu et le soleil s'est levé quand la bête, tout à fait éreintée, s'arrête enfin rue des Rigoles, devant la maison où demeure la vieille Topin, que l'on a, dans le temps, surnommée la Fauvette, parce que, paraît-il, c'était une goualeuse comme on n'en avait jamais entendu sur les hauteurs de Belleville.

On l'appelle toujours la Fauvette, ajouta Gallot en riant, mais c'est le nom d'un autre oiseau, celui de la Chouette, qu'on devrait lui donner maintenant.

– Vous êtes sûr que l'enfant sera bien chez cette femme ?

– Dame, monsieur le baron, la petite n'est pas là comme dans un palais ; mais la Topin en aura grand soin, j'en réponds, et si elle pleure, la Fauvette, pour la consoler, lui chantera quelques-unes de ses vieilles chansons.

– Vous ne lui avez rien dit, je suppose.

– Par exemple, est-ce que monsieur le baron n'est pas sûr de ma discrétion ? Du reste, quoique curieuse comme

une vieille femme, la Fauvette ne m'a même pas questionné ; elle a reçu la gamine en s'écriant : mais elle est jolie, très jolie, cette petiote, et s'est contentée d'empocher les vingt-cinq louis que je lui ai donnés, en lui promettant une pareille somme, si, au bout d'un certain temps, on était content d'elle.

– Alors, maître Gallot, c'est très bien, dit de Simiane, en se-levant.

– Monsieur le baron n'a pas autre chose à me dire ?

– Vous savez ce qui est convenu entre nous.

– Surveiller maintenant le jeune homme ?

– Oui, et de telle sorte que je sache le soir où il est allé dans la journée.

– Et autant que possible ce qu'il aura fait.

– Sachez surtout si, dans les maisons où il ira, il y a un notaire, un avoué ou un avocat.

– Soyez tranquille.

– Je sais, maintenant, que vous êtes un homme sur qui je peux absolument compter.

Au revoir, maître Gallot, j'ai un rendez-vous à onze heures et je vous quitte.

– Je descends avec vous, monsieur le baron ; je vais aller déjeuner.

La Chiffonne entendit la porte s'ouvrir et se refermer, puis le bruit des pas des deux hommes descendant l'escalier.

Alors, toute courbaturée, elle se dressa debout, sortit de derrière la malle et rentra dans la chambre.

Elle était pâle comme une morte et tremblait comme la feuille.

– Oh ! les misérables ! murmura-t-elle. Et moi qui croyais que Joseph… Sotte, pauvre sotte que je suis ! C'est fini, il est tout à fait perdu. Il est né pour le crime, le malheureux, et il portera sa tête sur la machine rouge. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Et dire que j'ai été la maîtresse d'un pareil homme ! Je ne reviendrai plus ici, je ne veux plus le revoir. Ah ! chère et bonne madame Clavière, c'est vous et votre fils qui m'avez donné la force de me séparer de ce monstre, c'est vous qui m'avez sauvée ; soyez à jamais bénis tous les deux !

Un enfant, encore un enfant volé ! Et cette fois, c'est une petite fille ; la pauvre petite, la pauvre petite ! Ah ! voleur, voleur d'enfants !

De Gallot, rien ne peut plus m'étonner, je le sais capable de toutes les infamies ; mais l'autre, celui qui le paye… Oh ! un baron, un baron… Qui est-il, ce baron ? Son nom n'a pas été prononcé. Mais il y a donc des scélérats, partout, aussi bien chez les pauvres que chez les riches ?…

Mon Dieu, c'est à l'enfant, à la pauvre petite que je pense, que je vais maintenant penser sans cesse. À qui est-elle, cette petite ? Si je le savais, comme j'irais vite sécher les larmes de la pauvre mère !

Les misérables, les misérables !

Oh ! faire couler les larmes d'une mère, la mettre au désespoir, c'est lâche, c'est infâme !

La Chiffonne sanglotait.

Au bout d’un instant elle essuya ses yeux.

– Ils doivent, être loin, maintenant, se dit-elle ; je peux m’enfuir d’ici.

Elle ouvrit la porte, se précipita dans l’escalier et passa comme une flèche devant la loge sans être vue par la concierge, très occupée à préparer son déjeuner et celui de son mari.

Quand elle eut tourné le coin de la rue Morand, la passementière poussa un long soupir de soulagement.

– La concierge ne m’a pas aperçue, se dit-elle ; comme cela, ne sachant pas que je suis venue, il ne pourra pas soupçonner que j’aie pu entendre ce qu’il a raconté à l’homme qu’il appelle M. le baron.

VI

LE FRÈRE ET LA SŒUR

La nourrice avait entendu s'éloigner les deux hommes, qu'elle avait pris pour des cambrioleurs, des dévaliseurs de maisons.

Après quelques instants de violents efforts, en se tordant sur le parquet, car elle avait roulé à bas du lit, elle parvint à sortir de son espèce de linceul et à enlever son bâillon.

La chambre était éclairée par la lumière pâle et discrète d'une veilleuse.

La nourrice se mit sur ses jambes et tout de suite s'approcha du berceau. Il était vide. Elle resta un instant tout étourdie, comme prise de vertige, sans pensée. Soudain, la lumière se fit dans son esprit.

– Ah ! exclama-t-elle, c'est à la petite qu'ils en voulaient ! Les misérables m'ont volé l'enfant !

Elle poussa un cri si terrible qu'il retentit dans toute la maison et réveilla en sursaut la jeune bonne. Puis elle tomba devant le berceau, sur ses genoux, les yeux hagards, hébétée, folle.

La petite servante s'était levée et avait vite passé un jupon et mis ses pieds dans des chaussons.

– Madame, qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle en entrant dans la chambre.

De ses deux mains la nourrice montra le berceau vide et éclata en sanglots.

– La petite, la petite ! s'écria la bonne, où est la petite ?

– Volée, volée !

– Est-ce Dieu possible ?

– Ils étaient deux, les brigands, ils sont entrés ici, m'ont mise dans l'impossibilité de crier au secours, de défendre la chère mignonne, et ils l'ont emportée.

– Dieu de Dieu, qu'est-ce que nous allons devenir ?

Et la jeune servante, laissant couler ses larmes, s'agenouilla à côté de la nourrice.

Quand celle-ci eut longtemps pleuré, gémi, appelé sur les deux bandits toutes les foudres du ciel, elle pensa qu'elle avait autre chose à faire qu'à se lamenter, et elle se mit à réfléchir.

La jeune fille disait qu'il fallait tout de suite aller prévenir M. le maire. Cela était tout indiqué. Mais la nourrice ne croyait pas avoir le droit de faire cette démarche ni aucune autre, sans l'autorisation de Mme de Mégrigny. Si on l'avait secrètement installée avec l'enfant à Bourg-la-Reine, c'est qu'il y avait des raisons pour cela ; et si, derrière l'enfant il y avait un mystère, comme elle le soupçonnait, pouvait-elle, par une imprudence, risquer de compromettre gravement Mme de Mégrigny ? Et puis, en serait-elle plus avancée quand elle aurait prévenu le maire, et que celui-ci et d'autres auraient fait grand bruit à propos de l'événement ?

Elle résolut de se taire, au moins jusqu'à nouvel ordre, et enjoignit à la petite bonne d'avoir, elle aussi, à garder le silence.

Par exemple, ce qu'elle ne pouvait se dispenser de faire, et cela le plus promptement possible, c'était d'instruire Mme de Mégrigny.

Mais seulement à la pensée qu'il lui faudrait se présenter devant la jeune mère pour lui dire : Des hommes sont venus la nuit et m'ont pris votre fille, des frissons lui passaient à travers le corps.

Ah ! si une autre personne pouvait se charger de porter la douloureuse nouvelle ! Mon Dieu, mais c'était possible : le monsieur, ce jeune homme – elle ne savait pas son nom – qui s'intéressait à l'enfant et paraissait l'aimer comme si elle était sa fille, ce jeune homme pouvait venir aujourd'hui, de bon matin, vers neuf heures, comme il en avait l'habitude. Mais oui, bien sûr, il allait venir ; il n'avait pas encore manqué à la promesse qu'il avait faite de venir voir la petite au moins deux fois dans la semaine, et, comme on était au vendredi, quatre jours s'étaient passés depuis sa dernière visité.

Et la nourrice attendit M. de Bierle, qui ne vint pas. Elle attendit jusqu'à une heure de l'après-midi, dans des transes mortelles. Cependant, à moins de commettre une faute dont elle sentait toute la gravité, il était important que Mme de Mégrigny fût prévenue le jour même. Elle était donc forcée de porter l'affreuse nouvelle.

Bien que cela lui coûtât beaucoup, résignée, elle s'habilla et partit.

Avant onze heures, après avoir quitté son complice et sans s'être donné le temps de déjeuner, de Simiane arrivait à l'hôtel de Mégrigny et demandait des nouvelles de la santé de sa sœur avec un empressement que dissimulait mal une certaine inquiétude.

On lui répondit que Mme de Mégrigny allait très bien ; que, un instant auparavant, elle avait joué du piano.

Le nuage qui assombrissait le front du baron disparut, et sa physionomie s'éclaira.

– Elle ne sait rien encore, se dit-il, j'aime mieux cela.

Il se fit annoncer à sa sœur, disant qu'il avait à l'entretenir d'une affaire sérieuse, qui ne souffrait aucun retard.

– Qu'il vienne donc, répondit la jeune femme visiblement contrariée.

Quand le baron se fut installé dans un fauteuil en face de sa sœur, qui était assise sur le canapé, il lui dit brusquement :

– Blanche, je vous apporte des nouvelles de Bourg-la-Reine. La jeune femme tressauta, blêmit et regarda son frère avec stupeur.

– Hé ! reprit le baron dont l'audace était sans pareille, voilà, je l'espère, une surprise à laquelle vous ne vous attendiez guère ; mais elle sera plus grande encore quand je vous aurai dit que votre fille n'est plus à cet endroit où vous l'aviez envoyée pour respirer le bon air de la campagne.

– Que dites-vous ? exclama Blanche d'une voix étranglée, en se dressant d'un seul mouvement, frémissante, une flamme dans le regard.

– Je dis que votre fille n'est plus à Bourg-la-Reine.

La jeune femme fit entendre une sorte de rugissement de douleur, et, se tordant les bras :

– Ah ! le misérable ! s'écria-t-elle, il m'a pris mon enfant.

– Allons, allons, dit-il avec ce calme sang-froid qu'il savait conserver en toutes circonstances, n'exagérons rien et veuillez rester calme comme vous avez besoin de l'être. Il ne me plaisait pas que ma nièce fût à Bourg-la-Reine, je l'ai fait enlever la nuit dernière et l'ai placée ailleurs.

– Monsieur le baron, vous êtes un misérable !

– Oh ! des gros mots, de la violence, tout cela est bien inutile, je vous assure, et dans votre intérêt, Blanche, je vous conseille la modération.

– Vous voulez tuer mon enfant !

– Vous êtes folle ! fit-il en haussant les épaules.

– Où est ma fille, qu'avez-vous fait de ma fille ?

– Je l'ai confiée aux soins d'une brave femme auprès de laquelle elle n'aura pas à regretter sa nourrice. Soyez donc, de ce côté, sans aucune inquiétude. D'ailleurs, d'ici peu de temps je vous la rendrai, si vous êtes sage et si vous acceptez les conditions qu'il me plaira de vous imposer.

– Mon Dieu, mais que me voulez-vous ? Qu'exigez-vous donc de moi ?

– Je vous le dirai… dans deux ou trois jours, quand vous serez mieux qu'aujourd'hui, en état de m'écouter et de me bien comprendre.

Mme de Mégrigny laissa échapper un sourd gémissement, retomba sur le canapé, comme une masse, et resta immobile, hébétée, les yeux grands ouverts, fixés sur son frère.

– Je vous le répète, Blanche, reprit le terrible baron, soyez sans inquiétude au sujet de votre enfant. Avant que la nourrice ne vous fasse connaître ce qui s'est passé la nuit dernière, j'ai tenu à vous le dire, moi, afin que vous ne soyez pas effrayée comme vous auriez pu l'être, personne mieux que moi ne pouvant vous rassurer sur le sort de votre fille. Je vous dis donc encore qu'elle sera l'objet des plus grands soins et que, si nous nous entendons, comme je l'espère, je vous la rendrai en parfaite santé.

Mais écoutez-moi, Blanche, écoutez-moi bien : il est de votre intérêt et de celui de votre enfant de garder le plus absolu silence : si, mal conseillée, vous instruisiez la justice, si un scandale éclatait, si, enfin, vous entrepreniez quoi que ce soit contre moi, je vous en préviens, vous ne reverriez plus votre fille, elle serait à jamais perdue pour vous.

– Oh ! oh ! oh ! fit la jeune femme d'une voix rauque.

– Vous voilà prévenue, continua le baron ; si vous ne teniez pas compte de mes paroles, vous savez ce qui arriverait.

– Vous tueriez mon enfant ! s'écria-t-elle éperdue.

– Non, je le laisserais vivre ; mais il disparaîtrait ; il serait un de ces enfants inconnus sans père ni mère, jetés

dans la rue ; contre une borne, et que recueille la charité publique.

La malheureuse jeune femme laissa tomber sa tête dans ses mains et se prit à sangloter.

Après un moment de silence, le baron reprit :

– J'ai encore à vous dire ceci : c'est que, dans le cas où il vous plairait de me dénoncer à la justice, je n'aurais rien à craindre ; il serait impossible de fournir des preuves que c'est moi, Raoul de Simiane, qui ai fait enlever votre fille. Les hommes dont je me suis servi sont insaisissables et à l'abri de toutes les recherches de la police. Et vous comprenez bien, n'est-ce pas, que ce que je viens de dire devant vous, je le nierais devant un juge d'instruction ?

– Oh ! je sais bien que vous êtes sans crainte, que rien ne vous arrête, que vous ne reculez devant rien.

– Oui, devant rien ; ce qui se met en travers de mon chemin, je le brise !

– Vous brisez les autres, monsieur le baron ; mais, à votre tour, vous serez brisé.

– Par qui ?

– Ah ! je ne le sais pas… Mais il y a un Dieu !

Le baron se mit à rire et répliqua :

– En attendant qu'il se manifeste, en me frappant de ses foudres, ce Dieu dont vous me menacez, vous ferez bien de méditer mes paroles et d'en faire votre profit ; elles vous conseilleront le calme et la résignation.

De nouveau la jeune femme bondit sur ses jambes, le regard chargé d'éclairs.

– Calme ! s'écria-t-elle, il faut bien que je sois calme, puisque, malgré mon désespoir, malgré la terreur et l'horreur que vous m'inspirez, j'ai pu vous écouter et pendant si longtemps supporter votre odieuse présence.

Le baron se leva.

– S'il en est ainsi, madame, dit-il en s'inclinant, je me retire. J'aurai l'honneur de vous prier de m'accorder une nouvelle audience lundi ou mardi prochain.

Il lança à la jeune femme un regard de fauve courroucé, qui la traversa comme une pointe d'acier, et il sortit du salon ayant sur les lèvres un sourire méchant.

Blanche resta encore quelques instants debout, immobile, comme écrasée, puis retomba de nouveau sur le canapé en laissant échapper une plainte sourde.

– Que faire, mon Dieu, que faire ? s'écria-t-elle.

Hélas ! elle ne pouvait rien faire ; son indigne frère la tenait enchaînée par son amour maternel ; la malheureuse était complètement en la puissance du misérable baron.

La pauvre mère serrait nerveusement dans ses mains sa tête vide de pensées et qu'elle sentait prête à éclater. Elle gémissait, pleurait. Hélas ! elle ne pouvait que gémir et pleurer.

– Et c'est mon frère, cet homme est mon frère ! répétait-elle à chaque instant.

Quand, un peu après midi, on vint lui annoncer qu'elle était servie, elle répondit qu'elle n'avait pas faim, qu'elle ne mangerait pas et demanda comme une grâce qu'on voulût bien la laisser tranquille.

– Cependant, dit-elle, j'attends la nourrice de ma fille, aussitôt qu'elle arrivera, vous la ferez entrer dans ma chambre.

La jeune femme se leva et quitta le salon.

La femme de chambre avait remarqué que la figure de sa maîtresse était toute décomposée et qu'elle avait de grosses larmes dans les yeux.

– Il y a encore du nouveau, se dit-elle.

Et, vite, elle alla à l'office bavarder avec les autres domestiques.

La nourrice arriva à trois heures ; elle était dans un état pitoyable, pâle, tremblante et pouvait à peine se tenir sur ses jambes.

Elle demanda à voir immédiatement Mme de Mégrigny.

– Venez, lui dit Annette, madame vous attend.

– Elle m'attend, elle m'attend ! s'écria la nourrice.

Tout bas elle se disait :

– Mon Dieu, elle sait donc déjà… Mais qui donc peut l'avoir avertie ?

Elle fut introduite dans la chambre de Blanche.

– Ah ! madame, madame !

Elle s'arrêta, suffoquée par les sanglots qui se pressaient dans sa gorge.

– Asseyez-vous, lui dit la jeune femme, en lui indiquant un siège ; je sais ce que vous venez m'apprendre.

– Quel malheur, mon Dieu, quel malheur ! Madame, comment savez-vous déjà…

– Cela importe peu ; je sais que des hommes ont pénétré chez vous la nuit dernière et ont enlevé mon enfant. Mais pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt ? Je vous attendais avec une impatience que vous devez comprendre.

La nourrice expliqua la cause de son retard. Elle avait attendu et espéré la visite du jeune monsieur qui s'intéressait à la petite Henriette.

– Il ne sait rien encore, lui, pensa Blanche.

Elle reprit à haute voix :

– Je désire savoir exactement ce qui s'est passé, dites-moi donc comment les misérables ont pu vous voler mon enfant.

La nourrice fit, en pleurant, le récit qui lui était demandé.

Elle dit comment, réveillée par un bruit dans l'escalier, elle s'était levée et avait ouvert la porte de sa chambre, croyant que la petite bonne se trouvait indisposée. Alors elle avait vu deux hommes ; l'un petit et maigre, l'autre grand, gros, paraissant très fort.

Elle ne les avait pas assez bien vus pour pouvoir les reconnaître, car, brusquement, ils s'étaient jetés sur elle,

l'avaient bâillonnée, portée sur son lit, roulée dans un drap et liée avec des cordes qu'ils avaient dans leurs poches. Néanmoins elle put dire que l'homme grand, celui qu'elle avait le mieux vu parce que sa figure était éclairée par une bougie filée qu'il avait à la main, était fort laid ; qu'il avait la barbe et les cheveux très noirs et, dans le regard, quelque chose d'étrange qui avait encore augmenté son épouvante.

Quand elle eut tout dit, tout ce qu'elle pouvait dire, elle demanda pardon à Mme de Mégrigny. Elle regrettait de n'avoir pu se faire tuer par les deux bandits, en défendant sa chère petite.

Elle se mettait à la disposition de sa bonne maîtresse et était prête à faire tout ce qu'elle lui ordonnerait.

– Vous n'avez rien à faire, du moins quant à présent, répondit la jeune femme ; vous allez retourner à Bourg-la-Reine où vous attendrez que je vous appelle, si j'ai besoin de vous. Ce que je vous recommande, surtout, c'est de ne parler à qui que ce soit de l'enlèvement de mon enfant : j'exige de vous, nourrice, et de votre jeune fille, que vous gardiez le silence le plus absolu sur ce nouveau malheur qui m'arrive.

– Oui, madame, nous nous tairons, je vous le promets ; mais vous allez faire quelque chose pour retrouver notre chérie ?

La jeune mère soupira et sa douce physionomie prit une expression de douleur aiguë.

– J'espère que, bientôt, ma fille me sera rendue, dit-elle.

Et se parlant à elle-même, elle ajouta :

– Mais à quel prix, mon Dieu !

Pendant que Mme de Mégrigny et la nourrice étaient ensemble, les commentaires, les suppositions allaient leur train à l'office.



... Les commentaires, les suppositions allaient leur train à l'office. (P. 823.)

On avait vu la nourrice et facilement deviné à son agitation, à son air lugubre, qu'elle venait annoncer quelque malheur à Mme de Mégrigny.

Qu'est-ce que cela pouvait être ?

On finit par admettre que la petite fille, atteinte subitement d'une maladie grave, était en danger de mort. Et l'on disait, non sans une pointe d'odieuse méchanceté :

– Serait-ce pour cela que madame a fait, emporter secrètement l'enfant de l'hôtel ? Est-ce que, gênée par sa fille, elle aurait conçu le projet de s'en débarrasser tout à fait ?

* *

*

– Julie, dit Aurélie à la Chiffonne, huit heures vont sonner, il faut t'habiller pendant que je vais arranger dans le carton les douze fonds de chapeaux que nous a commandés Mme Pinguet et que je lui ai promis pour aujourd'hui samedi avant midi.

– Tu sais bien que je ne suis jamais longue à ma toilette, en moins de cinq minutes je serai prête.

– J'espère que Mme Pinguet sera encore contente aujourd'hui, c'est de l'ouvrage soigné que tu vas lui porter.

– Elle ne fait jamais une observation désagréable.

– Elle nous a prises en amitié, toi surtout, et elle ne voudrait pas nous faire de la peine. Par exemple, nous faisons tout ce que nous pouvons pour la contenter.

– Aussi est-elle contente et ses clientes également.

Mme Pinguet nous fait et nous fera gagner beaucoup ; elle nous paye le double de ce qu'on nous paye au magasin.

– C'est vrai.

– Et nous ne sommes pas allées lui offrir notre ouvrage, c'est elle qui est venue nous prier de travailler pour elle.

– Elle voulait avoir nos passementeries de première main.

– Elle voulait… elle voulait faire quelque chose pour toi, Julie, sur la recommandation de cette dame, qui te connaît et te porte un véritable intérêt. Est-ce qu'il y a longtemps que tu la connais, cette dame ?

– Depuis plusieurs années, répondit la Chiffonne, devenant très rouge.

– Tu m'as dit qu'on l'appelait la Dame en noir.

– Eh bien, oui, la Dame en noir.

– Mais elle a un autre nom.

– On ne la connaît pas sous un autre nom.

– Elle demeure à Paris ?

– Je ne sais pas.

– Ah !

Aurélie, toujours aussi discrète, dès qu'elle voyait son amie peu disposée répondre, mit fin à ses questions et la Chiffonne passa dans sa chambre pour achever de s'habiller.

* *

*

Ce jour-là, Mme Clavière était venue à Paris, appelée par Me Mabillon, pour donner plusieurs signatures dont le notaire avait besoin.

Nous savons que Me Mabillon avait accepté la gérance de la fortune de la veuve d'André Clavière.

La jeune femme était arrivée à l'étude de très bonne heure puisque, après avoir causé assez longuement avec le notaire, elle était à neuf heures et demie rue de la Chaussée-d'Antin, chez son amie Charlotte.

Elle n'était pas venue avec sa voiture, mais son cocher devait venir la prendre à Boulogne à six heures.

Dès la veille elle avait formé le projet de partir de bon matin afin de pouvoir passer quelques heures avec les époux Pinguet et déjeuner avec eux. Elle savait leur faire ainsi un très grand plaisir.

En effet, quand elle eut dit à Charlotte qu'elle venait pour déjeuner avec elle et son mari, la modiste témoigna sa joie par des exclamations joyeuses.

– Ma chère Marie, dit-elle, ce sera la troisième fois que nous aurons la joie de t'avoir à notre table depuis que tu nous as mis sur le chemin de la fortune.

La bonne Charlotte était si heureuse qu'elle en pleurait.

Elle fit entrer son amie et bienfaitrice dans l'arrière-boutique dont elle avait fait une sorte de salon fort élégant où elle recevait ses clientes, qui, pour la plupart, appartenaient au meilleur monde.

De l’arrière-boutique, séparée du magasin par une cloison et une porte vitrées, on pouvait voir tout ce qui se passait dans le magasin et même dans la rue.

Mme Clavière venait seulement de s’asseoir quand la porte du magasin s’ouvrit.

– C’est ta protégée, dit Charlotte, qui m’apporte une commande que je lui ai faite lundi dernier.

– Pauvre fille ! Es-tu contente de son travail et de celui de son amie ?

– Enchantée : ces dames m’en font beaucoup de compliments. Si cela ne te déplaît pas, Marie, je vais la faire venir ici.

– Mais au contraire, Charlotte, tu me feras plaisir.

Mme Pinguet ouvrit la porte et dit à la Chiffonne, qui avait déjà ouvert sa boîte :

– Mademoiselle Julie, venez, je vous prie.

La Chiffonne, ayant son carton dans les bras, pénétra dans l’arrière boutique où elle n’avait pas encore été admise.

À la vue de la mère du petit André, elle laissa échapper un cri de surprise et de joie, posa vivement son carton sur une table et voulut s’agenouiller devant la Dame en noir. Mais celle-ci, qui s’était levée, l’en empêcha.

– Julie Verrier, dit-elle, asseyez-vous et dites-moi si, maintenant, vous êtes plus heureuse.

– Ah ! madame, grâce à vos bonnes paroles, au pardon que vous m’avez accordé, à ces baisers que vous m’avez permis de mettre sur les joues de votre cher fils, j’ai été

transformée et une force extraordinaire est entrée en moi. Dès le jour même je me suis séparée du misérable.

– Une rupture complète ?

– Oui, madame ; et, je le jure bien, je ne le reverrai de ma vie.

À ce moment, les yeux de la Chiffonne se portèrent du côté de la rue, resta un instant les yeux fixes, puis tressaillit violemment.

– Oh ! fit-elle en pâlissant.

– Qu'avez-vous ? demanda Mme Clavière surprise et inquiète.

– Regardez, madame, sur le trottoir, de l'autre côté de la rue.

– Eh bien ?

– Il y a un homme.

– Oui, un homme d'âge, un vieillard à cheveux blancs.

– C'est lui madame, c'est lui !

– Qui, lui ?

– Joseph Gallot, je le reconnais.

À leur tour, Mme Clavière et Charlotte tressaillirent.

– Mon Dieu, continua la Chiffonne, il m'a suivie, il m'a vue entrer ici, il m'attend ; mais que me veut-il donc ?

– Allons, ma pauvre fille, calmez-vous, remettez-vous, vous êtes hallucinée, dit Mme Clavière, je connais aussi Joseph Gallot, moi, et il ne ressemble nullement à cet

homme qui a la barbe grise et des cheveux blancs ; et puis Joseph Gallot est borgne et cet individu a ses deux yeux.

– C'est vrai, madame, c'est vrai ; mais c'est Joseph, j'en suis sûre ; je le reconnais à son allure, à ses mouvements, à l'expression dure de sa physionomie et plus encore à l'effroi que je sens en moi.

L'homme de la rue ayant fait quelques pas n'était plus en vue.

– D'ailleurs, reprit la Chiffonne, je sais que pour ne pas être reconnu il se sert de déguisements. Bien sûr, madame, ses cheveux et sa barbe sont teints et il s'est fait poser un œil artificiel.

Après s'être éloigné d'une trentaine de pas, l'homme traversa la rue et vint s'arrêter devant la vitrine du magasin, ayant l'air d'examiner les chapeaux.

Autant que cela leur fut possible, Mme Clavière et Charlotte braquèrent leurs yeux sur le personnage, puis, en même temps, s'écrièrent :

– C'est lui !

VII

LA CHIFFONNE JOUE UN NOUVEAU RÔLE

Mme de Mégrigny avait passé dans les larmes la fin de la journée du vendredi. La nuit fut affreuse. Bien qu'elle se fût couchée à une heure avancée, elle ne put trouver un instant de sommeil. Continuellement elle répétait :

– Il faut que je voie Henri, il le faut ; ce qu'il me conseillera de faire, je le ferai.

Elle se leva à sept heures, s'habilla très simplement, comme une petite bourgeoise, et à neuf heures moins quelques minutes elle sortit, ayant le visage couvert d'un voile épais.

Elle avait à faire un assez long trajet pour ses pieds peu habitués à la marche ; cependant elle ne songea pas à prendre une voiture. Que lui importait qu'elle fût espionnée ? Elle n'avait plus à se cacher.

Elle arriva rue de la Chaussée-d'Antin par la rue de Provence.

Soudain, dans un homme qu'elle vit d'abord marcher lentement sur le trottoir, comme un promeneur peu pressé, puis s'arrêter devant le magasin de modes de la maison où demeurait M. de Bierle, elle reconnut l'individu qu'elle avait rencontré à peu de distance de l'hôtel de Mégrigny le matin du jour où elle était allée voir sa fille à Bourg-la-Reine.

Cette seconde rencontre lui fit éprouver la même sensation désagréable, indéfinissable.

Instinctivement, elle s'effaça dans l'angle d'un pilastre de la porte-cochère. Elle tremblait comme si elle avait eu la fièvre.

– Cet homme est un espion de mon frère, se dit-elle ; c'est ce misérable qui m'a suivie l'autre jour et a ainsi découvert où était ma fille. Que fait-il là aujourd'hui ?

Une subite clarté l'éclaira.

– Ah ! je comprends : maintenant, c'est M. de Bierle qu'il espionne.

Elle ne se trompait pas. Mais, comme nous allons le voir bientôt, ce fut un bonheur pour elle de reconnaître le misérable.

Peut-être l'ancien serrurier aimait-il à se donner l'aspect d'un vieillard ; dans tous les cas, en se déguisant ainsi le matin, il ne se doutait guère du mauvais service qu'il allait rendre à M. le baron, son maître.

Cependant Mme de Mégrigny vit l'espion s'éloigner et descendre la rue dans la direction du nouvel Opéra alors en construction.

Vivement, la jeune femme sortit de sa cachette. Mais comme elle arrivait devant le magasin de modes, elle vit l'homme se retourner brusquement et revenir sur ses pas.

Craignant à son tour d'être reconnue, ne sachant plus ce quelle faisait, perdant la tête, elle ouvrit la porte du magasin et se précipita à l'intérieur, affolée.



… Et se précipita à l'intérieur, affolée. (P. 329.)

– Cachez-moi, vite, cachez-moi ! dit-elle à la demoiselle de magasin qui s'avançait vers elle.

La demoiselle n'eut pas le temps de prononcer une parole.

Mme de Mégrigny avait vu la porte de l'arrière-boutique ; elle s'élança de ce côté, ouvrit, entra et se trouva en présence des trois femmes stupéfaites.

– Je vous demande pardon, mesdames, dit-elle, oh ! oui, pardonnez-moi ; je suis très effrayé et, vous le voyez, je suis toute tremblante.

– Que puis-je faire pour vous, madame ? demanda la modiste.

– Ce que vous pouvez faire… balbutia la jeune femme regardant de tous les côtés avec effarement.

Son regard rencontra celui de Mme Clavière.

– La Dame en noir ! exclama-t-elle.

Et, se rapprochant de Mme Clavière, elle lui saisit les deux mains.

– Qui êtes-vous, madame ? demanda Marie.

– Ah ! oui, vous ne me reconnaissez pas sous mon voile.

D'un mouvement brusque elle arracha le voile en disant :

– Je suis Mme de Mégrigny !

Mme Clavière éprouva un vif saisissement de surprise.

– Chère madame, dit-elle, vous n'avez rien à craindre ici, rassurez-vous. Vous paraissez, en effet, très effrayée ; puis-je vous en demander la cause ?

– Un homme, dans la rue…

– Cet homme vous aurait-il insultée ?

– Non. Je ne crois pas qu'il m'ait vue ; dans tous les cas, grâce à mon voile, il n'a pu me reconnaître.

– Qu'est-ce donc que cet homme ?

– Un misérable, un vil espion !

– Oh ! fit Mme Clavière, échangeant un rapide regard avec Charlotte et la Chiffonne.

– Le voilà, le voilà qui passe ! s'écria Mme de Mégrigny, en reculant jusqu'au fond de la pièce.

Les regards tournèrent du côté de la rue.

L'ancien serrurier passait, en effet, devant le magasin.

– Je me trompais tout à l'heure, dit tout haut la Chiffonne, ce n'est pas à moi qu'il en veut.

– Ce serait donc, en ce cas, M. de Mégrigny qu'il poursuit, dit Mme Clavière.

– Je ne le pense pas, répondit Blanche ; moi, il m'a suivie, espionnée il y a quelques jours ; aujourd'hui, j'en suis sûre, c'est un jeune homme qui reste dans cette maison qu'il est chargé d'espionner.

– Comment se nomme ce jeune homme ? demanda Charlotte.

– Henri de Bierle, répondit Mme de Mégrigny, dont le visage pâle se couvrit d'une légère couche de carmin.

– Je connais très bien M. de Bierle ; nous causons quelquefois ensemble ; s'il est chez lui en ce moment, je vais le prévenir qu'il ait à se défier de ce misérable.

Sur ces mots, Mme Pinguet s'élança dans l'escalier en colimaçon qui conduisait à son atelier, à l'entresol.

Mme Clavière avait remarqué la rougeur subite de Mme de Mégrigny et deviné, aussitôt, une partie de la vérité.

À son tour, elle prit une des mains de Blanche qu'elle serra doucement et lui dit :

– Voulez-vous me dire ce que vous avez à redouter de cet homme que vous appelez un espion ?

– Tout, madame, tout !

– Il vous a suivie, espionnée dernièrement, pourquoi ?

– Pour savoir où j'avais placé, je puis même dire caché mon enfant, dont j'avais cru devoir me séparer.

– Ah ! Et qu'est-il arrivé ?

– Ce qui est arrivé, répondit Blanche en pleurant, on m'a pris, on m'a volé mon enfant !

– Oh ! fit Mme Clavière, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

La Chiffonne, les yeux étincelants, se rapprocha vivement.

– Madame, quand vous a-t-on volé votre enfant ? demanda-t-elle.

– L'avant-dernière nuit.

– C'est une petite fille, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Il y a un monsieur, un baron mêlé dans l'affaire ?

– Oui, oui, mon frère ! Mais comment savez-vous ?…

– Répondre à votre question en ce moment serait trop long, plus tard…

Madame, continua la Chiffonne, s'adressant à la Dame en noir, c'est lui qui a fait le coup !

– Je le crois comme vous ; ah ! le misérable !

– Ils étaient deux hommes, dit Mme de Mégrigny, un de petite taille, l'autre grand, très fort, ayant la barbe et les cheveux noirs.

– C'est cela même, il avait teint ses cheveux et sa barbe.

Mme de Mégrigny sanglotait.

– Ne pleurez plus, madame, et soyez consolée ! s'écria la Chiffonne ; je sais où est votre petite fille et, pas plus tard que ce soir, je vous la rendrai.

– Que dites-vous ! exclama la pauvre mère éperdue.

– Je vous rendrai votre enfant !

– Et c'est vrai, vous ne me trompez pas ? Mais qui êtes-vous donc ?

Les yeux de la Chiffonne se remplirent de larmes.

Regardant tristement la mère d'André, elle répondit :

– Je suis une ancienne voleuse d'enfant !

– Julie, Julie, dit Mme Clavière, pourquoi revenir ainsi sur les choses passées.

– Vous avez raison, madame, je ne dois pas être pour moi plus terrible que vous-même. Ah ! Dieu me pardonne à

son tour, puisqu'il se sert de moi pour sécher les larmes de cette pauvre mère après tant de douleurs que j'ai causées à une autre.

– Julie, reprit Mme Clavière, après un instant de silence, pouvez-vous nous dire ce que vous comptez faire ?

– Oui, certainement ; il le faut, du reste, car je vais avoir besoin d'une certaine somme d'argent, que je ne possède pas.

– Tout ce que vous voudrez, je vous le donnerai, dit vivement Mme de Mégrigny.

– Madame, reprit la Chiffonne, votre petite fille est à Belleville ; elle a été confiée, hier matin, à une vieille femme appelée Topin, mais plus connue à Belleville, Ménilmontant, les Prés-Saint-Gervais et Romainville sous le nom de la Fauvette. Cette vieille, qui n'a pas moins de soixante-ans, a fait dans sa vie toutes sortes de vilains métiers ; elle a été marchande à la toilette et en même temps receleuse ; aussi a-t-elle eu souvent maille à partir avec la justice.

– Oh ! Et c'est à une pareille créature que l'on a confié mon enfant !

– Probablement, madame, parce que l'on n'a pas trouvé mieux.

Je connais la Fauvette et suis allée une fois dans la maison où elle demeure à Belleville, rue des Rigoles. Maintenant, voici ce que je ferai : J'irai la trouver et lui dirai de me rendre l'enfant.

– Le voudra-t-elle ?

– Oui, car je lui parlerai de la bonne manière, et rien qu'en la menaçant du commissaire de police…

– Si c'est possible, il faut éviter de faire intervenir la police.

– Je le comprends si bien, madame, que c'est pour cela que j'aurai besoin d'une certaine somme.

– J'ai quatre mille francs sur moi, tenez, les voici.

– C'est trop, madame, la moitié de cette somme sera suffisante : La Fauvette a reçu cinq cents francs pour garder la petite fille et on lui a promis de lui donner plus tard une pareille somme. Eh bien, quand je lui offrirai deux mille francs, elle s'empressera de me rendre l'enfant. Avec cette somme et les cinq cents francs qu'elle a déjà, elle pourra quitter l'espèce de galetas où elle habite et aller se loger ailleurs afin de ne pas avoir à redouter la colère de ceux qu'elle aura trahi.

Oh ! vous pouvez être tranquille, madame, bien tranquille, je réussirai.

– Que Dieu vous entende et soit avec vous !

– Quand j'aurai votre petite fille, madame, où devrai-je la conduire ?

– Oh ! pas à l'hôtel de Mégrigny, non, non, pas là ! Ni à Bourg-la-Reine, chez sa nourrice… Mon Dieu, où donc vais-je pouvoir placer ma chère petite ?

– Comment pouvez-vous être embarrassée, quand vous connaissez la maison de Boulogne ? dit doucement Mme Clavière.

– C'est vrai, c'est vrai ! Et vous pensez que la bonne mère Agathe acceptera mon enfant ?

– Avec joie, avec bonheur ; et si la mignonne a encore besoin des soins de sa nourrice, celle-ci sera également reçue à la Maison maternelle.

– Mais c'est donc la Providence qui m'a conduite ici !

À ce moment Mme Pinguet reparut, rentrant par la porte du magasin. Mme de Mégrigny l'interrogea avidement du regard.

– M. de Bierle n'est pas chez lui, dit Charlotte ; c'est Mme Gallois, sa femme de ménage qui m'a ouvert. J'ai trouvé la brave femme tout en larmes et c'est un peu à cause de cela que je suis restée plus longtemps que je ne l'aurais voulu.

Il paraît qu'une chose très malheureuse est arrivée à M. de Bierle.

– M. Henri, m'a dit Mme Gallois, est sorti ce matin de très bonne heure pour aller aux environs de Paris où il y avait quelqu'un à voir.

– Il ne savait rien encore, dit Mme de Mégrigny, il est allé à Bourg-la-Reine et la nourrice lui a tout appris.

Charlotte, étonnée, regarda tour à tour Mme de Mégrigny, son amie et la Chiffonne.

– Continue, ma chère Charlotte, dit Mme Clavière, tout à l'heure nous t'expliquerons ce que tu ne comprends pas maintenant.

– Je disais donc, reprit la modiste, que M. de Bierle était allé voir quelqu'un aux environs de Paris. Il est rentré après neuf heures, pour prendre son courrier, et après avoir causé un instant avec la femme de ménage, il est de nouveau sorti.

– Vous seriez montée deux minutes plus tôt, vous l'auriez rencontré dans l'escalier, m'a dit Mme Gallois.

Mme de Mégrigny ne se trompait pas en disant que l'homme aux cheveux blancs espionnait M. de Bierle. Je viens de regarder de tous les côtés dans la rue, l'homme a disparu.

Faisant son métier d'espion, il s'est mis à suivre M. de Bierle.

Avec la permission de Mme de Mégrigny, Mme Clavière mit son amie au courant de la situation. Puis, s'adressant à la Chiffonne, elle reprit :

– Ce soir, avez-vous dit, vous vous ferez rendre la petite fille ; mais en une pareille circonstance il vaut mieux agir plus tôt que plus tard, quand c'est possible. Est-ce que vous ne pouvez pas disposer de votre après-midi entière ?

– Si madame ; mais il faut que retourne à Saint-Mandé prévenir Aurélie, qui sans cela, serait très inquiète.

– Écoutez, Julie, voici, je crois, ce que nous devons faire : on enverra un télégramme à votre amie pour qu'elle ne soit pas inquiète ; moi-même en ferai parvenir un à la mère Agathe pour la prévenir que j'arriverai tard à Boulogne.

Se tournant vers Mme de Mégrigny :

– Je pense, madame, que vous voudrez accompagner Mlle Julie à Belleville.

– Mademoiselle doit me rendre mon enfant ; je ne veux plus la quitter avant qu'elle l'ait mis dans mes bras.

– Eh bien, madame, j'irai à Belleville avec vous et Mlle Julie.

– Oh ! vous êtes bonne !

– Je connais la douleur que vous avez éprouvée et je compatis à toutes les souffrances. Donc, voilà déjà une chose décidée.

– Maintenant, où nous retrouverons-nous et à quelle heure ?

– Si vous êtes attendue, ne pouvez-vous pas envoyer aussi un télégramme ?

– Je ne suis pas attendue et n'ai personne à prévenir chez moi.

– En ce cas, ne nous quittons pas, nous déjeunerons ici. Tu entends, Charlotte, tu peux prévenir ta cuisinière.

– Et tout de suite, ma chère Marie, dit Mme Pinguet, qui remonta vite à l'entresol.

– Quand nous aurons déjeuné, reprit Mme Clavière, nous monterons dans une voiture de remise qu'on ira nous chercher et nous nous rendrons à Belleville. Nous ne vous accompagnerons pas, Julie, chez cette vieille femme que, vous appelez la Fauvette. Pendant que vous irez prendre l'enfant, nous vous attendrons dans la voiture, madame et moi, au coin de la rue ou à un autre endroit que vous désignerez. Acceptez-vous ces arrangements ?

– Oui, oui, répondirent Mme de Mégrigny et la Chiffonne.

Charlotte étant redescendue, Mme Clavière lui demanda si son mari était rentré.

– Oui, depuis un quart d'heure, répondit Charlotte ; s'il n'est pas venu ici, c'est qu'on lui a dit que tu étais en société.

– Tu le prieras d'aller porter nos dépêches au bureau télégraphique.

Mme Clavière se fit donner ce qu'il fallait pour écrire, rédigea son télégramme à la mère Agathe, puis celui de la Chiffonne à Aurélie, qu'elle signa : C. Pinguet, et qui était ainsi conçu :

« Je garde votre amie Julie toute cette après-midi. »

À son tour, Mme de Mégrigny prit la plume et traça les lignes suivantes :

« Henri,

« Ce matin encore j'étais dans le désespoir ; mais à l'heure où je vous écris je suis consolée. Je sais où est ma fille, dans quelques heures elle sera dans mes bras, je la presserai contre mon cœur. Je remercie Dieu qui a placé sa Providence entre mon frère et moi.

« Mme Pinguet, qui vous remettra cette lettre, vous dira comment je suis entrée chez elle et ce qui s'y est passé.

« BLANCHE. »

* *

*

À deux heures de l'après-midi, une voiture de remise attelée de deux chevaux, stationnait au bas de la rue des

Rigoles, à Belleville. La Dame en noir et Mme de Mégrigny attendaient la Chiffonne.

– Mon Dieu, si elle ne réussissait pas ! disait Blanche, dont le cœur battait à se rompre.

– N'ayez pas cette crainte, répondit Mme Clavière ; je connais Julie Verrier, du moment qu'elle vous a dit : je réussirai, c'est qu'elle avait la certitude de ne pas vous donner une fausse espérance.

– Je saurai m'acquitter envers elle, mais envers vous, madame, je ne le pourrai jamais… Ah ! croyez-le bien, mon cœur vous gardera une éternelle reconnaissance.

– Me permettez-vous de vous parler en amie et de vous donner un conseil ?

– Ah ! vous me comblez, Madame : Oui, oui, accordez-moi votre amitié, qui me sera si précieuse et si chère et conseillez-moi.

– Ce matin même on m'a parlé de votre frère.

– Qui donc peut s'occuper de ce misérable ?

– Mon notaire, qui est en même temps un de mes meilleurs amis. Il sait que vous êtes une ancienne élève de la mère Agathe et qu'elle vous porte un vif intérêt.

– « Si Mme de Mégrigny n'y prend garde, m'a-t-il dit, si, immédiatement, elle ne retire pas à son frère les pouvoirs qu'elle lui a donnés, il la ruinera, elle et son enfant, il les mettra sur la paille. »

Non seulement ces paroles n'émurent point Mme de Mégrigny, elles parurent lui causer, au contraire, une

satisfaction si vraie, que Mme Clavière la regarda avec un profond étonnement.

Blanche devina la pensée de sa nouvelle amie et un sourire intraduisible glissa sur es lèvres.

– La grande fortune que m'a laissée M. de Mégrigny est un fardeau si lourd qu'il m'écrase, dit-elle ; ce que vous venez de m'apprendre ne me surprend pas beaucoup, je m'en doutais. Qu'il me ruine, qu'il me ruine donc ! C'est seulement quand je ne l'aurai plus, cette fortune de M. de Mégrigny, que je serai heureuse !

Vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre, parce qu'il est des choses terribles que vous ignorez et que je n'ai pas encore osé révéler à la mère Agathe ; mais je vous les ferai connaître, ces terribles choses, et vous aurez pitié de moi et vous me donnerez les conseils dont j'ai tant besoin ; aujourd'hui même, ce soir, à vous et à l'excellente mère Agathe je ferai ma confession.

– Vous avez souffert, je le vois.

– Énormément souffert.

– Hélas ! il semble que la femme est faite pour connaître toutes les douleurs. Comme vous, madame de Mégrigny, j'ai eu déjà de bien mauvaises heures dans ma vie ; nous sommes sœurs par la souffrance.

Les deux jeunes veuves se tendirent la main.

– Mon Dieu, dit Blanche, il me semble que Mlle Julie est bien longtemps.

Mme Clavière avança la tête par un des carreaux baissés de la portière.



La Chiffonne arrivait essoufflée, haletante… (P. 837.)

– La voici, dit-elle.

– Et ma fille !

– Votre fille est dans ses bras.

Mme de Mégrigny se précipita vers la portière en poussant un cri de joie.

– Allons, soyez calme, lui dit la Dame en noir, ne nous faisons pas remarquer.

Et, vivement, elle ouvrit la portière.

La Chiffonne arrivait essoufflée, haletante, mais toute rayonnante.

– Maman, maman, maman ! s'écria la petite Henriette en reconnaissant sa mère.

Et des bras de la Chiffonne l'enfant passa dans ceux de sa mère, qui l'étreignit contre son cœur et couvrit son front, ses yeux et ses joues de baisers délirants.

La Chiffone avait reprit sa place dans la voiture qui partit à fond de train, emportée par le trot rapide des chevaux.

En route, à un endroit assez rapproché de la rue de la Chaussée-d'Antin, la voiture s'arrêta pour permettre à la Chiffonne de mettre pied à terre. Elle quittait là les deux jeunes femmes et allait, avant de retourner à Saint-Mandé, annoncer à Mme Pinguet que l'enfant avait été rendu à sa mère.

La Chiffonne s'éloigna ayant au cœur la plus grande joie qu'elle eût jamais éprouvée. Mme de Mégrigny l'avait appelée son amie et l'avait embrassée !

La voiture filait maintenant comme un trait dans la direction de Boulogne.

VIII

LA REVANCHE DE BLANCHE

Il était plus de dix heures lorsque Mme de Mégrigny rentra chez elle soulagée, réconfortée.

Elle avait confié ses douloureux secrets à ses deux amies, pleuré sur le sein de la bonne mère Agathe et promis de suivre les conseils que lui avait donnés la dame en noir.

Pour les domestiques, leur maîtresse avait passé toute cette journée auprès de sa petite fille qui, décidément, devait être atteinte d'une maladie grave.

Cependant, le dimanche et le lundi ils remarquèrent qu'il s'était produit chez Mme de Mégrigny un changement notable. D'abord elle n'était plus aussi triste que d'ordinaire ; elle allait, venait, donnait des ordres, s'occupait de tout et avait un air méditatif et grave qui contrastait singulièrement avec son état permanent d'apathie.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

– Il y a encore du nouveau, se disaient les domestiques. Mais quoi ?

Le mardi matin Blanche se leva à son heure habituelle et s'habilla avec une certaine recherche.

– Est-ce que madame sort aujourd'hui ? lui demanda Annette, comme elle passait dans son boudoir.

– Non, répondit-elle d'un ton bref.

Dans le boudoir, elle se plaça devant une glace et constata qu'elle avait les yeux brillants, la figure parfaitement reposée.

– Il m'a dit qu'il viendrait lundi ou mardi, murmura-t-elle ; je ne l'ai pas vu hier, il va venir aujourd'hui ; attendons-le.

Au bout d'un instant elle s'adressa cette question :

– Sait-il que je lui ai repris ma fille ? Après tout, que m'importe ?

Elle prit dans un chiffonnier une tapisserie, à laquelle elle travaillait, et s'assit sur le canapé.

À dix heures, elle entendit une voiture entrer dans la cour de l'hôtel.

– C'est lui, murmura-t-elle.

C'était de Simiane, en effet, car un instant après Annette vint demander à sa maîtresse si elle voulait bien recevoir M. le baron.

– Oui, il peut venir, répondit-elle.

Le baron entra dans le boudoir, d'un air dégagé, le sourire sur les lèvres, le regard interrogateur.

– Il ne sait rien, se dit la jeune femme.

– Bonjour, Blanche, dit Raoul, comment allez-vous ce matin ?

– Assez bien.

– Vraiment, vous avez une mine superbe ; je vois que je n'ai pas perdu mon temps en vous conseillant la résignation. Vendredi, je vous ai annoncé la visite que je vous fais aujourd'hui.

– Je vous attendais.

– Serait-ce pour moi que vous vous êtes mise dans cette ravissante toilette ? fit-il en s'asseyant.

– N'ai-je pas le droit d'être un peu coquette pour moi-même ?

– Cela ne vous est pas défendu, mais…

– Achevez.

– Une femme jeune et jolie, comme vous, Blanche, n'est jamais coquette que pour un homme.

La jeune femme lui lança un regard glacial.

– Voulez-vous, Blanche, que nous parlions de votre fille ?

– Oui. Donnez-moi de ses nouvelles.

– Elle est bien, très bien.

– Merci.

Le baron se sentait un peu démonté par la tranquillité de sa sœur qu'il trouvait étonnante.

– En vérité, dit-il, je suis ravi de vous voir aussi parfaitement calme, ce que je n'osais pas espérer après notre dernier entretien ; mais vous avez réfléchi, et je constate avec satisfaction l'heureux résultat de vos réflexions. Nous allons donc pouvoir causer tranquillement et nous

arriverons, je pense, à nous entendre. Blanche, je vous ai dit que je vous rendrais votre fille.

– Oui, si j'acceptais certaines conditions que vous croyez avoir le droit de m'imposer. Faites-moi donc connaître ces conditions, monsieur le baron.

Et, jetant de côté sa tapisserie, elle ajouta :

– Je vous écoute.

– Il ne me plaît pas, vous entendez ? il ne me plaît pas que vous ayez M. de Bierle pour amant.

La jeune femme pâlit et un éclair s'alluma dans son regard. Cependant, elle sut se contenir.

– S'il ne vous plaît pas que M. de Bierle soit mon amant, répliqua-t-elle avec calme, je l'épouserai et il sera mon mari.

– Lui, votre mari ! s'écria le baron blême de fureur, lui, cet homme qui est mon mortel ennemi, que je hais, j'aimerais mieux…

– Faire quoi ?

Ne trouvant rien à répondre, Raoul se mordit les lèvres.

– Répondez, monsieur le baron, répondez donc !

– Blanche, prenez garde, vous oubliez que je tiens votre fille.

– Je comprends votre menace : elle signifie que, dans votre rage insensée, vous seriez capable de tuer mon enfant !

– Non, mais de la faire disparaître pour toujours.

– Et si vous faisiez cela, si vous commettiez ce nouveau crime ; vous croyez que je ne crierais pas vengeance ?

– Blanche, je n'ai rien à craindre de vous et vous avez tout à redouter de moi ; je vous tiens enchaînée par votre fille, et vous ferez, vous ferez ce que je vous ordonnerai de faire… Oh ! je sais bien que vous avez l'intention d'épouser M. de Bierle, qui voit en vous, avant tout, une riche héritière ; mais je ne veux pas de ce mariage, il ne se fera jamais. J'exige, Blanche, j'exige que vous cessiez vos relations avec cet homme ; s'il ne me convient pas que ma sœur épouse M. de Bierle, il ne me convient pas davantage qu'elle l'ait pour amant.

– Vous n'avez pas toujours dit cela, riposta la jeune femme, gardant toujours son sang-froid ; après m'avoir violemment séparée de M. de Bierle pour me jeter comme un appât dans les bras de M. de Mégrigny, s'il est devenu mon amant, c'est que vous l'avez voulu ; c'est par une de vos abominables manœuvres, avec le concours d'Antoinette, votre digne complice, que M. de Bierle a été introduit nuitamment dans ma chambre.

– C'est faux ! se récria le baron, je ne suis pour rien dans cette affaire.

– Ne vous donnez donc plus la peine de mentir avec moi, monsieur, puisque c'est inutile.

Oui, vous avez voulu que je fusse la maîtresse de M. de Bierle, parce que c'était votre intérêt et que je servais ainsi, à mon insu, vos monstrueuses combinaisons.

Cela vous était bien égal de faire de votre sœur une épouse coupable, une femme vile aux yeux du monde ; cela vous était bien égal, après tout ce que vous m'aviez déjà fait

souffrir, de me faire connaître le remords qui ronge et déchire et d'autres intolérables tortures.

Mais voilà, la mauvaise santé de mon mari vous inspirait de grandes craintes, vous craigniez fort, s'il venait à mourir, que ses millions ne vous échappassent.

– Ce que vous dites là, ma chère, est tout simplement ridicule et absurde.

– Ce que je dis là, monsieur le baron, est tout simplement la vérité. Oh ! vous ne pouvez plus m'en imposer ; maintenant, je vous connais, je vous ai percé à jour.

– Cela prouve que vous êtes devenue une femme de forte tête, ricana le baron.

– Pour vous tranquilliser, il fallait que j'eusse un enfant ; je devins enceinte et vous fûtes content, heureux ; dès lors, M. de Mégrigny pouvait mourir ; mais comme il vous gênait et paraissait vouloir vivre un certain nombre d'années encore, toujours ayant Antoinette pour complice, vous l'avez empoisonné.

– De mieux en mieux, vous passez d'une absurdité à une autre. En vérité, vous êtes folle ! et si vous alliez raconter cela à d'autres, ils jugeraient qu'il n'est que temps de vous enfermer dans une maison d'aliénées. Voyons, qui tire profit de la mort de M. de Mégrigny ? N'est-ce pas votre fille et vous qui êtes ses héritières ?

– Oui, de fait et d'après la loi ; mais, en réalité, c'est vous qui possédez la fortune de M. de Mégrigny.

– Vous m'avez chargé de m'occuper de vos affaires.

– Vous y teniez tellement… Voulez-vous que je vous dise ce que j'ai appris dernièrement ? Eh bien, c'est parce que M. de Mégrigny allait révoquer le mandat qu'il vous avait confié, que vous l'avez empoisonné.

Le baron se dressa debout, effrayant de pâleur.

– Blanche, s'écria-t-il d'une voix-frémissante, je vous défends de m'accuser encore d'un crime qui n'existe que dans votre imagination.

– Monsieur le baron, répliqua-t-elle avec son calme imperturbable, j'ai conservé le dernier bouquet de violettes sur lequel a été versé le poison ; il pourrait être encore, je pense, soumis à l'analyse d'un chimiste expert. Mais si je ne vous ai pas dénoncé à la justice tout de suite après la mort de M. de Mégrigny, c'est que vous étiez mon frère et, malheureusement pour moi, vous êtes toujours mon frère. Ah ! vous savez bien que je ne veux pas, que je ne peux pas vous livrer à la justice !…

– Eh bien, continua Mme de Mégrigny, rassurez-vous, vous êtes mon mandataire, vous resterez mon mandataire ; je vous laisse mes pouvoirs, tels que vous les avez, et je vous prie de vouloir bien me continuer vos bons services.

Le baron regarda fixement sa sœur, comprit qu'elle était sincère et respira plus à l'aise.

– Je vous laisse mes pouvoirs, poursuivit la jeune femme, et je vous promets, je vous jure de ne vous les retirer jamais ; vous les garderez donc aussi longtemps qu'il vous plaira. Toutefois, j'y mets une condition.

– Ah ! il y a une condition ?

– Tout à l’heure vous aviez bien la prétention de vouloir m’imposer les vôtres ! !

– Quelle est cette condition ?

– Il me faut demain, pas plus tard que demain, vous entendez, monsieur le baron ? il me faut un million.

– Un million ! exclama Raoul.

– Oui, un million.

– Mais que voulez-vous faire d’une pareille somme ?

– Je n’ai pas à vous le dire, qu’il vous suffise de savoir que j’en saurai faire un emploi convenable…

– Blanche, je ne peux pas…

– Il faudra pouvoir, dit sèchement Mme de Mégrigny. Demain, à deux heures un notaire se présentera chez vous porteur d’un mot de moi, et c’est à ce notaire que vous remettrez le million en billets de la banque de France et en titres de rente sur l’État au cours du jour.

– Blanche, attendez quelques jours, jusqu’à la fin du mois.

– Non, demain.

– Et si je ne peux pas demain ?

– Le notaire viendra immédiatement me trouver, ayant toute préparée, la révocation de votre mandat que je n’aurai qu’à signer et qui vous sera signifiée le soir même par ministère d’huissier.

Le baron se courba sous la terrible menace. Il ne savait plus que dire ; il était consterné, écrasé.

Certes, Mme de Mégrigny venait de prendre vigoureusement sa revanche.

– Maintenant, monsieur le baron, dit-elle en se levant, nous n'avons plus rien à nous dire, vous pouvez vous retirer et aller à vos occupations. N'oubliez pas, demain à deux heures.

Raoul sortit piteusement du salon. Mais, intérieurement, il rugissait.

– Oh ! je me vengerai, je me vengerai ! se disait-il.

Pareil au tigre blessé, il lui fallait maintenant trouver le moyen d'assouvir sa rage.

Il lui fallait aussi, sous la menace de la révocation de son mandat, trouver dans la journée ce million que sa sœur réclamait impérieusement.

Le lendemain, à deux heures ; quand le notaire un ami de Me Mabillon – se présenta à l'hôtel de Simiane, le baron l'attendait. Le million était là, en titres de rente sur l'État et en billets de la banque de France, comme l'avait demandé Mme de Mégrigny.

Très gravement et très scrupuleusement, le notaire compta les billets, fit le compte des titres au cours de la bourse, donna un reçu signé de lui et de Blanche de Simiane, et emporta le million qu'il alla immédiatement déposer à la banque de France au nom de Mme veuve de Mégrigny, née de Simiane.

Le soir, à la nuit tombante, l'ancien serrurier, sans déguisement et n'ayant pas son œil de verre, arrivait à l'hôtel de Simiane. Le matin, à la première distribution, il avait reçu un billet du baron, signé le Pharmacien, qui lui disait :

« Venez ce soir entre huit et neuf heures, j'ai à causer avec vous. »

Le borgne se rendait à l'appel de son complice. Du reste, il avait à faire au baron son rapport d'espion au sujet de Henri de Bierle.

De Simiane était de mauvaise humeur, car il lui semblait que, maintenant, tout allait se tourner contre lui. Il apostropha Gallot assez brutalement.

– Ah ! vous voilà l'homme toujours sûr de lui et des coquins qu'il connaît ! Êtes-vous retourné à Belleville pour voir votre amie la Fauvette ?

– Non. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

– Pourquoi ? Parce que la vieille coquine n'a plus l'enfant. Qu'est-ce qu'elle en a fait ?

– Elle l'a remise à une personne qui est allée la lui réclamer.

– Quelle personne ?

– Je ne sais pas ; vous pouvez mieux que moi expliquer le fait.

– Mais je ne sais pas non plus, je ne comprends rien à cela. Que vous compreniez ou non, ce qui est certain, c'est que la petite a été rendue à sa mère.

– Mille tonnerres !

– Et que votre vieille femme vous a joué un tour de sa façon.



Maintenant, monsieur le baron, dit-elle en se levant, nous n'avons plus rien à nous dire... (P. 346.)

– À ! la taupe ! elle ne l'emportera pas en terre, celle-là ; j'irai à Belleville cette nuit et je l'étranglerai, la vieille chouette.

– Laissez tranquille cette vieille coquine.

– Non, non, si je ne lui tords pas le cou, je lui crèverai la peau du ventre.

– Plus tard, alors, plus tard, quand vous aurez fait une besogne plus pressée.

– De quoi s'agit-il ?

– Vous vous rappelez toutes nos conventions.

– Parfaitement.

– Il a été dit que vous ne reculeriez devant rien.

– Ç'a été dit.

– Que quoi que je vous demanderais, vous le feriez.

– Après, monsieur le baron, après ?

– Je vous ai parlé d'un homme qu'il y aurait nécessité, peut-être, à faire disparaître.

– Eh bien ?

Le regard du baron s'éclaira d'une lueur sinistre.

– Eh bien, cet homme me gêne et peut me nuire, il doit mourir !

– Ah ! nous arrivons au grand coup.

– Qui sera le dernier : car une fois débarrassé de mon ennemi, n'ayant plus à vous occuper, il ne me restera plus qu'à m'acquitter envers vous.

– C'est-à-dire à me compter cent mille francs.

– Comme c'est convenu.

– Combien monsieur le baron me donnera-t-il avant que je fasse le coup ?

– Avant ? pourquoi avant ? Douteriez-vous de ma parole ?

– Oh ! en aucune façon, et pour cause, répondit le borgne avec un mauvais sourire ; mais voilà, ça me donnera du courage.

– Revenez demain soir et je vous donnerai dix mille francs.

– Ce n'est pas assez.

– Eh bien, vingt mille ; c'est tout ce que vous pouvez me demander avant la chose.

– Soit, je ne veux pas contrarier monsieur le baron. Quel est cet ennemi qui vous gêne ?

– Celui dont je vous ai chargé de surveiller les faits et gestes.

– M. de Bierle ! je m'en doutais. L'affaire sera difficile : il ne s'amuse pas à flâner, la nuit, dans les quartiers déserts.

– On peut lui tendre un piège.

– Un piège ! un imbécile s'y laisse prendre ; mais lui ?…

– En vous attachant à ses pas, l'occasion favorable se présentera.

– Je compte un peu sur cette occasion que fera naître le hasard.

– Vous faudra prendre le costume d'un de ces… comment dirai-je ? d'un de ces rôdeurs de barrière parmi lesquels vous avez eu et avez encore, sans doute, beaucoup d'amis.

– Qui vous a dit cela ?

– Tout se sait, maître Gallot ; ne sais-je pas aussi que vous étiez encore à Clairvaux il y a trois semaines, achevant de purger une condamnation à trois ans de prison pour attaque nocturne ?…

– Ah ! monsieur le baron sait cela ?

– Je vous le répète, tout se sait ; mais rassurez-vous, maître Gallot, la confiance que j'ai en vous n'en est point diminuée, au contraire.

– Monsieur le baron est pour moi d'une excessive bonté, répliqua sournoisement l'ancien serrurier.

Donc, pour la circonstance, vous allez redevenir…

– Un rôdeur de barrière, comme vous l'avez dit.

– Vous frapperez l'homme en plein cœur, d'un coup de poignard.

– Soigneusement, puisqu'il doit mourir.

– Après, vous lui enlèverez sa montre, sa chaîne, son porte-monnaie ; tout ce que vous pourrez lui prendre.

– Je comprends, monsieur le baron : pour dépister les roussins, il faut faire croire qu'on a tué l'homme pour le voler.

Les deux misérables causèrent encore pendant quelques instants, puis le baron congédia son complice.

IX

LA VENGEANCE

La nourrice était retournée à Bourg-la-Reine où elle devait attendre les ordres ou les instructions qui lui seraient donnés par Mme de Mégrigny.

Elle ne tarda pas à recevoir une lettre de sa maîtresse qui lui, disait :

« J'ai retrouvé notre chère petite, et comme elle est trop jeune encore pour être séparée de vous, j'ai décidé que pendant un an encore vous continueriez à lui donner vos bons soins.

« Vous allez quitter Bourg-la-Reine ; préparez aujourd'hui même tout ce que vous avez à emporter. Demain, dans la matinée, une religieuse viendra vous prendre avec une voiture et vous conduira auprès de ma fille. »

Ce fut avec une joie facile à comprendre que la nourrice se mit en devoir de faire ses paquets. Elle allait revoir sa chère mignonne, et ce qui était un autre bonheur pour elle, Mme de Mégrigny lui donnait l'assurance qu'elle resterait encore un an avec sa chère petite Henriette.

Blanche n'avait pas revu Henri ; elle s'était abstenue de retourner rue de la Chaussée-d'Antin, et les rendez-vous de la rue Vivienne, d'ailleurs peu fréquents, avaient cessé.

C'était une nouvelle ligne de conduite que la jeune femme s'était tracée et qu'elle devait suivre jusqu'à nouvel ordre, suivant en cela les conseils que lui avaient donnés la mère Agathe et la Dame en noir.

Mais de Bierle avait su par Charlotte Pinguet que la petite fille, si heureusement retrouvée et rendue à sa mère, avait été placée à la Maison maternelle de Boulogne.

Il avait aussi reçu une lettre de Blanche que lui avait remise Mme Pinguet. La modiste avait envoyé une de ses apprenties porter à Mme de Mégrigny un chapeau, qu'elle n'avait pas commandé, mais qu'elle accepta, comprenant que l'obligeante et bonne Charlotte lui procurait ainsi le moyen d'écrire à M. de Bierle.

Dans sa lettre, Blanche disait à Henri ce qui s'était passé entre elle et son frère et ce qu'elle n'avait pas hésité à faire sur le conseil d'un notaire de Paris, Me Mabillon, qu'elle avait rencontré à la maison de Boulogne. C'était un million de la fortune de M. de Mégrigny qu'elle sauvait si, comme on le lui avait dit, le baron, engagé dans des opérations de bourse extravagantes, était menacé d'une catastrophe financière où les millions de M. de Mégrigny seraient engloutis.

Elle parlait à Henri de l'espionnage dont il était l'objet, de l'homme à cheveux blancs, un misérable aux gages de son frère, dont il devait se méfier.

Elle ne savait pas pourquoi le baron le faisait ainsi surveiller ; mais elle tremblait, elle avait peur ! Elle le suppliait de se tenir constamment sur ses gardes.

Elle le priait d'attendre quelques jours encore avant d'aller voir la petite à Boulogne et lorsqu'il irait, elle lui

recommandait de s'entourer des plus grandes précautions. Elle voyait toujours la vie de sa fille menacée par le baron ; s'il découvrait qu'elle était placée à la maison de Boulogne, elle serait dans de continuelles alarmes.

M. de Bierle n'avait rien changé à ses anciennes habitudes. Il travaillait jusqu'à midi, déjeunait, s'habillait et se rendait à un café du boulevard où il se rencontrait avec des journalistes de ses amis, des hommes de lettres, des artistes. Ensuite il allait passer une heure à son journal où les discussions sur les événements de la frontière étaient vives et passionnées.

Il faisait sa promenade quotidienne sur les boulevards, causait avec les personnes de sa connaissance qu'il rencontrait, puis se rendait au cercle où il dînait presque tous les soirs et où, lorsqu'il n'allait pas au théâtre ou à une soirée, il restait jusque vers dix heures, heure à laquelle il avait l'habitude de rentrer chez lui.

Ne voyant plus l'homme à cheveux blancs et à barbe grise qu'on lui avait signalé, ni aucune figure qui lui parût suspecte, il en conclut que le baron, par suite de la conversation qu'il avait eue avec sa sœur, avait cessé de le faire espionner.

Et comme il brûlait du désir de voir la petite Henriette, il se dit un soir :

– Demain, j'irai à Boulogne ; et ainsi que Blanche me le recommande, et bien que je ne voie pas ce que je puis avoir à craindre, je m'entourerai de certaines précautions pour dépister l'espion de ce misérable baron, en admettant que je sois encore espionné.

À Paris, alors, on ne parlait plus que de la guerre, des terribles événements qui se succédaient avec une rapidité vertigineuse, et c'était dans une anxiété cruelle, la poitrine oppressée, que l'on attendait les courriers d'Alsace et de Lorraine.

Toutes les pensées étaient avec nos soldats, tous les regards se tournaient vers l'Est de la France.

On n'était plus fasciné par les allures de matamores et les paroles fanfaronnes des Olivier, des Lebœuf, des de Gramont.

Parmi les Parisiens, ceux qui avaient été les plus belliqueux courbaient la tête.

Pourquoi avait-on déclaré cette guerre funeste, quand on n'avait qu'un si petit nombre de soldats à opposer aux formidables bataillons allemands ?

On ne connaît pas encore exactement aujourd'hui les motifs souterrains qui ont dicté la conduite de Napoléon III et de ses ministres. En répétant que l'empereur attachait, et qu'on attachait dans son entourage, des intérêts dynastiques à cette guerre, on n'est que l'écho des opinions le plus généralement accréditées. Mais rien n'est certain.

Avec beaucoup de peine et de difficultés, et surtout avec une lenteur qui ne répondait point à la promptitude d'exécution du côté des Allemands, l'armée française avait été mobilisée. C'était partout le désordre et la confusion, principalement dans l'état-major. Jusque sous le canon de l'ennemi, il y avait des intrigues pour le commandement, et elles se mêlaient à des intrigues politiques. De tout cela on ne pouvait augurer rien de bon.

Au commencement d’août, les premiers coups de feu avaient été échangés sur la frontière de Lorraine et la frontière d’Alsace ; puis vinrent, coup sur coup, les combats sanglants de Forbach, de Wissembourg, et la formidable bataille de Reichshoffen, où les cuirassiers de France sont devenus à jamais célèbres.

Les hommes d’outre-Rhin étaient vainqueurs et la Patrie envahie.

Nos troupes, qui commençaient seulement à se former et à s’organiser, nos troupes, démoralisées par leurs successives défaites, ne purent défendre les défilés des Vosges.

L’armée de Mac-Mahon recula jusqu’à Châlons et les corps de Bazaine et de Frossard vinrent se mettre sous la protection des canons de Metz, où ils allaient être bientôt enveloppés par les troupes du prince Frédéric-Charles, bien supérieures en nombre.

Toutes les nouvelles qui arrivaient à Paris étaient foudroyantes. Cependant, autant qu’il le pouvait, le gouvernement dissimulait, la grandeur de nos désastres.

À partir du 15 août, les journées furent énervantes, fébriles et mortellement anxieuses.

On savait qu’une nouvelle armée se formait au camp de Châlons, et l’on apprit que cette armée, au lieu de couvrir Paris, allait tenter de rejoindre celle de Bazaine bloquée sous les murs de Metz.

Les Parisiens se remirent à espérer ; tout pouvait encore être sauvé par une éclatante victoire des Français, qui rejetterait les hordes teutones hors du territoire national.

Et pendant que le peuple était encore plein de confiance, on ne croyait plus à un succès de nos armes dans les hautes sphères gouvernementales. L'impératrice Eugénie, régente de l'Empire, était dévorée d'inquiétude, et peut-être, à cette heure où elle voyait tout s'écrouler autour d'elle, regrettait-elle amèrement toutes les fautes qui avaient été précédemment commises et auxquelles elle n'avait pas été étrangère.

Toutefois, il y a lieu de lui rendre cette justice que ce fut elle qui demanda énergiquement que Paris fût mis en état de défense et qui réclama ces énormes approvisionnements qui, durant quelques semaines, affluèrent de toutes parts. Elle ne voulait pas que la capitale de la France pût être à la merci d'un coup de main hardi de l'ennemi, et elle avait le pressentiment des quatre longs mois d'investissement.

* *

*

Revenons à Henri de Bierle.

– Demain, j'irai à Boulogne, s'était-il dit.

Ce jour-là, le dernier du mois d'août, le temps était superbe ; mais on sentait qu'il planait dans l'air quelque chose de terrible, et jamais la population parisienne n'avait été aussi agitée, aussi nerveuse.

On se demandait où était Mac-Mahon, et l'on s'étonnait qu'il n'eût pas déjà opéré sa jonction avec Bazaine.

– Parbleu, se dit de Bierle, en sortant du café de Suède vers deux heures de l'après-midi, M. le baron de Simiane ne doit guère songer à moi en ce moment ; il est certainement, comme tout le monde, préoccupé et inquiet.

Il alla au journal, où il ne resta que quelques instants, puis, tranquillement, s'achemina vers la Seine où il attendit le bateau descendant le fleuve, qui allait bientôt passer.

Il n'avait point remarqué que, depuis qu'il était sorti des bureaux du journal, un individu d'assez mauvaise mine, qui n'était autre que Gallot, l'avait suivi ; il ne remarqua point non plus, quand il monta sur le bateau, que le même individu s'embarquait également.

Il est vrai que les passagers étaient nombreux ; car beaucoup d'ouvriers, par suite de la fermeture d'un certain nombre d'ateliers, profitaient des jours de chômage pour aller se promener aux environs de la ville. Et puis de Bierle, très affecté de nos récents désastres, était trop préoccupé des nouveaux événements qui ne pouvaient tarder de s'accomplir pour ne pas oublier un peu que Mme de Mégrigny lui avait recommandé d'être prudent et de se tenir constamment sur ses gardes.

Il quitta le bateau au Point-du-Jour. Une trentaine de personnes étant descendues à cette escale, Gallot put aussi prendre terre sans avoir à craindre d'être remarqué et d'éveiller ainsi la défiance du jeune homme, qui, pédestrement, suivant le bord de l'eau, se dirigea vers Sèvres où il avait l'intention de dîner, avant de se rendre à la Maison maternelle.

C'était quelques jours auparavant que le jeune homme avait décidé comment il emploierait après-midi le jour où il irait voir la petite Henriette.

Il avait pensé qu'en prenant le bateau et en descendant au Point-du-Jour pour aller à pied jusqu'à Sèvres ou au Bas-Meudon, il aurait lassé la patience de l'espion – dans le cas

où il serait surveillé – lorsqu'il se rendrait le soir à la maison de Boulogne.

Comme on le voit, et bien qu'il se fût rassuré au sujet de l'espionnage, il avait cru ne devoir rien changer à ce qu'il avait précédemment projeté.

Il dina dans un de ces restaurants de la rive gauche, bien connus des Parisiens mangeurs de matelotes, et où la friture de Seine, faite plus souvent de petits poissons blancs que de goujons, ne manque jamais.

Le soleil était couché lorsque de Bierle traversa de nouveau le pont de Sèvres et se dirigea vers Boulogne.

Cependant, si rassuré qu'il fût, pensant aux recommandations de Blanche, il jetait de temps à autre autour de lui un regard investigateur.

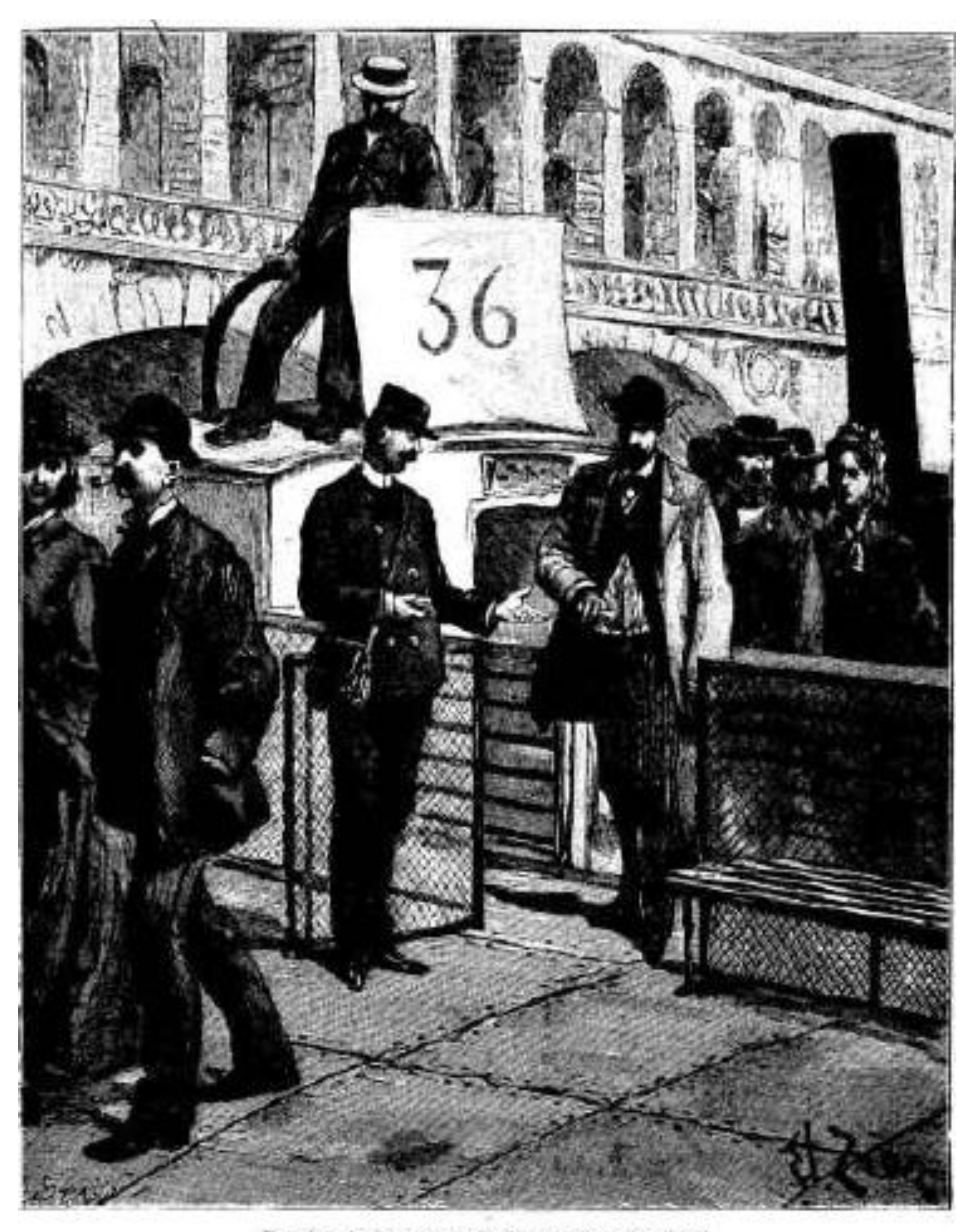
Il ne voyait rien qui fût de nature à l'inquiéter. À un moment, toutefois, son attention fut attirée par un homme dont les allures lui parurent singulières.

C'était Gallot qui, se voyant découvert, se mit à marcher de travers comme un homme ivre et entonna aussitôt, d'une voix avinée, le premier couplet d'une vieille chanson érotique.

De Bierle haussa les épaules, sourit et poursuivit son chemin, en se disant :

– Vais-je donc voir, maintenant, des espions partout ?

Quand il arriva à l'entrée de l'avenue des marronniers, une dernière fois il plongea son regard en arrière ; il ne vit que quelques paysans qui revenaient des champs, ayant leurs outils sous le bras ou sur l'épaule.



Il quitta le bateau au Point-du-Jour. (P. 855.)

Mais, à moins de cinquante pas, Gallot venait de s’accroupir derrière un tas de pierres mesuré le matin par le cantonnier.

Ainsi, depuis une heure de l'après-midi, avec un rare bonheur, le complice du baron avait pu suivre M. de Bierle presque pas à pas, sans avoir troublé sérieusement la quiétude du jeune homme. Mais que d'habileté il avait déployée ! que d'adresse et de ruses il avait employées !

– Tiens ! tiens ! se dit-il, voyant de Bierle s'enfoncer dans l'avenue, il va à la maison des mioches. Je comprends, et mille tonnerres ! j'aurais dû m'en douter, c'est dans cette caverne du diable qu'ils ont caché la petite !

Voici la nuit qui vient : quand il sortira de là-dedans, il sera tout à fait dans le noir. C'est bon, tout va bien. Cette fois, à moins que le diable ne soit plus de mes amis, je le tiens !

Et une lueur sinistre s'alluma dans son œil farouche.

Tonnerre ! reprit-il, ça devenait embêtant, à la fin ; huit jours à faire le pied de grue, ça n'était pas drôle ; je commençais à croire que j'en serais pour mes frais. Enfin c'est bon, nous y voici, je n'ai plus qu'à ouvrir l'œil.

De la main il caressa le manche du poignard qu'il tenait, tout ouvert, caché sur sa poitrine entre sa chemise et son gilet.

Au bout d'un instant, il se releva, se glissa dans l'ombre comme le fauve qui veut surprendre une proie, et alla se coucher à plat ventre sous un des premiers marronniers, la tête tournée du côté de la grille de l'établissement.

Il attendit pendant plus d'une heure.

La nuit était venue, épaisse et noire dans toute la longueur de l'avenue, sous les larges feuilles déjà

jaunissantes des marronniers. Dans le ciel, pas de lune, seulement quelques pâles et rares étoiles.

Peu à peu la façade du grand bâtiment s'était effacée dans l'ombre ; mais les lampes et les bougies allumées à l'intérieur projetaient leur lumière rendue plus éclatante par la profondeur de la nuit.

Le borgne, qui avait l'oreille attentive au moindre bruit, entendit la petite porte s'ouvrir et se refermer.

– C'est lui, le voici, murmura-t-il.

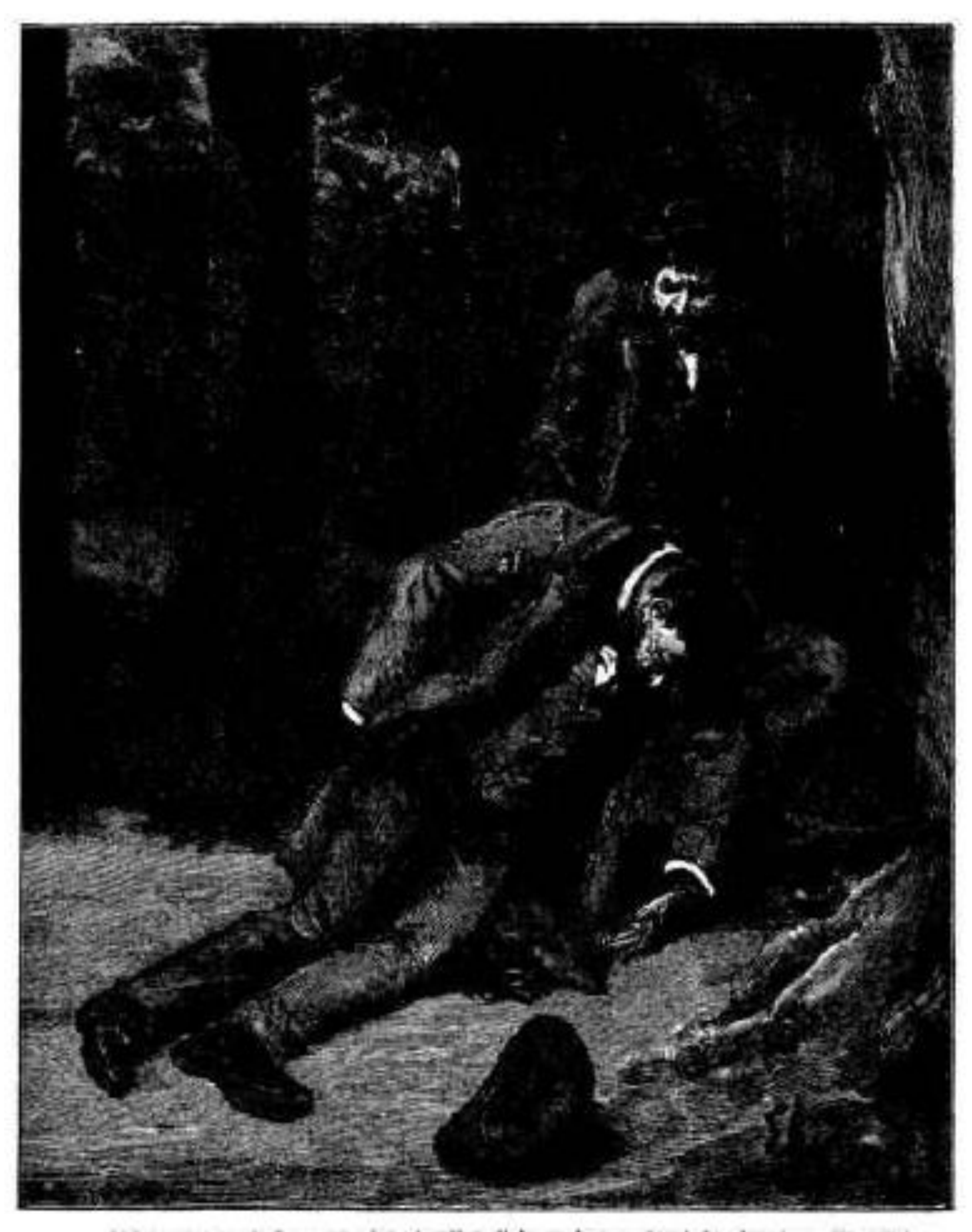
Il se dressa sur ses jambes, s'adossa au tronc du marronnier le plus proche et sa main s'arma du poignard.

M. de Bierle s'avançait, guidé par les deux rangs de marronniers, qui lui permettaient de tenir le milieu de l'avenue.

Gallot n'entendait encore que le bruit des pas du jeune homme ; mais bientôt sa silhouette commença à se dessiner assez distinctement. L'assassin s'assura que le manche du poignard était solide dans sa main et que rien ne pouvait gêner ses mouvements. Il était prêt. Au moment où le jeune homme passait devant lui, il s'élança d'un bond de panthère, et de sa main gauche saisit à la gorge le malheureux, qui n'eut que le temps de jeter un cri rauque.

La lame du poignard s'enfonça dans la poitrine ; il poussa une plainte sourde, pareille à un râle, chancela, battit l'air de ses mains et s'abattit comme une masse.

– Il a son affaire ! murmura le bandit.



… Saisissant sa victime sous les aisselles, il la traîna au bord du chemin… (P. 858.)

Et, saisissant sa victime sous les aisselles, il la traîna au bord du chemin, lui enleva sa chaîne et sa montre, fouilla les poches et s’empara de tout ce qu’il y trouva.

Le malheureux jeune homme, étendu sur le dos, sans mouvement, ne donnait plus signe de vie. Des flots de sang s'échappaient du trou qu'il avait à la poitrine.

– J'ai porté le coup d'une main sûre, se dit l'assassin, il est mort.

Soudain le roulement d'une voiture se fit entendre mêlé au bruit des sabots de deux chevaux lancés au grand trot.

Gallot dressa l'oreille et lança des regards de tous les côtés.

– Hein ! fit-il, on dirait que cette voiture vient par ici. Allons, la besogne est faite, filons !

Il franchit une haie, s'élança à travers champs et disparut.

Au même instant, deux chevaux attelés à un landau entraient dans l'avenue. Maintenus par la main du cocher, qui serrait les rênes, ils n'allaient plus qu'au pas. Tout à coup, ils firent un brusque mouvement de recul, s'arrêtèrent et se mirent à renifler.

– Qu'est-ce donc ? demanda Mme Clavière, en avançant la tête hors du landau.

– Je ne sais pas, madame, répondit le cocher.

Il voulut faire marcher les chevaux qui, au lieu d'avancer, reculèrent encore.

– Décidément, dit-il, il faut qu'ils soient effrayés par quelque chose.

Il sauta à bas de son siège et, aussitôt, laissa échapper un cri d'effroi.

– Eh bien, Antoine ? interrogea Mme Clavière.

– Madame, c'est un homme qui est là, étendu sur le dos dans une mare de sang.

– Oh ! exclama la jeune femme.

Elle ouvrit elle-même la portière, s'élança hors de la voiture et, précipitamment, s'approcha de la victime de Callot qu'éclairait une des lanternes du landau.

Elle vit le sang dont le sol était humide et qui couvrait la poitrine du malheureux ; en même temps elle remarquait la distinction du visage, la blancheur des mains, la coupe élégante du vêtement, toutes choses qui indiquaient qu'elle se trouvait en présence d'un homme appartenant au meilleur monde.

– Oh ! mon Dieu, prononça-t-elle en frissonnant, c'est un crime qui a été commis !

– Je le crois comme vous, madame, et il n'y a pas longtemps, car le corps est encore chaud.

– Est-ce que vous croyez que ce malheureux est mort ?

– Il m'en a tout l'air, madame ; pourtant je ne peux pas l'affirmer.

– Dans tous les cas, nous ne pouvons pas le laisser là, ni le priver des secours nécessaires, s'il vit encore.

– Je suis de l'avis de madame ; mais que faut-il faire ?

– Le transporter à la Maison maternelle où des soins immédiats lui seront donnés, s'ils ne sont pas inutiles. À nous deux, Antoine, nous pouvons, je pense, le placer dans la voiture.

– Comment ? madame voudrait…

– Oui, oui.

– Il me semble que si j'allais appeler les sœurs…

– Non, interrompit Mme Clavière, cela demanderait trop de temps, et nous n'en avons pas à perdre ; en la circonstance, les minutes sont précieuses.

Sans trop de peine le jeune homme fut mis dans la voiture. Et pendant que la Dame en noir marchait rapidement vers la maison pour faire ouvrir la grille, le cocher, tenant un des chevaux par la bride, faisait avancer lentement le landau, qui vint s'arrêter devant le perron où attendaient trois religieuses et Mme Durand et Louise, les deux fidèles domestiques de Mme Clavière.

La Dame en noir n'arrivait pas à l'improviste ; étant attendue, elle trouva la mère Agathe et ses compagnes réunies dans le salon de lecture.

La jeune femme avait dîné chez le docteur Chevriot, et comme, le tantôt, elle avait amené Mme Durand et Louise à la maison des enfants et les y avait laissées, elle venait les reprendre pour retourner à Vaucresson.

Elle parut devant les religieuses très pâle et toute bouleversée.

– Ma sœur, dit-elle à la supérieure, je vous amène un malheureux qu'Antoine et moi venons de trouver baignant dans son sang et qui, peut-être, n'est plus qu'un cadavre.

L'effroi se peignit sur tous les visages et, poussant des exclamations, les sœurs effarées firent de grands signes de croix.

La mère Agathe fut la première à reprendre son sang-froid, et sans demander aucune explication, – ce n'était pas le moment, – elle désigna trois religieuses pour aller recevoir le blessé et donna des ordres pour qu'on se hâtât de dresser un lit dans le parloir.

De son côté la Dame en noir avait chargé une converse de courir chez le médecin et de le ramener.

La sœur n'avait pris que le temps d'allumer une lanterne et était partie.

Le blessé fut enlevé de la voiture par Antoine et Mme Durand, aidés de Louise, transporté dans le parloir et couché sur le lit qui avait été préparé en moins de cinq minutes.

Déjà, de la pharmacie, on avait apporté les choses nécessaires à un premier pansement, et une des religieuses, qui avait un peu étudié la médecine, s'était mise en devoir de découvrir la poitrine du blessé, comprenant que l'essentiel, d'abord, était d'arrêter l'hémorragie.

Les autres religieuses s'étaient agenouillées et priaient.

La mère Agathe, s'étant approchée du lit, n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur le visage décoloré du blessé qu'elle laissa échapper un cri de surprise et de douleur.

Saisissant le bras de Mme Clavière, elle lui dit presque à voix basse :

– Est-ce que vous ne connaissez pas ce jeune homme ?

– Il m'est inconnu.

La mère Agathe, qui était devenue toute tremblante, entraîna la jeune femme jusqu'au fond de la pièce et, se penchant à son oreille :

– Ce malheureux, dit-elle, est M. Henri de Bierle.

Mme Clavière éprouva un tel saisissement et une si vive douleur qu'elle resta un instant sans voix, sans regard, immobile, comme pétrifiée.

Enfin de grosses larmes jaillirent de ses yeux et elle murmura d'une voix étranglée :

– C'est horrible !

– Épouvantable ! ajouta la mère Agathe.

Puis elle reprit :

– Notre présence ici n'est pas utile, venez.

Elles entrèrent dans le salon de lecture et, s'étant assises, la religieuse apprit à Mme Clavière que M. de Bierle était venu à la Maison maternelle à la nuit tombante, qu'il était resté environ une heure avec la petite Henriette et la nourrice, avait causé quelques instants avec elle, puis s'était retiré.

– Il n'y avait certainement pas plus de vingt minutes qu'il m'avait quittée lorsque vous êtes arrivée, ajouta la mère Agathe.

– L'assassin l'attendait au bout de l'avenue : c'est là qu'il a été frappé et que nous l'avons trouvé.

– Oh ! le malheureux jeune homme !

Il me disait :

« – Si je suis venu si tard, c'est par mesure de prudence ; étant espionné, paraît-il, je suis obligé de prendre certaines précautions. »

Il était fort tranquille en me quittant. Hélas ! il ne se doutait guère que le misérable, dont il venait de me parler, l'attendait à cent pas de la maison pour l'assassiner.

À ce moment une religieuse ouvrit la porte du salon et entra.

– Ma mère, dit-elle, M. le docteur vient d'arriver.

X

LE LENDEMAIN DU CRIME

Il était plus de minuit lorsque Mme Clavière et ses servantes sortirent de la Maison maternelle pour retourner à Vaucresson.

Henri de Bierle n'était pas mort.

– S'il était resté seulement une heure sans recevoir des soins, avait dit le médecin, on aurait relevé un cadavre.

Le malheureux jeune homme n'était pas mort ; toutefois, Mme Clavière était loin d'être rassurée sur son sort : il n'avait pas repris connaissance, et le docteur, après avoir longuement examiné la blessure, n'avait pu dire si elle était ou non mortelle. Et puis le blessé avait perdu beaucoup de sang ; cela augmentait encore l'anxiété du docteur.

Mme Clavière avait dit à la mère Agathe, en la quittant :

– Demain matin, dès la première heure, si le malheureux n'a pas cessé de vivre, vous enverrez chercher notre bon docteur Chevriot. Je me charge de prévenir Mme de Mégrigny, mais avant de l'aller trouver, je passerai ici prendre des nouvelles.

Pour plusieurs raisons, que vous connaissez, nous ne devons pas, quant à présent, dénoncer le crime de cette nuit à la justice ; vous recommanderez donc au médecin et à nos

sœurs de garder le silence. Dans tous les cas, nous ne pouvons rien faire sans l'assentiment de Mme de Mégrigny ; c'est elle qui décidera.

* *

*

À neuf heures, la Dame en noir arriva à la Maison maternelle, ses inquiétudes augmentées des tristes réflexions de la nuit.

– Eh bien, dit-elle à la mère Agathe, M. de Bierle…

– Il n'est pas mort, comme nous avions à le craindre ; mais nous ne pouvons pas savoir encore s'il sera possible de le sauver. La syncope a pris fin vers quatre heures sans qu'il ait repris connaissance ; il a une forte fièvre et des instants de délire.

J'ai fait prévenir M. le docteur Chevriot, selon votre désir, et à huit heures il était ici.

– Qu'a-t-il dit ? que dit-il ?

– Il n'ose pas encore se prononcer.

– Alors il a de l'espoir ?

– Oui, on le voit aux soins qu'il donne au pauvre blessé.

– Ma sœur, il le sauvera !

– Il ne le dit pas, mais tout indique qu'il l'espère.

– Ah ! j'éprouve un grand soulagement.

– Sur l'ordre de M. le docteur, le malheureux jeune homme a été transporté dans la chambre où est morte la

mère d'Édouard, et où il est beaucoup mieux que dans le parloir. M. Chevriot est près de lui et ne le quitte pas d'un instant. Il a approuvé tout ce qu'a fait notre médecin, qu'il a envoyé se reposer.

– Peut-on entrer dans la chambre du malade ?

– Certainement.

– En ce cas, venez, ma sœur ; je désire adresser quelques questions à M. Chevriot.

Au moment où Mme Clavière et la religieuse entrèrent dans la chambre, le blessé était calme et paraissait sommeiller. Penché sur lui, le docteur écoutait avec une grande attention le bruit de sa respiration.

Entendant du bruit derrière lui, le vieillard se retourna et, la main tendue, s'avança vers sa jeune amie.

– Ainsi, cher docteur, dit Marie, vous avez oublié votre âge, vos fatigues, et vous êtes venu.

– Vous le désiriez, c'était un ordre.

– Que vous êtes bon !

– Et puis, ajouta M. Chevriot, ne me dois-je pas toujours et quand même à ceux qui souffrent ?

– Oui, vous êtes et serez toujours l'homme d'abnégation et de dévouement. Que pensez-vous de ce malheureux jeune homme ?

– Heu, heu !

– Oh ! dites-moi que vous espérez !

– Vous savez bien, Marie, qu'il m'arrive rarement de désespérer.

– Docteur, cela ne me dit pas que vous sauverez ce malheureux.

– Il est dans un bien triste état.

– Mon bon docteur, j'ai une mission délicate à remplir ; une jeune femme, une mère à prévenir. Voyez dans quelle situation je me trouve ; que dois-je dire à cette pauvre femme ? Oh ! si en lui annonçant que la nuit dernière, lâchement, M. de Bierle a été frappé d'un coup de poignard, je pouvais ajouter : – Mais rassurez-vous, M. le docteur Chevriot est auprès du blessé et promet de le sauver ! Si je pouvais lui dire cela, mon bon docteur, le coup que je vais lui porter serait moins cruel.

– Je comprends, ma fille, je comprends : cependant je ne peux pas dire…

– Docteur, vous savez déjà si la blessure est mortelle.

– Quoique très grave ; elle n'est pas mortelle ; elle est moins profonde que je ne l'avais cru d'abord ; ensuite la lame n'a pas touché le cœur ; enfin, après mes auscultations, j'ai acquis la certitude qu'aucun des organes vitaux n'était atteint.

– Alors, docteur ?

– La blessure en elle-même ne m'inspire aucune sérieuse inquiétude ; mais il y a les accidents qui peuvent survenir.

– Vous les conjurerez !

– Si je peux, Marie.

– Enfin ; mon cher docteur, vous avez bon espoir, n'est-ce pas ?

– Bon espoir, ce serait trop dire, Marie ; j'espère un peu, voilà tout.

– Je vous connais, mon ami, et ces bonnes paroles me suffisent ; maintenant, je suis délivrée de mes inquiétudes, vous le sauverez !

Le vieillard eut un doux sourire.

La jeune femme lui tendit son front sur lequel il mit un baiser.

– Marie, vous reverrai-je aujourd'hui ? demanda-t-il.

– Oui, mon bon docteur ; vous voyez combien je m'intéresse à ce jeune homme ; je reviendrai prendre de ses nouvelles avant midi et, très probablement, je vous amènerai une garde-malade.

Sur ces mots, Mme Clavière quitta le docteur et la mère Agathe, remonta dans son coupé et se fit conduire à l'hôtel de Mégrigny.

Elle sonna à la porte de service et, au portier qui lui ouvrit, elle demanda si Mme de Mégrigny était chez elle.

Sur la réponse, affirmative qui lui fut faite, elle traversa la cour, entra dans l'hôtel et s'avança dans le large vestibule où un domestique vint à sa rencontre.

– Je viens faire à Mme de Mégrigny une visite que je lui ai promise, dit-elle ; Mme de Mégrigny est-elle visible ?

– Je pense que madame pourra vous recevoir, répondit le valet de pied.

Et indiquant à la visiteuse l'escalier à droite, il ajouta :

– Madame peut monter.

Il sonna pour prévenir la femme de chambre que c'était une visite pour sa maîtresse.

Annette fit entrer Mme Clavière dans une antichambre, puis lui dit :

– Qui dois-je annoncer à madame ?

– Dites à Mme de Mégrigny que la Dame en noir désire causer quelques instants avec elle.

La femme de chambre disparut. Presque aussitôt, la porte de l'antichambre se rouvrit, livrant passage à Blanche qui s'élança au cou de Mme Clavière, en disant :

– Quelle agréable surprise ! Comme vous êtes bonne de venir me voir et comme vous me rendez heureuse !

Les deux jeunes femmes s'embrassèrent.

Blanche prit la main de Marie et l'emmena dans son petit salon. Elles s'assirent à côté l'une de l'autre sur une causeuse. Blanche tenait toujours la main de sa nouvelle amie.

– Êtes-vous allée hier à la Maison maternelle ? demanda-t-elle.

– Oui, et j'y suis passée ce matin.

– Pouvez-vous me donner des nouvelles de ma petite Henriette ?

– Je l'ai vue hier, sa santé ne laisse rien à désirer ; la nourrice m'a paru très contente d'être à Boulogne.

– J'ai déjà pris mes dispositions pour aller voir aujourd'hui ma chère petite.

– Oh ! vous n'avez plus à vous cacher : votre frère doit savoir maintenant que c'est à la maison de Boulogne que vous avez placé votre fille.

– Est-ce possible ?

– Que cela ne vous cause aucune inquiétude ; votre frère ne songe plus à vous enlever votre enfant, ce qui, d'ailleurs, lui serait impossible.

Maintenant, mon amie, veuillez m'écouter, en appelant à vous cette force qui ne vous a jamais abandonnée dans les heures de cruelles épreuves que vous avez déjà subies.

– Mon Dieu, mais qu'allez-vous donc me dire ?

– Vous voilà déjà toute bouleversée ; je vous en prie, soyez calme et surtout ne vous effrayez pas.

– Ah ! vous venez m'apprendre un malheur !

– Oui, mon amie, un malheur ; mais, grâce à Dieu, il n'est pas aussi grand qu'il pouvait l'être.

– Parlez, parlez !… Oh ! je tremble !

– Hier, M. de Bierle est venu voir la petite.

– Ah ! je comprends, je devine… il n'a pas tenu assez compte de mes recommandations, l'homme, l'espion de mon frère l'a suivi.

– Oui.

– Alors, alors ? fit Blanche d'une voix étranglée.

– Après être resté plus d'une heure avec l'enfant et la nourrice, M. de Bierle s'est retiré. Il était plus de neuf heures du soir, la nuit était noire.

– Et l'homme l'attendait ?

– Oui.

Blanche était d'une pâleur livide. Haletante, les yeux hagards, elle s'écria :

– La nuit était noire et l'homme attendait… Ah ! ah ! ah ! les misérables ! les monstres !

– M. de Bierle était encore dans l'avenue des marronniers lorsque le bandit s'est jeté sur lui et l'a frappé d'un coup de couteau.

Les yeux de Blanche se voilèrent et portant se deux mains à son cœur, elle laissa échapper un sourd gémissement.

– Heureusement, se hâta de poursuivre Mme Clavière, la blessure n'est pas mortelle. M. le docteur Chevriot est près de M. de Bierle, et comme moi, mon amie, ayez-en la conviction, notre savant docteur sauvera le blessé.

Mme de Mégrigny se dressa comme mue par un ressort, et frémissante, le regard chargé d'éclairs, le bras tendu, elle prononça d'une voix sourde :

– Devant Dieu, je le jure, si M. de Bierle meurt, je serai sans pitié pour ses assassins ; je dénoncerai mon misérable frère à la justice, je réclamerai pour lui le châtiment de tous ses forfaits, le châtiment le plus terrible ! Je le verrai condamner en cour d'assises et j'applaudirai, et le jour où il montera sur l'échafaud, je battrai des mains !



Mme de Mégrigny se dressa comme mue par un ressort… (P. 867.)

La physionomie de la jeune femme, habituellement si douce, avait pris une expression si terrible, si menaçante que la Dame en noir ne put s'empêcher de frissonner.

– Je comprends votre indignation, votre colère, mon amie, dit-elle de sa voix harmonieuse et pleine de douceur ; mais, je vous le répète, les jours de M. de Bierle seront conservés ; soyez donc rassurée.

Blanche, dont les nerfs s'étaient détendus, retomba sur la causeuse en éclatant en sanglots.

Mme Clavière l'entoura de ses bras et lui dit en l'embrassant :

– Courage, courage ! C'est la dernière épreuve !

Au bout de quelques instants, Blanche s'étant un peu calmée, Marie lui dit :

– Voulez-vous que je vous raconte maintenant ce qui s'est passé à la Maison maternelle après la tentative d'assassinat ?

– Oh ! oui, dites, dites ; malgré la vive douleur que j'ai là, au cœur, je pourrai vous écouter.

Mme Clavière fit son récit, coupé à chaque instant par les exclamations, les soupirs et les gémissements de Blanche.

– J'ai passé une très mauvaise nuit, continua Marie, et ce matin, à neuf heures, j'arrivais à la Maison maternelle ; la mère Agathe m'avait à demi rassurée ; mais après avoir causé avec le docteur Chevriot, qui était au chevet du blessé depuis plus d'une heure, j'éprouvai un grand soulagement.

« – J'espère ! » m'a dit le bon docteur.

Pour moi, mon amie, ce mot de M. Chevriot signifie :

« – Je le sauverai ! »

– Ainsi, dit Blanche, en jetant ses bras autour du cou de la Dame en noir, c'est encore vous, c'est vous toujours… Ah ! vous êtes ma Providence !

– Votre Providence, mon amie, c'est Dieu, qui ne veut pas que les innocents soient toujours victimes des méchants.

Je vais retourner à la Maison maternelle où j'ai promis d'être avant midi.

– Je vous accompagne, si vous le permettez.

– Oui, oui, venez avec moi. D'ailleurs, je pensais bien que vous voudriez voir aujourd'hui même M. de Bierle, car j'ai annoncé au docteur que je lui amènerais, pour son blessé, une garde-malade.

– Oh ! oui, je serai sa garde-malade ; je vais m'installer à son chevet et je ne le quitterai que lorsque le docteur m'aura dit : « – Il est hors de tout danger ! »

Mme de Mégrigny se leva et, après avoir essuyé ses yeux, elle sonna sa femme de chambre.

– Je n'ai plus à agir mystérieusement, dit-elle, je vais commander ma voiture.

– J'ai la mienne, répondit Mme Clavière, il est inutile de déranger vos gens.

– Soit ! fit Blanche.

La femme de chambre parut.

– Que désire madame ? demanda-t-elle.

– Je vais sortir, vous allez m'aider à m'habiller.

S'adressant à la Dame en noir, elle ajouta :

– Je serai prête dans quelques minutes.

Et elle passa dans sa chambre suivie d'Annette.

Elle rentra dans le boudoir au bout de dix minutes, vêtue d'un costume de cachemire noir, qui ressemblait beaucoup à celui de Mme Clavière.

– Annette, dit-elle à la femme de chambre, je ne vais ni faire une visite, ni une promenade ; je m'absente pour plusieurs jours.

– Ah ! fit Annette, ouvrant de grands yeux ébahis.

– Si M. le baron vient à l'hôtel et vous interroge, vous lui répondrez que je suis partie, que vous ne savez pas où je suis allée et que vous ignorez quand je reviendrai.

Mme de Mégrigny prit le bras de Mme Clavière et les deux jeunes veuves sortirent ; laissant la femme de chambre stupéfiée et murmurant :

– C'est de plus en plus drôle !

* *

*

Ce même jour, le soir, vers six heures, M. de Simiane rentra chez lui plus sombre encore que les jours précédents ; il était en proie à une agitation fébrile.

– Aujourd'hui encore, M. le baron a ses nerfs, avait dit le valet de chambre à la cuisinière, si ça continue ainsi, il n'y aura plus moyen de rester avec lui.

Le baron n'avait pas vu Joseph Gallot depuis quatre jours ; il ignorait donc encore le crime commis la veille par l'exécuteur de ses volontés.

À ce moment, il ne pensait pas plus à son complice qu'à sa sœur et à M. de Bierle ; son agitation et sa mauvaise humeur avaient une autre cause.

La bourse de Paris était de plus en plus mauvaise, toutes les valeurs avaient encore énormément baissé.

Depuis trois jours on était sans nouvelles du théâtre de la guerre ; et les approvisionnements de Paris continuaient, et l'on poursuivait avec vigueur la mise en défense de la ville.

Cela n'avait rien de rassurant pour le baron, qui attendait de bonnes nouvelles, qui comptait sur une éclatante victoire des armées françaises.

Il marchait à grands pas dans son cabinet et se disait :

– Si les Allemands sont battus, la rente monte immédiatement de dix francs, de quinze, de vingt francs, toutes les valeurs mobilières suivent le mouvement et, du coup, non seulement toutes mes pertes sont couvertes, mais j'encaisse un bénéfice de deux millions. Si, au contraire, nous avons une nouvelle défaite, la baisse de toutes les valeurs s'accentue ; alors le désastre est complet, c'est un formidable écroulement dans lequel je suis englouti, écrasé ! Mais non, c'est impossible : nos généraux vont prendre leur revanche et moi, en même-temps, j'aurai la mienne.

À l'heure où il parlait ainsi, l'année française, sur laquelle reposaient toutes ses espérances, était faite

prisonnière de guerre à Sedan. Napoléon III avait rendu son épée au roi de Prusse.

On frappa à la porte du cabinet.

– Entrez, dit le baron.

La porte s'ouvrit doucement et Joseph Gallot, qui ne s'était pas fait annoncer, pénétra dans le cabinet.

– Tiens, c'est vous, fit le baron ; je ne vous attendais pas ; qu'avez-vous à me dire ?

– Est-ce que monsieur le baron ne se souvient pas qu'il m'a donné un ordre ?

– Ah ! oui. Eh bien ?

– L'ordre est exécuté.

Le baron tressauta.

– M. de Bierle… balbutia-t-il.

– Il ne peut plus gêner monsieur le baron ; il est mort !

Le regard du baron s'éclaira d'une lueur étrange pendant qu'un hideux sourire crispait ses lèvres.

– Ah ! fit-il.

– C'est hier soir que je lui ai planté mon poignard dans la poitrine ; il est tombé sur le coup, sans même pousser un cri et, me conformant aux instructions de monsieur le baron, je lui ai enlevé sa chaîne et sa montre, son portefeuille et son porte-monnaie.

– C'est bien. Mais pourquoi avez-vous tant tardé à venir ?

– Si monsieur le baron est prudent, je le suis aussi. Depuis ce matin dix heures, je me promène rue de Bellechasse et dans les rues avoisinantes, et j'ai la satisfaction de dire à monsieur le baron que je n'ai pas vu un seul homme de la rousse rôder autour de son hôtel.

– Que signifient ces paroles, maître Gallot ? dit de Simiane, fronçant les sourcils, je ne comprends pas, expliquez-vous.

– Monsieur le baron va comprendre : La petite fille de Bourg-la-Reine…

– À propos, interrompit de Simiane, qu'avez-vous fait de cette femme qu'on appelle la Fauvette ?

– Ah ! la vieille coquine ! Sachant bien que je lui ferais payer cher sa trahison, elle s'est enfuie de son taudis et a disparu ; elle s'est ainsi soustraite à ma vengeance ; mais elle ne perdra rien pour avoir attendu, la gueuse, elle retombera sous ma patte et alors… gare à ses vieux os.

– Si vous m'en croyez, vous laisserez cette vieille tranquille. Mais revenons à votre explication. Vous disiez donc que la petite fille de Bourg-la-Reine…

– Eh bien, je vais apprendre à monsieur le baron, s'il l'ignore encore, que la petite a été placée à Boulogne, dans une espèce d'asile auquel on a donné le nom de Maison maternelle et qui est tenu par des religieuses.

– Ah ! Et comment savez-vous cela ?

– Monsieur le baron va voir je suis dans mon explication. Hier, toute l'après-midi, j'ai filé l'ennemi de monsieur le baron ; il a diné dans un restaurant du Bas-

Meudon et s'est ensuite rendu à l'asile de Boulogne où il est resté fort longtemps.

Voilà comment, sans beaucoup de peine, j'ai deviné que la petite fille était là.

Quand M. de Bierle est sorti de l'établissement, vers neuf heures, il faisait nuit noire. Je l'attendais dans l'avenue et c'est là, à environ cent mètres de la maison, que je lui ai fait son affaire.

De Simiane devint affreusement pâle.

– Maître Gallot, dit-il d'une voix mal assurée, vous avez commis une faute des plus graves : il n'y avait qu'un seul endroit où vous ne deviez pas attaquer M. de Bierle, et c'est celui-là que vous avez choisi pour l'assassiner. Tout naturellement, Mme de Mégrigny va me soupçonner, m'accuser, me dénoncer, peut-être. Malheureux, comment n'avez-vous pas compris cela ?

– Je l'ai compris, monsieur le baron, mais trop tard, après avoir fait le coup. Sur le moment, je n'ai pas réfléchi ; mon désir de vous débarrasser de votre ennemi avait troublé ma tête… Et puis l'occasion était si belle, l'instant si favorable : on n'y voyait pas plus que dans un four, une nuit brumeuse, faite exprès, quoi.

Tonnerre, me suis-je dit, quand la réflexion m'est venue, voilà une besogne bêtement faite ; c'est un peu comme si j'avais placé sur la poitrine du mort une pancarte portant ces mots :

« Assassiné par ordre de M. le baron de Simiane. »

Je n'ai pas besoin de vous dire si toute la nuit et pendant toute la journée j'ai été inquiet. Voilà pourquoi je ne me suis

pas pressé de venir vous annoncer la chose, pourquoi, avant de sonner à votre porte, j'ai voulu avoir la certitude que des policiers ne rôdaient pas aux environs de l'hôtel.

Vous comprenez, monsieur le baron, je ne tenais pas à jouer le rôle de la souris étourdie, qui se jette dans une souricière.

De Simiane resta un instant pensif, réfléchissant.

– Je ne peux pas vous faire des compliments, dit-il, car vous avez été là d'une grande maladresse ; cependant, il ne faut rien exagérer, le mal n'est pas aussi grand que je le croyais d'abord : soupçonner ne suffit pas, et pour accuser, il faut pouvoir fournir des preuves matérielles ; or, ces preuves matérielles, où les trouverait-on ? La main qui a frappé est inconnue, on ignore que vous êtes mon complice ; grâce à vos déguisements, à vos transformations, vous êtes insaisissable.

Il faut à la justice mieux que des présomptions. Enfin, je n'aurais quelque chose à craindre, on ne pourrait me demander compte de la mort de M. de Bierle que si vous-même étiez arrêté comme son assassin.

– Ce qui est impossible, monsieur le baron.

– Voilà pourquoi je suis maintenant complètement rassuré.

– À la bonne heure.

– Gallot, êtes-vous bien sûr que M. de Bierle est mort ?

Le borgne, serrant le poing, allongea son bras aux muscles d'acier.

– Monsieur le baron, répondit-il, voyez ce poing et regardez ce bras ; d'un coup de ce poing j'assommerais un bœuf, et quand ce bras armé d'un couteau frappe un homme, l'homme tombe et ne se relève plus ; il est mort !

En prononçant ces paroles, la physionomie de l'ancien serrurier avait pris une horrible expression de férocité.

Le baron regarda le bandit et ne put s'empêcher de frissonner.

– Monsieur le baron, reprit le borgne, amenant un sourire forcé sur ses lèvres ; je vous ai débarrassé de votre ennemi et demain, si le cœur vous en dit, vous pourrez aller à son enterrement.

Monsieur le baron n'ayant plus rien à me faire faire, plus aucun ordre à me donner, je quitte son service ; s'il le veut bien, nous réglerons notre compte ; il me reste à recevoir quatre-vingt mille francs.

– Oui.

– Je tends les mains.

– Oh ! ne soyez pas aussi pressé, vous attendrez bien un peu.

– Attendre, attendre !

– Vous devez bien penser, maître Gallot, que je n'ai pas quatre-vingt mille francs dans mon secrétaire et encore moins dans ma poche.

Ne vous attendant pas ce soir, je n'ai pas pris mes mesures pour régler notre compte.

Le borgne, laissant voir sa face renfrognée, se gratta le bout de l'oreille, et, regardant sournoisement de Simiane :

– Quand monsieur le baron sera-t-il en mesure ? demanda-t-il.

De Simiane resta un instant silencieux et répondit :

– Demain, cela me serait difficile : je serai pris toute la journée par un tas d'affaires ; mais venez après-demain soir, à cette même heure, la somme sera ici.

Gallot regarda fixement son interlocuteur et avec une telle expression de défiance que le baron s'écria avec hauteur :

– Ah ! çà, maître Gallot, douteriez-vous de ma parole, par hasard ?

– Non, monsieur le baron… Oh ! j'ai confiance en monsieur le baron : je sais bien qu'il n'oserait pas me refuser la récompense due à mes services.

Un geste du redoutable bras compléta la pensée de l'ancien serrurier.

Le baron haussa les épaules en ébauchant un sourire de dédain.

– Donc, monsieur le baron, reprit le borgne, à après-demain ?

– C'est entendu, je vous attendrai.

Joseph Gallot se retira soucieux et mécontent.

Il se disait :

– Avec un homme comme celui-là, mieux vaut tenir que courir. Mais, mille tonnerres ! qu'il prenne garde, s'il me jouait un tour de coquin, je l'enverrais rejoindre l'autre.

XI

LES CRAVATES ROUGES

Le surlendemain, à huit heures du soir, Joseph Gallot se présenta à l'hôtel de Simiane.

Il trouva les domestiques réunis dans l'antichambre ; ils venaient d'avoir ensemble une longue conférence et tous trois avaient piteuse mine.

– M. le baron ? demanda celui qu'on appelait M. l'intendant. On le regarda avec des yeux ahuris.

– Voyons, fit-il, pourquoi me regardez-vous ainsi comme une bête curieuse ?

– Mais vous ne savez donc rien, monsieur Joseph ? dit le valet de chambre.

– S'il y a quelque chose que je ne sais pas, apprenez-le-moi.

– Eh bien, M. le baron, qui était sorti hier de bon matin, est rentré entre dix et onze heures, ayant tout à fait l'air d'un fou ; il n'avait plus figure humaine. Il s'est enfermé dans son cabinet, a fait un paquet de tous ses papiers, puis est sorti de nouveau, son paquet sous le bras, sans avoir dit un mot à l'un de nous. Depuis, il n'a pas reparu.

Le visage du borgne s'était horriblement contracté.

– Alors, prononça-t-il d’une voix creuse, il est parti ?

– Oui, il est parti. Des hommes sont venus aujourd’hui pour le voir, et l’un d’eux nous a dit qu’il avait dû, dès hier soir, s’embarquer pour l’Angleterre ou l’Amérique.

– Et l’on ne sait pas pourquoi il a ainsi pris la fuite ?

– Il paraît qu’il a perdu à la bourse toute sa fortune.

– Oh ! toute sa fortune ! fit Gallot avec incrédulité.

– Des millions, monsieur Joseph, des millions, et il doit encore à ses agents de change des sommes énormes.

Le borgne eut un grincement de dents.

– Et, continua le valet de chambre, nous voilà sur le pavé, sans espoir de trouver à nous placer, car, en ce moment, tous les riches congédient leurs domestiques et se sauvent de Paris. Nous venons de décider que nous resterions ici encore quelques jours pour attendre les événements. Bien sûr, l’hôtel va être saisi et MM. les huissiers nous ordonneront de nous en aller.

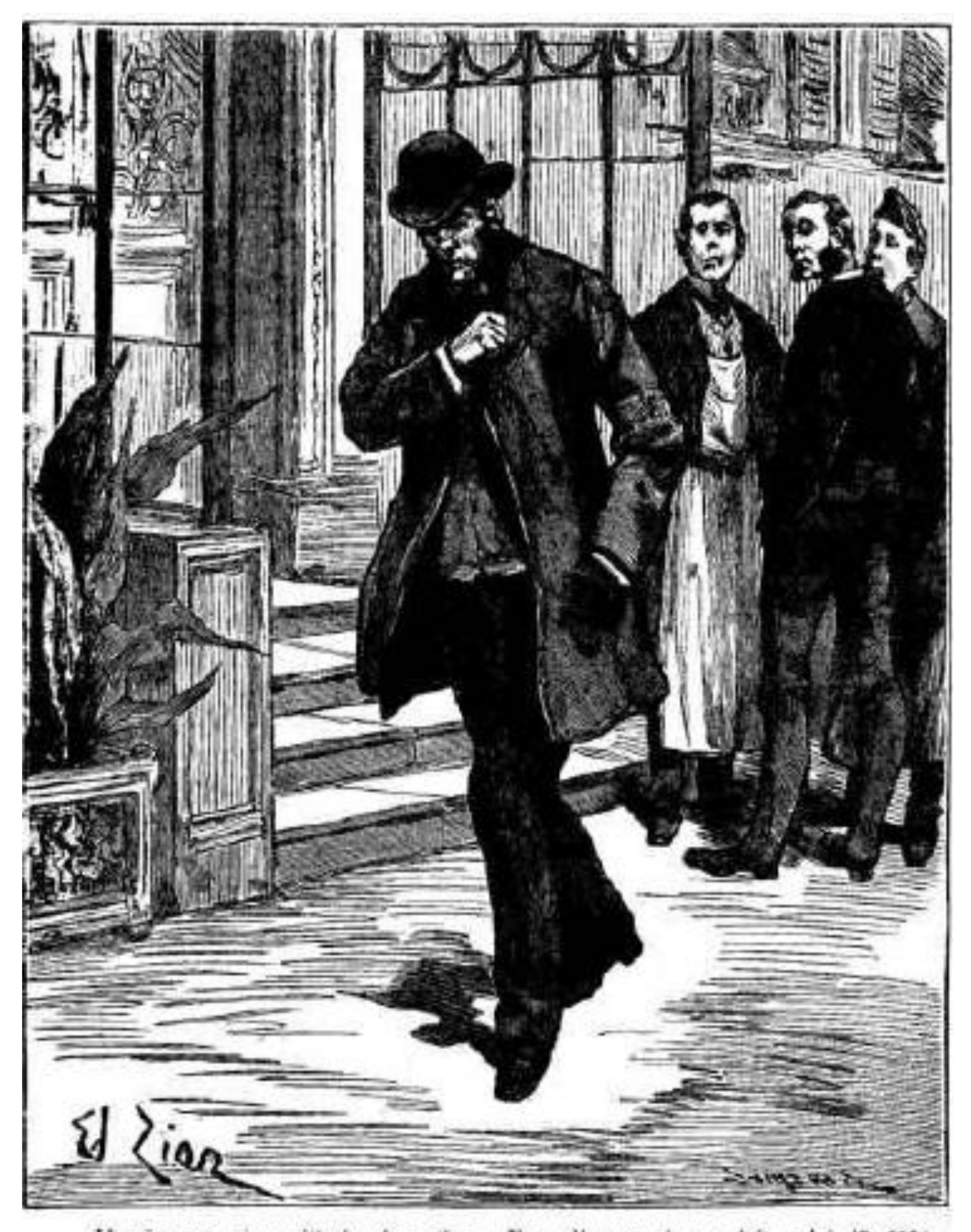
L’ancien serrurier quitta les domestiques. Une colère sourde grondait en lui.

– Tonnerre ! se dit-il, j’en avais le pressentiment, je suis volé !

Le regard sillonné de fauves éclairs, il serrait ses poings crispés. Ah ! s’il lui eût été possible de se venger ! Mais il ne pouvait que dévorer sa rage impuissante.

– Volé, volé ! répétait-il sourdement en tourmentant dans sa poche le manche de son poignard ; et c’est moi, Joseph Gallot, qui me suis laissé rouler comme le dernier des

imbéciles ! Baron maudit, baron du diable et de l'enfer, je te repincerai un jour ; alors, entre mes tenailles, tu passeras un mauvais quart d'heure ; tu n'as pas réglé mon compte, c'est moi qui réglerai le tien et ce sera vite fait.



L'ancien serrurier quitta les domestiques. Une colère sourde grondait en lui. (P. 876.)

* *

*

Le baron de Simiane eut connaissance, un des premiers, de l'épouvantable désastre de Sedan ; il se trouvait à la légation de Belgique lorsqu'une dépêche, émanant d'un camp prussien, y arriva. Cette dépêche annonçait la nouvelle et grande victoire des Allemands : l'armée française tout entière était prisonnière de guerre avec ses généraux, ses officiers et l'empereur.

Ce ne fut que dans l'après-midi que la nouvelle de la catastrophe commença à circuler vaguement dans la ville ; mais par ce sentiment de patriotisme qui vibrait dans tous les cœurs, on ne voulait pas y croire. Aussi avec quelle inquiétude, quelle anxiété on attendit l'annonce officielle !

Hélas ! le désastre était réel et aussi complet que les dépêches privées l'avaient annoncé.

La ville était frappée de stupeur. Dans la rue, l'agitation était extrême ; sur les grands boulevards on ne rencontrait que des groupes et des attroupements. On pérorait, on discutait, souvent avec colère, mais toujours avec patriotisme. On voyait venir l'émeute, on se sentait à la veille d'une révolution.

À la Chambre des députés, Jules Favre, à la tribune, demanda la déchéance de Napoléon III. Le lendemain 4 septembre, le second empire avait vécu. Et le peuple parisien et avec lui toute la France acclamait la République.

Le baron Raoul de Simiane n'avait pas vu s'accomplir ces mémorables événements, qui ont précédé de quinze jours l'investissement de Paris et donné naissance au gouvernement de la Défense nationale, dont les principaux ministres étaient Jules Favre, Jules Simon, Gambetta, Ernest Picard.

Le baron n'avait pas attendu la débâcle financière, l'effondrement complet, à la Bourse, des valeurs de spéculation avec lesquelles il jouait de préférence ; comprenant que, pour lui, tout était perdu, il s'était enfui comme le lutteur sans courage, sans vaillance, qui s'élance hors de l'arène au moment du combat.

Mais il n'était pas parti les mains et les poches vides : il s'était lesté de deux millions tenus en réserve pour parer à tout événement.

C'était tout ce qui restait de l'immense fortune de Ludovic de Mégrigny, avec le million que Mme de Mégrigny avait, pour ainsi dire, arraché de force à son frère.

Le baron s'était rendu en Angleterre afin de s'embarquer quelques jours après pour l'Amérique.

Nous ne le suivrons pas sur le sol hospitalier des États-Unis où, sans nul doute, il se livrera à de nouveaux exploits, un misérable est partout et toujours un misérable.

Mais il est un proverbe qui dit : Le bien mal acquis ne profite jamais. Nous saurons plus tard si le baron aura fait mentir le proverbe. Nous verrons dans quelle situation il se trouvera le jour où il rentrera en scène.

* *

*

Pendant que Paris continuait ses approvisionnements et complétait son état de défense avec une activité prodigieuse, disons ce qui se passait à la Maison maternelle.

Blanche s'était installée au chevet de M. de Bierle en se jurant à elle-même qu'elle ne s'éloignerait de son cher

blessé, du père de son enfant, que le jour où il serait remis sur pied.

Les terribles inquiétudes avaient disparu, car le cinquième jour, le docteur Chevriot avait dit : Nous le sauverons !

– Mais, avait-il ajouté, il sera long à reprendre ses forces, à se rétablir complètement, et il lui faudra constamment les plus grands soins.

– Je suis près de lui ! avait répondu Blanche.

– Oui, fit le docteur avec son bon sourire, et vous contribuerez puissamment à sa guérison.

Mme de Mégrigny, sur le conseil de Mme Clavière, avait prié M. Mabillon de vouloir bien s'occuper de ses affaires. Le notaire avait accepté cette nouvelle charge et, sur le désir de la jeune femme, il fit vendre ses chevaux, congédia les domestiques après leur avoir payé leurs gages, augmentés d'une forte gratification à chacun, et l'hôtel de Mégrigny fut fermé.

N'ayant plus le souci de sa maison, Blanche allait pouvoir rester à la Maison maternelle, auprès de M. de Bierle et de sa fille, aussi longtemps que dans l'intérêt du malade sa présence y serait nécessaire.

Le jour où l'on vint lui annoncer que son frère s'était enfui de Paris et avait quitté la France, elle hocha tristement la tête, en murmurant :

– C'était ce qu'il avait de mieux à faire, le malheureux ! Puisse-t-il ne revenir jamais !

Cependant les hordes allemandes s'avançaient sur Paris à marche forcée. On ne parlait plus que de l'investissement prochain de la ville, du siège que la grande capitale allait subir.

– On ne sait pas le temps que le siège peut durer, disait-on, il faut faire des provisions pour plusieurs mois.

Le gouvernement, par des affiches apposées sur les murs, recommandait également aux habitants de s'approvisionner.

Les caves et les greniers de la Maison maternelle furent remplis de provisions de toutes sortes : salaisons, boîtes de conserve, carottes, pommes de terre, navets, légumes secs, pâtes de toute nature, œufs, fromages, beurre salé, etc., etc.

La Dame en noir ne quittait presque plus Boulogne ; elle y couchait. C'était elle, secondée par Charles Pinguet, qui faisait les achats et surveillait l'emmagasinage des approvisionnements.

Il y avait du vin en cave, au grenier des sacs de farine et du riz en abondance. Toutes les mesures étaient prises contre la famine.

Mais c'étaient surtout les enfants qui étaient l'objet de la sollicitude constante de Mme Clavière. Elle pensa que si, à un moment donné, le lait venait à manquer complètement, les enfants, les plus jeunes particulièrement, auraient beaucoup à souffrir d'en être privés.

Alors, trois belles vaches laitières furent achetées et mises dans la grande pelouse qui devint un pâturage.

Pendant ce temps, le nouveau gouvernement organisait hâtivement la défense nationale.

Le mot « paix » sonnait mal aux oreilles des patriotes.

« Guerre, guerre aux Prussiens ! » Ce cri sortait de toutes les poitrines françaises.

À Paris, tous les hommes valides endossaient l'uniforme de la garde nationale et prenaient le fusil. En province, dans tous les départements non encore occupés par l'ennemi, les soldats de la réserve et les jeunes gens de vingt à trente ans étaient appelés à défendre le sol de la Patrie.

Rien ne s'était opposé à la marche des Allemands sur Paris. Le 16 septembre, les premiers uhlans firent leur apparition aux environs de la ville, et le 20 la capitale de la France, la première ville du monde, malgré son immense périmètre, était complètement investie en arrière de ses forts avancés.

Dès lors, ayant entre elle et les provinces les lignes prussiennes, la grande ville se trouva isolée du reste de la France.

Assiéger Paris et le prendre d'assaut était impossible ; on ne pouvait en avoir raison qu'en l'affamant. Tel était le but de l'investissement. Du moment qu'on ne le pouvait pas autrement, il fallait prendre Paris par la famine, sans avoir pitié des enfants, des femmes, des vieillards.

Les Parisiens avaient compris les intentions de l'ennemi et compris également que l'approvisionnement de la ville avait été un acte de sagesse et de haute prévoyance.

Dès les premiers jours de l'investissement, Mme Clavière, ne voulant pas avoir à subir l'odieux contact des Prussiens, s'était réfugiée à la Maison maternelle avec ses deux fidèles

servantes. Elle avait laissé à Vaucresson, pour garder la villa, le jardinier et le cocher.

Plus tard, à la fin de décembre, alors que le pain commençait à manquer à Paris, la Maison maternelle devait encore donner asile à plusieurs personnes, entre autres à Charlotte Pinguet, qui avait dû fermer son magasin, et à la Chiffonne, que Mme Clavière avait appelée près d'elle.

Comme nous l'avons déjà dit, nous laissons l'histoire aux historiens. D'ailleurs tout le monde connaît les douloureux et lugubres événements de l'année terrible.

Paris réduit par la famine est forcé de capituler.

L'ennemi accorde un armistice pendant lequel la ville est ravitaillée. Ensuite la paix est signée à de si dures conditions que les cœurs français en saignent encore.

Guillaume de Prusse, qui s'est fait proclamer empereur d'Allemagne dans le palais de Louis XIV, à Versailles, exige impérieusement la cession de l'Alsace et de la Lorraine, et pour que le territoire national soit évacué, la France meurtrie, mutilée, écrasée, ruinée, devra verser cinq milliards dans les caisses allemandes.

Hélas ! ce n'est pas tout ; nous ne sommes pas encore à la fin de nos désastres, de nos malheurs.

Paris pressent une nouvelle révolution ; elle couve comme le feu sous la cendre. Enfin elle éclate le 18 mars, sous les yeux de l'ennemi, qui ne s'est pas encore éloigné de la ville.

C'est une formidable insurrection. C'est la Commune.

Les insurgés, maîtres de Paris, s'emparent de tous les pouvoirs publics. La Commune a ses ministres, elle règne et terrifie Paris. Elle décrète que tous les hommes de vingt à quarante ans, pouvant tenir un fusil, sont ses soldats ; elle a un ministre de la guerre qui nomme des officiers, des généraux ; un ministre des finances qui puise à pleines mains dans les caisses de l'État, car il faut la solde des soldats fédérés enrégimentés pour la guerre civile.

La Commune n'espère rien moins que de s'emparer de toute la France. Ce gouvernement d'aventure a des chefs audacieux qui croient pouvoir substituer ce qu'ils ont créé au gouvernement légal du pays, qui a à sa tête M. Thiers, que les représentants de la nation, élus par le suffrage universel, viennent de nommer président de la République.

Hélas ! nous voilà en pleine guerre civile, l'armée des fédérés d'un côté, de l'autre l'armée de Versailles. Ce ne sont plus les Allemands que l'on a devant soi, ce sont des Français, ce sont des frères !

Et quand un homme tombe, frappé d'une balle ou d'un coup de baïonnette, que ce soit d'un côté ou de l'autre, c'est un sang généreux qui coule, le sang d'un enfant de la France !

Toutes les guerres sont épouvantables et doivent être maudites. Si la guerre avec l'étranger a ses horreurs, la guerre civile est cent fois plus horrible.

La Commune devait être vaincue ; c'était fatal. Pour qu'une insurrection soit triomphante, il faut toujours qu'elle ait le bon droit de son côté qu'elle soit soutenue par le sentiment général du pays et non par une poignée d'ambitieux vulgaires et d'hommes de désordre.

Dès le premier jour, la Commune était condamnée à disparaître mais de sa courte existence elle devait laisser un effrayant souvenir les otages fusillés et les principaux monuments de Paris incendiés.

* *

*

Depuis que nous l'avons perdu de vue, qu'était devenu Joseph Gallot ?

Ne sachant que faire, ni à quel démon se vouer, il avait voulu, non par patriotisme, – ce sentiment n'existait pas en lui, – mais pour jouer un rôle nouveau, il avait voulu entrer dans la garde nationale afin d'aller, comme tant d'autres, bivouaquer sur les fortifications.

On n'avait pas voulu de lui. Ni dans les anciens, ni dans les nouveaux bataillons de la garde nationale, on n'admettait les repris de justice.

Alors, renonçant sans peine à ses idées belliqueuses, il se mit à courir les cabarets borgnes, les caboulots mal famés où il retrouva d'anciens camarades, repris de justice comme lui et qui, comme lui, n'avaient pas été admis dans les rangs des défenseurs de la ville.

Ces misérables, au nombre de vingt, s'associèrent pour pratiquer le vol sous toutes ses formes, et à l'unanimité, l'ancien serrurier fut nommé chef de la bande avec le titre de capitaine.

Avant d'opérer, il fallait s'assurer le concours de plusieurs receleurs et receleuses ; on les trouva facilement ; car, à cette époque tourmentée on redoutait peu la

surveillance de la police de sûreté, qui n'existait pour ainsi dire plus.

Quelques jours seulement avaient suffi à Gallot pour organiser sa bande et l'écoulement prompt et facile des choses volées.

Aussitôt les opérations commencèrent et les résultats furent plus que satisfaisants.

Une partie de la bande se composait de voleurs à la tire et à l'étalage ; les autres coquins appartenaient à la catégorie des cambrioleurs.

Sous le nom de découvreurs, cinq hommes, désignés par le capitaine, étaient constamment à la recherche des coups à faire. Ceux-ci, le soir, rendaient compte de leur travail de la journée et le lendemain, les autres, trois par trois, opéraient dans les divers quartiers de la ville.

Le capitaine avait donné à sa bande le nom de *les Cravates rouges* ; mais les hommes n'avaient au cou la cravate rouge que lorsqu'ils se réunissaient chez un traiteur – jamais le même – pour festiner, chanter, rire et boire. Quand on était en excursions, il était expressément défendu, par mesure de prudence et de sûreté, d'arborer la cravate.

Seul, le capitaine avait constamment la fameuse cravate nouée au cou ; c'était chez lui une coquetterie. Peut-être aussi par coquetterie et en même temps pour ne pas être reconnu par d'anciens camarades d'atelier, on ne le voyait plus sans l'œil faux fabriqué par le chimiste italien Tartini.

Ses hommes ne l'appelaient plus autrement que l'Œil-de-Verre. Heureusement pour les riches villas des environs de Paris, les Cravates rouges ne pouvaient pas étendre leurs

opérations en dehors de l'enceinte des fortifications. En effet, si les postes d'octroi étaient supprimés, toutes les portes de la ville étaient gardées, et bien gardées par la garde nationale. Les soldats parisiens permettaient volontiers qu'on sortit de l'enceinte fortifiée sans armes, les mains vides ; mais si l'on rentrait avec un ou plusieurs paquets, les gardes, autrement sévères que les employés de l'octroi, voulaient voir ce que le ou les paquets contenaient.

Ce fut ainsi que pendant la guerre et même sous le régime de la Commune les propriétés des environs de Paris furent protégées contre les coups de mains des voleurs de profession, parmi lesquels les Cravates rouges n'étaient pas les moins audacieux.

Bien qu'elle fût forcée d'opérer dans la ville seulement, la bande de l'Œil-de-Verre pouvait se contenter de son butin de chaque jour, sans compter un coup superbe qu'elle faisait de temps à autre.

Tous les huit jours, chez les receleurs, on recevait le prix des marchandises, objets de toute nature qu'ils avaient achetés, et le partage de la somme était fait par le capitaine, sauf une réserve qui était versée dans la caisse commune.

Cette caisse commune, qui avait son trésorier, servait à faire ripaille et était généralement mise à sec le dimanche. Ce jour, consacré au repos, était aussi le jour de repos des Cravates rouges. On le passait joyeusement autour d'une table bien servie ; on buvait les meilleurs vins de la cave du restaurateur et, au dessert, le champagne coulait à flots dans les verres.

Et comme la femme est toujours et partout, dans n'importe quel milieu, l'âme de la gaieté, on invitait à ces

festins babyloniens des filles de mauvaise vie qui, alors, pullulaient dans les rues et parmi lesquelles on n'avait que l'embarras du choix. La fête durait toute la nuit et se terminait dans une orgie sans nom.

L'Œil-de-Verre possédait une petite fortune, vingt-cinq mille francs, cachés en lieu sûr, auxquels il n'avait pas besoin de toucher, ayant comme capitaine des Cravates rouges, sa large part dans les fructueuses opérations de la bande.

Tout entier à ses nouvelles amours, – car l'ancien serrurier avait encore des roucoulements amoureux, – il avait à peu près complètement oublié la Chiffonne. Il est vrai qu'il n'avait pas besoin d'elle. Cette sotte, avec ses idées ridicules, ses scrupules, ses prétentions à l'honnêteté, n'aurait pu qu'être gênante.

Mais s'il avait oublié la Chiffonne, il n'en était pas de même de Mme Clavière.

Constamment il pensait à sa nièce. Oh ! à celle-là, il lui gardait, comme on dit, un chien de sa chienne.

Quand il songeait que Marie était riche, qu'elle vivait à Vaucresson tranquille, heureuse, cela le mettait hors de lui, le jetait dans des accès de rage.

Il n'avait pas pardonné à sa nièce le terrible coup de ciseaux qui lui avait crevé l'œil, et, dans ses heures de sombres méditations, il se demandait de quelle façon il pourrait enfin se venger ; car ce n'était pas une petite vengeance qu'il rêvait.

Il voulait faire souffrir sa nièce comme souffrent les damnés et plus encore ; et quand il aurait voulu pouvoir la broyer sous ses pieds, lui déchirer le cœur avec ses ongles,

lui arracher les yeux, il ne voyait pas, parmi les tortures connues, qu'il y en eût d'assez horribles à lui faire subir.

La Commune arriva. C'était le désordre. Jamais, dans aucun temps, on n'avait vu dans Paris un pareil gâchis. Il semblait que tout fût permis, et les gredins, sortis de tous les antres du vice, sûrs de l'impunité, pouvaient tout oser et tout faire.

On avait alors la fureur du galon. Les Cravates rouges prirent l'uniforme des fédérés, et, conservant l'Œil-de-Verre comme capitaine, ils nommèrent parmi eux deux lieutenants, quatre sergents et huit caporaux. À quelques hommes près, toute la bande se trouva ainsi galonnée.

L'ancien serrurier, qui avait un faible pour la gloriole, était particulièrement très fier des trois galons d'or qui ornaient son képi et les manches de sa vareuse.

On s'était procuré des fusils, mais on se garda bien de se faire incorporer dans un bataillon. Aller échanger des coups de feu avec les Versaillais, risquer de se faire tuer, pas si bête ! On avait mieux à faire.

La bande des Cravates rouges avait seulement changé de costume.

XII

AU NOM DE LA COMMUNE

Les bataillons fédérés étaient aux prises avec l'armée républicaine dont le maréchal de Mac-Mahon avait pris le commandement en chef.

On se battait à Vanves, à Issy, à Montrouge, à Courbevoie et surtout à Asnières où les soldats de la Commune opposaient une vigoureuse résistance aux soldats de Versailles.

Cependant, malgré les fortes positions qu'ils occupaient sur la rive gauche de la Seine, les fédérés furent rejetés sur la rive droite.

Toutefois, à cause du grand nombre d'ennemis qu'elle avait à combattre et des positions qu'ils occupaient, l'armée de Versailles ne pouvait pas tenter de s'emparer de Paris par un coup de main. Et puis pour éviter qu'il y eût, d'un côté comme de l'autre, trop de sang répandu, les chefs de l'armée de Versailles avaient arrêté un plan qui consistait à s'emparer des forts de Vanves, d'Issy et de Montrouge, de rejeter les fédérés en dedans de l'enceinte fortifiée de Paris, d'en faire régulièrement les approches et de donner, alors, sur plusieurs points, un assaut décisif.

Les hommes de la Commune virent une cause de faiblesse dans ces lenteurs de l'armée de Versailles qui, de plus, se contentait de se tenir sur la défensive.

Les fédérés reprirent de nouveau l'offensive et tentèrent de reprendre les positions de Meudon, Sèvres, Rueil, Courbevoie, les Moulineaux, le Moulin Saquet qu'ils avaient successivement perdues.

Une canonnade incessante et vigoureuse s'échange entre les batteries de l'armée de Versailles établies sur la terrasse de Meudon et le fort d'Issy, qui appartient encore à la Commune.

Les fédérés sortent de Paris, se répandent dans Neuilly, le bois de Boulogne et sur toutes les routes en bataillons serrés, ils marchent vers la Seine qu'ils vont essayer de franchir à plusieurs endroits pour reprendre position sur la rive gauche.

À huit heures du matin, sur toute la ligne, la bataille s'engage. Le bruit d'une vive fusillade se mêle à celui des canons qui tonnent. On se bat à Neuilly, à Boulogne, à Billancourt. Les balles traversent la Seine et tombent comme une grêle sur les deux rives.

Vers huit heures et demie, au plus fort du combat, une petite troupe de vingt-cinq à trente hommes apparaît à l'extrémité de l'avenue de la Maison maternelle et marche résolument vers l'établissement.

On ne parle pas dans les rangs, c'est défendu. On n'entend que le bruit des lourds souliers sur le sol.

On s'arrête, l'arme au bras.

Un homme, qui porte les galons de sergent, sonne à la porte, et comme on ne répond pas assez vite aux coups de la sonnette, il frappe plusieurs fois avec la crosse de son fusil.

Enfin un guichet grillé s'ouvre et au milieu d'un profond silence, on entend la voix d'une femme effrayée.

– Que voulez-vous ? demande la religieuse.

– Nous voulons entrer, répond une grosse voix enrouée.

À travers le guichet, on voit deux yeux effarés, qui regardent.

Elle regarde, en effet, la religieuse, cherchant à deviner à qui elle a affaire. Elle n'aperçoit qu'une partie de la troupe ; mais elle voit que ces hommes sont armés de fusils, qu'ils ont des figures repoussantes comme celles des noirs démons de l'enfer et sont vêtus d'un uniforme poussiéreux, dont on ne distingue plus la couleur. Terrifiée, elle tremble de tous ses membres.

Cependant, elle a assez de force pour dire :

– Mais, messieurs, les hommes n'entrent pas dans cette maison.

– Et pourtant, bonne femme, nous allons y entrer.

– Non, non, c'est impossible, retirez-vous !

– Au nom de la Commune, ouvrez, je vous l'ordonne.

– Ici, nous ne connaissons pas la Commune.

– Ah ! vraiment ? Eh bien, nous vous la ferons connaître. Ouvrez, ouvrez, mille tonnerres ! ou nous arrachons ces grilles du diable, ou nous enfonçons cette porte à coups de crosses de fusil.

La religieuse fit un grand signe de croix, et, d'une voix défaillante :

– Messieurs, dit-elle, je ne peux pas vous ouvrir sans en avoir reçu l'ordre ; je vais prévenir ma mère.

– Soit, mais faites vite ; car si dans trois minutes, – vous entendez, trois minutes, – cette porte n'est pas ouverte, nous prenons d'assaut votre couvent. Dites cela à votre supérieure.

La religieuse referma le guichet et, affolée, courut instruire la mère Agathe de ce qui se passait.

La supérieure était au courant des lugubres événements dont Paris était le théâtre. Elle savait que l'archevêque Darboy et beaucoup d'autres prêtres avaient été arrêtés ; que des églises avaient été pillées et étaient devenues des clubs.

Une horrible angoisse se peignit sur son visage ; mais c'était une femme fortement trempée, préparée à toutes les épreuves de la vie, à qui la foi en Dieu donnait une force surnaturelle. Bien que très effrayée, elle conserva tout son sang-froid.

Quand la sœur tourière revint à la porte, elle était accompagnée de la mère Agathe. Celle-ci rouvrit le guichet et, à son tour, voulut parlementer.

La même voix enrouée l'interrompit brusquement et demanda de nouveau, au nom de la Commune, que la porte fût immédiatement ouverte.

– Si vous refusez d'obéir, nous entrerons de force dans l'établissement ; vous et vos compagnes serez arrêtées, et votre maison sera livrée au pillage.

Devant cette effroyable menace, la mère Agathe comprit qu'elle ne devait pas exciter la fureur de ces hommes par une résistance d'ailleurs inutile.

– Je cède à la force, dit-elle.

Ayant donné l'ordre d'ouvrir, elle ajouta, les yeux levés vers le ciel :

– Que la volonté de Dieu soit faite.

– Ainsi soit-il, répondit un homme en ricanant.

La troupe pénétra dans la cour.

Lui faisant face, la supérieure immobile, les bras croisés, la tête haute, semblait défendre l'entrée de la maison.

– Messieurs, dit-elle gravement, la porte que vous menaciez d'enfoncer s'est ouverte devant vous ; maintenant, veuillez me dire ce que vous voulez.

Le chef de la troupe, un capitaine, s'avança vers la religieuse, son képi sur la tête.

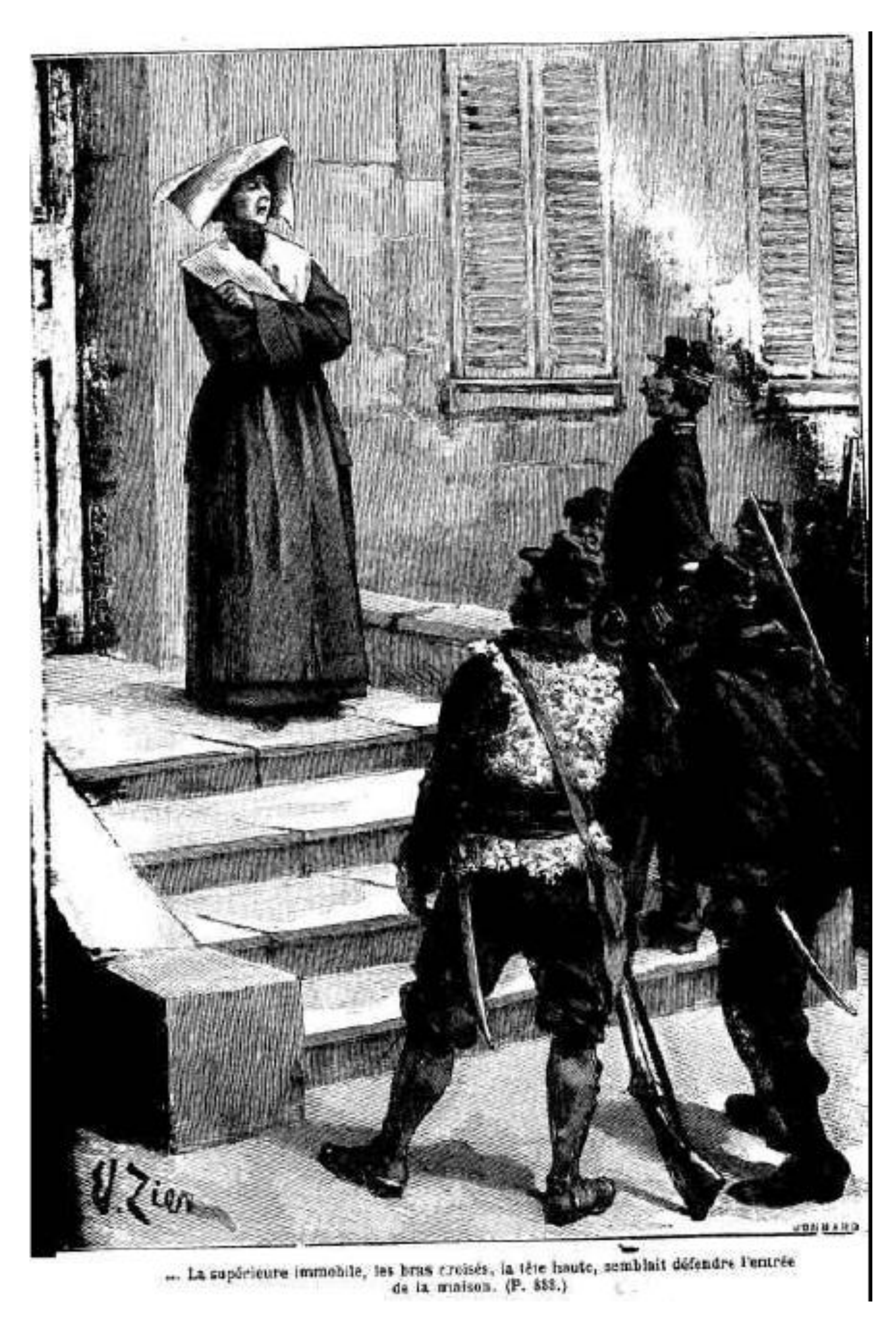
La mère Agathe arrêta son regard sur l'homme et eut un vif mouvement de répulsion.

– Citoyenne, dit le capitaine, ayant la main gauche appuyée sur la garde de son épée, je veux tout d'abord vous rassurer en vous disant que vous n'avez rien à craindre ni pour votre vie, ni pour votre liberté ; les autres femmes de cette maison seront également respectées.

– C'est bien, monsieur ; mais c'est le but de votre visite que je vous prie de vouloir bien me faire connaître.

– Eh bien, citoyenne, nous venons tout simplement visiter votre maison.

– Visiter notre maison, monsieur, et pourquoi ?



… La supérieure immobile, les bras croisés, la tête haute, semblait défendre l'entrée de la maison. (P. 888.)

– Afin de nous assurer que tout s'y passe convenablement !

La mère Agathe tressaillit, et son beau visage, habituellement si placide, s'empourpra.

– Monsieur, répliqua-t-elle d'un ton ferme et plein de dignité, je pourrais me trouver offensée des paroles que vous venez de prononcer ; mais j'aime mieux vous dire que je ne les ai pas comprises. Notre maison de bienfaisance n'est pas un établissement public ; elle doit entièrement son existence à l'initiative privée.

– Elle ne saurait pour cela échapper à toute surveillance.

– Pardon, monsieur, répliqua vivement la mère Agathe, votre visite aurait-elle été provoquée par une plainte portée contre moi, la supérieure, et mes compagnes ?

– Non, citoyenne, non pas précisément, répondit le capitaine un peu interloqué.

– Monsieur, si vous avez quelques griefs contre mes sœurs et moi, dites-le.

– Citoyenne, nous perdons notre temps à causer inutilement.

– Pourtant, monsieur…

– Nous avons reçu la mission de visiter cet établissement et nous le visiterons.

– Mais…

– C'est assez d'observations, citoyenne, nous le visiterons avec ou sans votre permission.

– Je vois qu'avec vous, monsieur, on ne discute pas, et qu'il n'existe qu'un droit, celui du plus fort, qui est le vôtre.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez voir ici ?

– Citoyenne, vous recevez des enfants dans cette maison.

– Oui, des enfants ; c'est pour cela qu'elle a été fondée.

– Des orphelins.

– Et de pauvres petits abandonnés, c'est le plus grand nombre.

– Et peut-être d'autres encore.

Voyant que la religieuse le regardait avec une sorte de défiance, le capitaine reprit vivement :

– Enfin, tous les petits malheureux qui ont besoin d'un asile. Combien, en ce moment, avez-vous d'enfants ?

– Cinquante-cinq.

– Petites filles et petits garçons ?

– Oui.

– Combien de petites filles ?

– Vingt-cinq.

– Donc trente petits garçons ?

– Oui.

– Et tout ce petit monde se porte bien ?

– Parfaitement bien.

– Tant mieux ; cela sera mentionné au rapport. Ces pauvres petits n'ont-ils pas eu beaucoup à souffrir du siège ?

– Nullement ; nous avions fait de forts approvisionnements et acheté trois vaches qui nous ont donné suffisamment de lait.

– En ce cas, citoyenne, les enfants de votre maison ont été plus heureux que ceux de Paris.

– Hélas ! je sais qu'à Paris on a beaucoup souffert ; le pain et le feu manquaient.

– Et autres choses encore. Un grand nombre d'enfants sont morts de faim.

– Les pauvres innocents !

– C'est bien, citoyenne, notre rapport parlera aussi de votre prévoyance ; ce sera une autre bonne note. Maintenant nous allons voir les enfants ; nous commencerons notre visite, si le voulez bien, par les petits garçons. Vous allez nous conduire, dix de mes hommes et moi, en un endroit où vous ferez paraître devant nous les gentils garçonnets. Nous verrons ensuite les petites filles.

Sur un signe du capitaine, dix hommes, évidemment désignés d'avance, se rangèrent autour de lui.

– Citoyenne, reprit-il, nous sommes à vos ordres.

La mère Agathe, voyant la tournure pacifique que prenaient les choses, s'était complètement rassurée.

– Eh bien, messieurs, dit-elle, suivez-moi !

Elle les conduisit dans le préau des petits garçons où au bout d'un instant, sur son ordre, deux sœurs institutrices amenèrent la bande joyeuse des écoliers.

Mais à la vue de ces hommes armés, à l'uniforme et au visage crasseux, à l'air rébarbatif, les cris de joie cessèrent subitement. Se serrant les uns contre les autres, les enfants regardaient ces vilains soldats étonnés et quelque peu inquiets.

Le capitaine dardait son regard sombre, farouche sur toutes ces jeunes têtes, ayant sur les lèvres un hideux sourire de cruauté.

Tout bas il donna un ordre au sergent.

Celui-ci obligea les enfants à se placer sur trois rangs, les tout petits au premier rang, les plus grands au troisième.

– Sont-ils trente ? demanda le capitaine.

– Dix et dix vingt et dix… Oui, capitaine, trente.

– Bien, c'est le nombre.

Les enfants, toujours silencieux, semblaient se demander quelle espèce d'exercice on allait leur faire faire.

Les religieuses se sentaient saisies d'une vague inquiétude.

– Demandez les noms, ordonna le capitaine.

– Toi d'abord, petit, dit le sergent, comment t'appelles-tu ?

– Auguste, répondit l'enfant.

Le sergent passa au second :

– Et toi, comment t'appelles-tu ?

Le petit resta muet ; une sœur répondit :

– Alfred.

– Sergent, dit le capitaine, demandez donc son nom à celui-là du deuxième rang, qui vient de pincer le bras de son camarade.

– Réponds, gamin, quel est ton nom ?

– Je m'appelle Adolphe.

– Sergent, passez au troisième rang, ordonna le capitaine.

– Comment t'appelles-tu ? demanda le sergent au premier du troisième rang.

– Édouard, répondit le petit garçon.

– Et toi ? fit le sergent, s'adressant au suivant.

Celui-ci, à la mine éveillée, à l'œil clair et vif, aux longs cheveux bouclés autour de la tête, sourit et répondit :

– Moi, monsieur, je m'appelle André.

Un fauve éclair sillonna le regard du capitaine, et sa physionomie prit une telle expression de férocité que la mère Agathe, qui avait les yeux sur lui, se sentit frissonner jusqu'aux moelles.

– Très bien, fit le capitaine, il s'appelle André, ce petit.

Et comme s'il eût craint de se tromper :

– Voyons, continua-t-il, y en a-t-il un autre dans les rangs qui s'appelle aussi André ?

Et comme le petit André, probablement distrait en ce moment, restait silencieux, ce fut Édouard qui répondit :

– Monsieur, il n'y a que mon ami qui s'appelle André.

Alors, le capitaine, dans lequel le lecteur a certainement reconnu l'Œil-de-Verre, se tourna vers ses hommes et s'écria :

– Allons, vous autres, attention ! Toi, l'Hercule, fais ce que je t'ai commandé !

Aussitôt, un homme sortit du groupe.

Il était taillé comme un athlète de foire et avait une tête énorme plantée entre deux larges épaules sur un cou de taureau.

Il marcha vers André, et ses bras aux muscles d'acier enlevèrent l'enfant comme une plume.

Il y eut alors dans le préau un tumulte indescriptible.

Les enfants avaient rompu les rangs et pâles, tremblants, épouvantés, serrés les uns contre les autres, comme entassés, ils se mirent à pousser des cris perçants.

André se débattait entre les bras qui le tenaient, en criant :

– Laissez-moi, laissez-moi !

Édouard, les yeux enflammés, fort comme un homme dans sa colère, s'était accroché à une jambe de l'Hercule qui, malgré de fortes ruades, ne parvenait pas à se débarrasser de l'étreinte.

Une des institutrices s'affaissait sur le sol, prise d'une syncope.

Cependant, après le premier instant de stupeur profonde, la mère Agathe et l'autre religieuse s'étaient précipitées vers l'Hercule pour défendre l'enfant qui, continuant à se débattre, frappait l'homme au visage, à poings fermés, de toute la force qu'il avait encore.

Assurément, André ne faisait pas grand mal à l'Hercule, mais il l'obligeait à fermer les yeux pour les garantir, et l'aveuglait ainsi.

– C'est monstrueux, c'est infâme ! criait la mère Agathe, tout en essayant de délivrer l'enfant.

Sur un ordre de l'Œil-de-Verre, quatre hommes se précipitèrent sur les religieuses, les saisirent et les tinrent en respect.

D'un coup de pied un autre misérable étendait Édouard sur le sol.

– Vous n'êtes pas des soldats, disait la mère Agathe tout en larmes, oh ! non, vous n'êtes pas des soldats, vous êtes des bandits !

– Bâillonnez-la, bâillonnez-la, cette folle ! hurla le capitaine.

La résistance était vaincue.

– Au secours, au secours ! criaient les deux femmes.

Du côté des enfants les clameurs redoublaient.

Et maintenant, dans l'autre préau, les petites filles mêlaient leurs cris à ceux des petits garçons.

Deux autres religieuses se montrèrent et reculèrent devant les canons des fusils.

– Emporte-le, mais emporte-le donc ! vociféra le capitaine ; en avant, l'escorte, en avant ! Si des béguines vous barrent le passage, assommez-les à coups de crosse, et si les coups de crosse ne suffisent pas, fusillez, fusillez !

L'Œil-de-Verre avait de l'écume aux lèvres. Ce n'était plus un homme, mais une bête féroce, un monstre hideux.

L'Hercule, tenant l'enfant, qui ne se défendait plus, se dirigea vers la sortie du préau. Quatre hommes le suivaient, prêts à protéger sa marche.

La mère Agathe et la sœur institutrice, maintenues par les bandits, réduites à l'impuissance, appelaient à leur secours et au secours de l'enfant Dieu, la Vierge, les saints et tous les anges du paradis.

Édouard, qui s'était relevé, menaçait du poing le capitaine.

À ce moment, poussant un cri terrible, une sorte de rugissement de lionne furieuse, une femme de haute taille, vêtue de noir, pâle, échevelée, les yeux pleins de flammes, parut à l'entrée du préau.

– Maman, maman ! cria l'enfant.

Pareille à la lionne au cri de détresse de son lionceau, la Dame en noir bondit sur l'Hercule.

Et avant que le bandit eût eu le temps de se reconnaître, de revenir de la surprise que lui avait causée la subite apparition, la mère lui avait arraché son enfant des bras.

Le regard fulgurant de la femme avait paralysé les forces de l'Hercule, et son enfant à sauver avait décuplé les forces de la mère.

Maintenant son fils était dans ses bras, contre son cœur ; et la tête haute, frémissante, les yeux étincelants, faisant face à tous les bandits, elle semblait leur dire :

– Osez donc me le reprendre !

Gallot, en reconnaissant sa nièce, avait proféré un horrible blasphème.

Devant cette jeune femme si merveilleusement belle et en même temps si menaçante dans son attitude, devant cette mère qui défendait son enfant, l'Hercule et les autres bandits reculèrent.

L'Œil-de-Verre fit entendre un nouveau et effroyable juron et, s'élançant vers ses hommes :

– Ah ! ça, camarades, dit-il, est-ce que maintenant vous auriez peur d'une femme ? Reprenez le gosse, mille tonnerres ! reprenez-le ! En avant !

Les hommes firent un mouvement pour entourer la mère.

– Arrêtez, arrêtez ! leur cria-t-elle, ne m'approchez pas ! Je ne suis qu'une femme, mais une femme qui est mère ; c'est mon fils, entendez-vous ? c'est mon fils, je le défends ! Pour l'arracher de mes bras, il faut me tuer ! Eh bien, oserez-vous tuer une femme, une mère, vous qui êtes des hommes, des soldats français ?

Les bandits s'étaient arrêtés dominés, intimidés par cette femme qui exerçait sur eux comme une fascination.

– Ah ! ils ont peur, peur d'une femme ! ricana l'Œil-de-Verre. Mais vous êtes donc des lâches ! exclama-t-il.



...Devant cette mère qui défendait son enfant, l'Hercule et les autres bandits reculèrent. (P. 334.)

Les hommes eurent un frémissement.

– Messieurs, reprit la Dame en noir d'une voix forte et vibrante comme un timbre de métal, il n'y a ici qu'un lâche,

et ce lâche est celui qui vient de vous donner ce nom. Le lâche, c'est cet homme qui vous commande ; il est officier, capitaine ; qui donc les lui a donnés, ou plutôt où donc les a-t-il pris, ces galons de capitaine ? Oh ! lui, lui, commander à des soldats !

Je le connais, cet homme, votre chef, je le connais depuis longtemps ; il croit avoir à se venger de moi, et il voudrait vous associer à sa vengeance. Oh ! oui, il est lâche, lâche et plus infâme encore !

S'adressant directement à l'Œil-de-Verre, elle continua :

– Joseph Callot, vous trouvez donc que vous ne vous êtes pas encore assez souillé de crimes ? Est-ce que vous n'entendez pas les voix vengeresses qui crient contre vous et réclament votre châtiment ? C'est Mme de Mégrigny à qui vous aviez volé son enfant ! C'est M. de Bierle que vous avez, tout près d'ici, frappé d'un coup de poignard !

Voleur d'enfants, vous m'aviez aussi pris le mien, et je vous ai épargné ; mais vous avez oublié que je vous ai sauvé du bagne… Ah ! vous m'avez bien fait comprendre depuis qu'on ne doit jamais avoir pitié d'un misérable !

Aujourd'hui vous voudriez me reprendre mon fils ; non, non, moi vivante vous ne me prendrez pas mon enfant, vous ne l'arracherez pas de mes bras, lâche, voleur, assassin !

Callot, blême de fureur, l'œil injecté de sang, écumant, n'avait plus figure humaine.

– Assez, assez ! hurla-t-il, nous n'entendrons pas plus longtemps les divagations et les insultes de cette furie. À moi, mes fidèles, à moi les Sans-Peur de la Chapelle, de Popincourt et de Belleville !

Maintenant les dix hommes et leur chef étaient prêts à se ruer comme des loups enragés sur Mme Clavière.

La mère Agathe et sa compagne, laissées libres, se précipitèrent vers la Dame en noir, et avec deux autres religieuses et trois converses accourues aux cris, elles firent à la mère et à l'enfant un rempart de leur corps.

Édouard était aussi un des défenseurs de sa protectrice, de sa seconde mère.

Huit femmes et un enfant contre onze bandits armés jusqu'aux dents ! La lutte ne pouvait pas être longue.

XIII

SOLDATS ET BANDITS

– Allons, finissons-en ! cria l'Œil-de-Verre.

Et la lutte commença par une forte bousculade.

Pendant un instant on aurait pu voir les femmes et l'enfant tenant les hommes en échec. Il est vrai qu'il répugnait à plusieurs d'entre eux de frapper des femmes, des religieuses inoffensives qu'ils auraient pu terrasser en un clin d'œil.

– Ah ! je me suis trompée tout à l'heure, disait la Dame en noir ; vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être des soldats, vous qui obéissez à cet homme qui est un voleur et un assassin ! Mais qu'êtes-vous donc, mon Dieu ! qu'êtes-vous donc ? Oh ! sans pitié pour une mère et son enfant ! Ils ne comprennent pas que c'est un crime que ce maudit, ce monstre leur fait commettre.

Non, non, continua-t-elle avec une sorte de fureur, vous ne m'arracherez pas mon enfant, je le défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang ; avant de vous emparer de lui vous m'aurez tuée, vous m'aurez tuée !

André, qui pleurait maintenant, répétait sans cesse :

– Maman, maman !

Il avait ses petits bras nerveux si fortement attachés au cou de sa mère qu'un des bandits n'avait pu lui faire lâcher prise.

Mais Mme Clavière, épuisée, sentait que ses forces allaient l'abandonner ; ses bras fatigués, engourdis, auraient laissé tomber l'enfant s'il n'avait pas été suspendu à son cou. À ce moment, l'homme le moins fort de la bande aurait pu le lui enlever sans grands efforts.

Heureusement, il y eut un instant de trêve, pendant lequel les Cravates rouges se regardèrent, étonnés de la vigoureuse résistance de ces chétives religieuses.

Un renfort arriva à celles-ci : c'était Charlotte Pinguet qui, voyant son amie chanceler et devinant sa fatigue, lui prit André des bras.

Les hommes attendaient du capitaine un nouvel ordre, lequel, peut-être allait être le signal d'un horrible massacre.

Mais le capitaine, la terreur peinte sur le visage, frissonnant, reculait croyant voir se dresser devant lui un fantôme sorti de dessous terre.

C'était Henri de Bierle, affreusement maigre, d'une pâleur d'ivoire et vêtu d'un complet de molleton blanc, qui venait d'apparaître dans le préau, s'appuyant sur une canne et marchant avec lenteur, comme un convalescent.

L'ancien serrurier, le capitaine des Cravates rouges, le bandit, était superstitieux ; il croyait à ces sombres histoires de revenants, d'apparitions sinistres que l'on raconte encore dans les villages, le soir, à la veillée.

Il croyait voir de Bierle enveloppé dans son suaire.

Pourquoi cet homme qu'il avait assassiné, venait-il de sortir de sa tombe ?

L'épouvante l'avait complètement halluciné ; à ses yeux, le jeune homme prenait la taille d'un formidable géant ayant, à la place des yeux, deux grands trous rouges qui lançaient des flammes pareilles à celles d'un incendie.

Il laissa échapper un cri rauque et porta ses mains sur ses yeux, comme s'il eût voulu se soustraire à la terrifiante vision.

Il n'avait pas reconnu une femme qui était entrée dans le préau en même temps que M. de Bierle ; peut-être même il ne l'avait pas aperçue. C'était la Chiffonne.

Elle n'avait entendu que ces paroles de la Dame en noir :

« Avant de vous emparer de lui, vous m'aurez tuée ! »

Mais elle avait reconnu son ancien amant et tout compris.

Les bandits attendaient, stupéfaits et inquiets, d'autant plus inquiets qu'ils entendaient au dehors le crépitement d'une vive fusillade.

La Chiffonne passa derrière l'un d'eux, lui enleva sa baïonnette et, rapide comme l'éclair, bondit sur Gallot.

– Joseph, cria-t-elle, souviens-toi de mes paroles !

– La Chiffonne ! balbutia le bandit affolé.

Il ne put en dire davantage.

La Chiffonne lui plongea la baïonnette dans la poitrine.

Il poussa un grand cri sourd et tomba sur le dos raide, les bras en croix.



Il poussa un grand cri sourd et tomba... (P. 222.)

Il y eut dans sa gorge comme un gargouillement, suivi d'un long râle, puis plus rien.

Deux coups de feu retentirent ; les balles sifflèrent aux oreilles de la Chiffonne ; mais un autre bandit, accouru au secours de son chef, asséna, sur la tête de la vengeresse un coup de la crosse de son fusil qui l'étendit sur le sol à côté de l'Œil-de-Verre.

Pendant que ce drame s'accomplissait dans le préau de la Maison maternelle, et comme pour en augmenter l'horreur, les canons du fort d'Issy, du Mont-Valérien et de la terrasse de Meudon ne discontinuaient pas de lancer des obus ; plus près, vingt mille fusils et des mitrailleuses crachaient des balles.

Les fédérés étaient repoussés, mis en déroute ; c'était un sauve-qui-peut général ; ils abandonnaient leurs retranchements de Boulogne et s'enfuyaient à travers le bois dans le plus grand désordre, laissant entre les mains des soldats de Versailles beaucoup de prisonniers, leurs canons, leurs mitrailleuses et plusieurs de leurs drapeaux rouges.

Mais les hommes de l'Œil-de-Verre ne savaient point ce qui se passait ; ils s'étaient groupés autour du lieutenant et ils agitaient entre eux la question de savoir s'ils ne devaient pas fusiller les femmes et faire ensuite le sac de l'établissement.

– Appelons ici les camarades qui attendent, dit le lieutenant ; il faut qu'ils soient aussi consultés.

Un des bandits s'élança hors du préau.

Au même instant, plusieurs coups de feu, très rapprochés, se firent entendre.

– Hein ! qu'est-ce que cela ? dit le lieutenant.

Les autres, inquiets aussi, dressèrent l'oreille.

L’homme qui venait de sortir du préau reparut tout effaré, en criant :

– Les Versaillais ! les Versaillais !

Aussitôt, une quarantaine de soldats, portant l’uniforme de nos braves chasseurs à pied, envahirent le préau, et l’officier qui les commandait cria d’une voix puissante :

– Rendez-vous ! bas les armes !

Les Cravates rouges tentèrent de se retrancher derrière les religieuses ; mais un cordon de chasseurs les repoussa à l’extrémité du préau, pendant que trente fusils les tenaient en joue.

– Rendez-vous ordonna de nouveau l’officier, ou je vous fais passer par les armes.

De véritables soldats de la fédération se seraient peut-être fait tuer tous plutôt que de se rendre ; mais les misérables sont toujours lâches ; les bandits jetèrent leurs armes et se laissèrent emmener par les chasseurs.

À l’exception de deux hommes qui venaient de se faire tuer devant la Maison maternelle, toute la bande des Cravates rouges était prisonnière.

L’officier de chasseurs, son képi à la main, marcha vers la Dame en noir et les religieuses qui venaient à lui pour remercier leur libérateur.

Tout à coup Mme Clavière laissa échapper une exclamation de surprise et de joie, puis s’écria, en se jetant au cou de l’officier :

– Ah ! Philippe, Philippe, mon ami !

– M. Beaugrand ! exclama la mère Agathe.

– Ainsi, mon ami, disait Marie, vous aviez quitté Saïgon et je l'ignorais !

– À la première nouvelle de nos désastres, je suis revenu en France et, depuis, je suis soldat. J'étais à Coulmiers, je me suis battu à Orléans, à Patay, à Beaugency, à Saint-Laurent-des-Eaux, au Mans ; maintenant, c'est plus douloureux, contre des républicains égarés je combats pour le salut de la République.

Mais je vous quitte, Marie, le devoir m'appelle, ma place est à la tête de mes vaillants chasseurs.

– Philippe, je vous reverrai ?

– Je l'espère, aussitôt que la Commune n'existera plus.

Alors je ne serai plus soldat, j'aurai rendu mon épée au gouvernement qui a bien voulu me la confier.

– Voici André, mon ami ; ne voulez-vous pas l'embrasser ?

– André ! Ah ! cher enfant, cher enfant !

Philippe prit le garçonnet dans ses bras, le contempla un instant, l'embrassa sur les deux joues et le remit à terre en disant à la mère :

– Il vous ressemble, il sera généreux et bon comme vous. Au revoir, Marie, au revoir ! Bonne mère Agathe, et vous aussi, mes sœurs, priez pour les morts et les pauvres blessés des deux camps !

Sur ces mots, Philippe Beaugrand se remit à la tête de ses chasseurs, et la petite troupe sortit du préau.

On avait relevé la Chiffonne sans connaissance et grièvement blessée à la tête. Deux religieuses et Charlotte Pinguet lui donnaient des soins.

Quant à Joseph Gallot, les chasseurs l'avaient examiné, et après s'être assurés que l'Œil-de-Verre, qu'ils croyaient être un capitaine fédéré, n'était plus qu'un cadavre, ils l'avaient emporté.

Mme Clavière, Charlotte et la Chiffonne se promenaient au fond du parc lorsque, tout à coup, les cris poussés par les enfants et les religieuses arrivèrent jusqu'à elles.

Elles comprirent que quelque chose de terrible se passait dans la maison.

Parmi ces clameurs confuses, Mme Clavière reconnut la voix de son fils, qui, à un instant, s'éleva au-dessus de tous les autres cris. Elle s'élança affolée de terreur et franchit la distance avec une effrayante rapidité, suivie d'assez loin par Charlotte et la Chiffonne.

Disons aussi comment Philippe Beaugrand était si heureusement arrivé sur le lieu de la scène.

Les fédérés mis en pleine déroute, les soldats de Versailles avaient reçu l'ordre de cesser de les poursuivre.

Comme Philippe Beaugrand à la tête de ses chasseurs passait dans une rue à peu de distance de la Maison maternelle, une jeune femme, pâle et toute tremblante, s'approcha de lui et lui dit :

– Monsieur l'officier, une troupe d'hommes de la Commune s'est emparée de la maison des enfants ; je ne saurais dire ce qui se passa à l'intérieur ; mais les bonnes

sœurs et leurs pauvres petits font entendre des cris déchirants.

Aussitôt Philippe Beaugrand et ses hommes se portèrent vers l'établissement au pas gymnastique.

À la vue des premiers chasseurs qui pénétrèrent dans l'avenue, deux hommes de la bande des Cravates rouges, placés en sentinelles devant la porte, crièrent :

– Aux armes ! aux armes !

Les bandits sortirent de la cour et essayèrent de se défendre. Des coups de fusil répondirent aux leurs. Deux chasseurs furent légèrement blessés. Du côté des Cravates rouges, quatre hommes tombèrent, deux étaient morts.

Mais l'avenue s'était remplie de chasseurs.

– Bas les armes ! cria Philippe.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les bandits furent enveloppés et faits prisonniers.

* *

*

On était aux derniers jours de mai. La Commune avait été écrasée, anéantie. Beaucoup de ses membres avaient été passés par les armes, les autres avaient cherché leur salut dans la fuite.

Paris était enfin délivré d'une oppression inouïe, sans précédent dans l'histoire, il était libre ; et les Parisiens, et avec eux toute la France, commençaient à respirer.

Dans le salon de la Maison maternelle, Mme Clavière, la mère Agathe et Philippe Beaugrand causaient ensemble.

L'ingénieur des mines portait encore l'uniforme de lieutenant de chasseurs.

Mme Clavière venait de lui raconter – il l'ignorait encore – comment Joseph Gallot et ses hommes s'étaient introduits dans la maison pour lui enlever son fils une seconde fois.

– Vous aviez en ce misérable un ennemi terrible et implacable, dit Philippe ; mais vous n'avez plus à le craindre.

– Est-ce qu'il était mort quand vos chasseurs l'ont emporté ?

– Oui, mort du coup de baïonnette que lui a porté la Chiffonne. J'ai vu son cadavre jeté avec une douzaine d'autres dans un trou creusé par nos soldats du génie. Mais ce que vous ne savez pas, Marie, c'est que le misérable Gallot n'appartenait pas à l'armée des fédérés. Lui et les hommes de sa bande en avaient pris l'uniforme pour commettre plus facilement leurs crimes. Gallot avait recruté des hommes de son espèce, repris de justice comme lui, et en avait formé une petite troupe de bandits qui s'était donné le nom de Cravates rouges.

– Oh ! le malheureux !

– Il devait finir ainsi ; c'était fatal.

– Monsieur Beaugrand, dit la mère Agathe, je ne sais pas ce qui allait se passer lorsque vous êtes accouru à notre secours ; mais peut-être nous avez-vous sauvées de la mort.

– Non, madame, non, les bandits n'auraient pas osé toucher à vos personnes.

– Cependant, je les ai vus, un moment, prêts à nous fusiller.

– Ma chère mère, dit Mme Clavière, il nous faut maintenant éloigner de nous le souvenir de ces scènes épouvantables.

– Oui, vous avez raison.

– Et la pauvre Chiffonne, comment va-t-elle ?

– Ah ! mon ami, quelle bonne et brave fille ! Et comme elle rachète vaillamment, par l'abnégation et le dévouement, les fautes de son douloureux passé ! Elle a été pendant plusieurs jours entre la vie et la mort ; maintenant elle va aussi bien que possible, et notre ami le docteur Chevriot, que nous avons vu hier, nous a donné l'assurance que dans quinze jours elle serait complètement rétablie.

Nous avons ici un autre malade, M. Henri de Bierle, dont le nom ne vous est peut-être pas inconnu.

– M. de Bierle, un écrivain ?

– Oui.

– Je connais son nom, qui est celui d'un homme de beaucoup de talent.

– Eh bien, mon ami, M. de Bierle est aussi une victime de Joseph Gallot.

– Comment cela ?

– Dans l'avenue de la Maison maternelle, Gallot l'a frappé d'un coup de poignard.

– Oh !

– L’attentat a été commis l’année dernière, le 31 août ; et vous voyez si le coup a été terrible, puisque, au bout de neuf mois, M. de Bierle n’est pas encore complètement remis. La convalescence a été longue, très longue ; mais, Dieu merci, il est sauvé, et le docteur lui a dit hier qu’il lui permettait de reprendre sa plume.

– Mais pourquoi Gallot a-t-il tenté d’assassiner M. de Bierle !

– Mon ami, il y a là toute une histoire, un drame poignant, qui est un véritable roman, et qu’il ne m’est pas permis de vous raconter ; c’est le secret de M. de Bierle et d’une autre personne.

– Monsieur Beaugrand, dit la mère Agathe, je voudrais bien…

– Pourquoi vous arrêter ? Achevez :

– Je voudrais bien vous demander quelque chose.

– Si c’est en mon pouvoir de le faire, je serai enchanté de vous être agréable.

– Nous, avons ici, à baptiser, une petite fille qui va avoir ses trois ans ; la marraine est trouvée, mais nous n’avons pas encore le parrain.

– Êtes-vous donc si embarrassée ? Mme Clavière vient de parler de M. de Bierle…

La religieuse eut un doux sourire et répondit :

– M. de Bierle ne peut pas être le parrain de cette enfant.

– Ah ! fit le jeune homme étonné.

– Et c’est à vous, monsieur Beaugrand, que nous avons pensé.

Du regard Philippe interrogea Marie.

– En acceptant, mon ami, répondit la jeune femme, vous ferez grand plaisir à notre bonne mère Agathe.

– S’il en est ainsi, madame la supérieure, je serai le parrain.

– Je vous remercie, monsieur.

– À quand le baptême ?

– Le jour que vous choisirez.

– Non, je laisse le choix du jour à la marraine.

– Votre jour sera le sien.

– Alors, demain, c’est dimanche.

– Soit, demain, après les vêpres ; ce soir, je ferai prévenir M. le curé.

– Je trouverai encore, j’espère, des dragées à Paris ; il m’en faudra plusieurs corbeilles pour contenter tout votre petit monde, madame la supérieure.

– La marraine fournira sa part, dit Mme Clavière.

– Puis-je demander le nom de cette marraine ?

– C’est moi, mon ami.

– Ainsi, Marie, dit l’ingénieur avec émotion, en voulant vous être agréable à toutes deux, c’est moi que vous rendez très heureux.

– C’est aussi une joie pour moi, répondit la jeune femme.

– Est-ce une petite orpheline ou une abandonnée que nous allons baptiser ?

– Ce n’est pas une abandonnée, Philippe, loin de là ; elle a sa mère, qui a pour elle la tendresse que j’ai, moi, pour mon fils. Notre filleule, à qui l’on a déjà donné le nom d’Henriette, est la fille de M. de Mégrigny décédé il y a trois ans.

– Mais j’ai connu M. de Mégrigny qui était, à l’époque dont je parle, un des joyeux viveurs de Paris.

– Le corps brisé, épuisé par des excès de toutes sortes, M. de Mégrigny est mort prématurément à l’âge de trente et un ans, laissant une veuve à peine âgée de dix-huit ans. Mme de Mégrigny a un frère que vous avez bien connu, Philippe : le baron Raoul de Simiane.

L’ingénieur fronça les sourcils.

– Qu’est-il devenu, ce baron ? demanda-t-il.

– Il a disparu.

Il y eut quelques instants de silence.

– Philippe, reprit Mme Clavière, est-ce que vous retournerez à Saigon ?

– Oui, forcément ; l’année dernière je n’ai pu refuser à mon directeur et à son conseil d’administration de renouveler mon engagement pour trois années. Bien que l’exploitation soit actuellement en pleine prospérité, on a pensé que ma présence était encore nécessaire là-bas ; je n’ai pu qu’être sensible à ce témoignage de confiance. Mais à

l'expiration de ces trois années, je reviendrai en France et, cette fois, pour ne plus m'en éloigner. Alors je serai déjà vieux.

Mme Clavière sourit.

– Alors, Philippe, répliqua-t-elle, vous aurez trente-sept ans ; on est encore jeune à cet âge.

– Les années comptent double en Extrême-Orient.

– On ne le voit pas sur votre visage, monsieur Beaugrand, dit la mère Agathe.

– Vous ne partirez certainement pas avant d'avoir vu votre ami, M. Edmond Joubert, reprit Mme Clavière.

– J'attends son retour à Paris ; il m'a écrit qu'il rentrerait la semaine prochaine. L'ordre est rétabli, tout le monde revient.

– Vous verrez la jeune Mme Joubert ; elle est tout à fait charmante.

– Elle vous ressemble, Marie ; son mari en est très épris.

– Il l'adore et elle le mérite.

– Vous les voyez souvent ?

– Non, pas souvent, de loin en loin ; mais la mère de M. Edmond me faisait, avant la guerre, d'assez fréquentes visites. Je n'ai pas beaucoup changé ma manière de vivre ; je suis toujours très casanière.

– Et vous n'oubliez pas le passé ?

– Je ne puis et ne veux rien oublier.

– Êtes-vous contente de votre fils ?

– Il me donne toutes les satisfactions désirables. Ce que je souhaite le plus au monde, vous le savez, mon ami, c'est qu'il ressemble par le cœur à celui qui n'est plus et dont il porte le nom. Eh bien, il a sa sensibilité et sa bonté ; les autres qualités sont en germe et je surveille leur éclosion. Il faut qu'en mon fils André Clavière revive tout entier.

L'influence d'une mère est très grande sur l'éducation morale de son fils quand elle agit directement sur le cœur de l'enfant, je m'en aperçois tous les jours. Mon fils, – j'ai cette grande satisfaction maternelle, – est très intelligent ; il est studieux, suffisamment réfléchi pour son âge, et il aime le travail ; j'ai l'espoir de faire de lui un homme instruit.

Il a encore deux ans, trois peut-être à rester ici ; mais dès le mois prochain je vais lui donner des maîtres qui, sans le surmener, le prépareront aux études sérieuses que j'ai l'intention de lui faire faire.

– À quoi le destinez-vous ?

– Oh ! je ne peux pas le savoir encore ; cela dépendra de lui, de ses idées.

– C'est juste.

– Cependant je n'ai pas à vous le cacher, Philippe, je désirerais qu'il pût être, comme vous l'avez été, un des bons élèves de l'école polytechnique. Voulez-vous le voir ?

– J'allais vous prier de vouloir bien m'accorder cette faveur.

– Eh bien, mon ami, venez, dit la jeune femme en se levant. Et tous deux sortirent du salon.

* *

*

Deux mois plus tard, Blanche de Simiane épousait M. Henri de Bierle.

Philippe Beaugrand était retourné en Cochinchine.

La Chiffonne était complètement guérie.

Elle et son amie Aurélie s'étaient remises à leurs jolis ouvrages de passementerie et travaillaient presque uniquement pour Charlotte Pinguet.

On était sans nouvelles du baron de Simiane. Personne ne savait ce qu'il était devenu.

XIV

UNE FEMME QUI PLEURE

Le docteur Abel Chevriot avait gardé l'hygiénique habitude de se lever de très bonne heure.

Il n'avait rien perdu de son activité. Toujours infatigable, il semblait défier les infirmités qui sont, trop souvent, le triste cortège de la vieillesse.

Dans les beaux jours, quand il n'était pas rentré la veille à une heure avancée de la nuit, il était debout dès les cinq heures et à six heures, régulièrement, il était dans son cabinet, assis, la plume à la main, devant la large table chargée de livres et de manuscrits.

Un matin, vers dix heures, une voiture armoriée, à laquelle étaient attelés deux alezans superbes, s'arrêta devant le n° 12 de la rue du Helder.

Un valet de pied sauta à bas du siège où il était assis à côté du cocher et ouvrit la portière.

Une belle jeune femme, qui ne paraissait pas avoir plus de trente ans, mit pied à terre.

Elle était richement et très élégamment vêtue ; elle avait grand air et portait, sur son visage aux traits aristocratiques, le cachet de la plus parfaite distinction.

Elle entra dans la maison, et s'adressant au concierge :

– M. le docteur Chevriot ? demanda-t-elle.

– C'est au premier, la porte à droite.

– Merci, monsieur.

La dame monta l'escalier, sonna, et la porte lui fut ouverte par le valet de chambre du docteur, qui la pria de vouloir bien lui donner son nom.

– Je désire ne pas me faire connaître, répondit-elle ; ce n'est pas une raison, je pense, pour que M. le docteur refuse de me recevoir.

Le valet de chambre ne parut point surpris.

Plus d'une fois, sans doute, il avait annoncé à son maître la visite d'une dame tenant à rester inconnue.

Il salua respectueusement et alla trouver le docteur à qui il annonça la visite de la dame qui désirait ne pas se faire connaître.

Le vieillard eut un léger haussement d'épaules qui semblait dire : « Encore une qui me croit capable de trahir un secret. »

– C'est bien, dit-il, faites entrer cette dame dans le petit salon ; je vais aller l'y trouver.

Quelques instants après, M. Chevriot et la visiteuse étaient en face l'un de l'autre.

D'un seul coup d'œil le vieillard avait vu qu'il avait affaire à une très grande dame.



… La porte lui fut ouverte par le valet de chambre du docteur… (P. 907.)

Il lui indiqua un siège, et quand elle se fut assise, il prit place en face d’elle.

– Monsieur le docteur, dit-elle d'une voix très douce et quelque peu hésitante, je viens vous consulter.

– Pour vous, madame ?

– Oui, monsieur.

– N'avez-vous donc pas un médecin ?

– Si, monsieur le docteur ; mais mon médecin ne me répond pas comme je le voudrais.

– Pourtant, madame, tous les médecins connaissent le tempérament des personnes qu'ils soignent ; on ne peut pas recevoir de meilleurs conseils que ceux de son médecin.

– Oui, je comprends cela, mais dans certains cas... Monsieur le docteur, vous avez une réputation très grande et qui est bien méritée ; vous êtes un grand savant et votre science est infaillible.

– Oh ! madame, dit gravement le vieillard, l'infaillibilité n'appartient qu'à Dieu.

– Soit, monsieur le docteur ; mais j'ai confiance en votre savoir.

– Alors, madame, fit-il avec son bon sourire, il me faut le mettre à votre disposition ?

– Monsieur le docteur reprit la jeune femme rougissante, je me suis décidée à venir vous trouver parce que vous êtes un homme d'un grand cœur et la bienveillance même.

– Enfin, vous l'avez dit, vous avez confiance en mon savoir.

– Et en votre personne, monsieur.

Le vieillard s'inclina.

– Sur quoi désirez-vous me consulter ? demanda-t-il.

– Monsieur le docteur, je vous préviens, c'est extrêmement délicat.

– À mon âge, répliqua M. Chevriot avec bonhomie, on est un peu habitué à tout.

– Monsieur le docteur, reprit la visiteuse, je suis mariée depuis bientôt huit ans et demi. Pendant tout ce temps nous avons été, mon mari et moi, éloignés de la France.

Mon mari s'est démis d'une haute fonction qu'il occupait, nous sommes revenus à Paris il y a trois mois, et je pense bien que, maintenant, nous ne quitterons plus la France.

J'aime beaucoup mon mari, monsieur le docteur, et sa tendresse pour moi est égale à la mienne. Je vous demande pardon d'entrer dans de pareils détails ; mais je vous dis cela afin de vous faire bien comprendre combien est grande notre douleur à tous deux.

La jeune femme s'interrompit et regarda M. Chevriot, comme honteuse.

– Continuez, madame, dit le vieillard avec bonté.

– Est-ce que je ne vous ennuie pas ?

– Au contraire, madame, vous m'intéressez.

– Voilà une preuve de votre bienveillance, monsieur le docteur.

Après une pause, elle reprit :

– Je viens vous consulter à l'insu de mon mari, car je ne pouvais pas lui parler de ma démarche sans lui en dire la raison ; et cela, je le sais, lui aurait causé une grande peine. Hélas ! depuis déjà longtemps nous évitons de parler entre nous de la chose douloureuse au sujet de laquelle je viens vous trouver aujourd'hui. Il souffre de son côté, en silence ; et moi, loin de ses regards, je pleure !

La jeune femme était devenue très émue, et M. Chevriot vit ses yeux se remplir de larmes.

– Monsieur le docteur, s'écria-t-elle, prête à sangloter, nous n'avons pas d'enfant ! Voilà la cause du chagrin de mon mari, voilà la cause de mes larmes !

– Allons, allons, dit le vieillard, il ne faut pas vous désoler ; ce n'est pas à votre âge, malgré vos huit ans de mariage, que vous devez désespérer.

– Alors, monsieur le docteur, vous croyez ?…

– Je crois que vous pouvez être mère. Des enfants sont nés après quinze, vingt ans et même plus de mariage ; il y a de nombreux exemples.

– Ah ! vous me rendez bien heureuse ! Un enfant, un enfant !… Mon mari a un beau nom, je suis moi-même d'une grande famille, et nous sommes riches, très riches et nous nous aimons beaucoup, comme aux premiers jours de notre union.

Aux yeux du monde, qui ne peut pas voir au fond des cœurs, aucun bonheur n'est comparable au nôtre. Ah ! comme le monde se trompe !… Nous sommes malheureux, monsieur le docteur, très malheureux ! C'est un enfant qui nous manque ; si nous l'avions, cet enfant, nous n'aurions

plus rien à désirer alors ce serait vrai, aucun bonheur ne serait comparable au nôtre.

Pour avoir un enfant, – c'est surtout un petit garçon qu'il voudrait, – je ne sais pas ce que mon mari donnerait, la moitié, les trois quarts de sa fortune… Moi, que ce soit un garçon ou une fille, cela me serait égal ; cependant je préférerais un petit garçon, à cause de mon mari, vous comprenez, n'est-ce pas, vous comprenez ?

– Oui, madame.

– Avoir, entre soi, un enfant à aimer, c'est ce qu'il y a de meilleur dans la vie, de plus doux au monde ! L'enfant ! mais c'est la félicité présente, la joie de l'avenir ; en lui sont tous les ravissements.

Ah ! monsieur, Dieu seul sait tout ce qu'il y a dans mon cœur de tendresse et d'amour maternel. Si j'avais un enfant, je serais une mère heureuse, mais aussi une bonne mère !

Quant à mon mari, monsieur le docteur, il serait fou de bonheur ! Car, comme je vous l'ai déjà dit, il souffre énormément de ne pas avoir un fils héritier de son nom.

Un fils, s'il avait un fils, mon Dieu, mais il l'adorerait !

– Enfin, vous l'avez dit, madame, il ne vous manque qu'une chose : un enfant.

– Hélas soupira la jeune femme.

Il y eut un instant de silence.

Après avoir un peu hésité, la belle inconnue reprit, regardant le vieillard avec une sorte d'anxiété :

– Monsieur le docteur, j'ai entendu dire qu'il y avait des femmes condamnées à ne jamais être mères, des femmes stériles.

– En effet, madame, et bien que ce soit un cas d'exception, la stérilité de la femme existe.

– À quoi cela tient-il, monsieur ?

– Ce serait un peu long et surtout difficile à vous expliquer, répondit M. Chevriot avec son doux sourire ; toutes les femmes ne sont pas également constituées ; à quelques-unes la nature a refusé ce qu'elle a donné aux autres.

– Mon Dieu, monsieur le docteur, si j'étais une de ces malheureuses, une de ces femmes frappées de stérilité ?

– Quelle idée !

– Oh ! je l'ai eue déjà, cette idée ! Voyons, pensez-vous que je puisse être stérile ?

– Mais je ne sais pas, madame, je ne sais pas, répondit le vieillard visiblement embarrassé.

– Monsieur le docteur, reprit l'inconnue avec exaltation, c'est une consultation sérieuse et complète que je suis venue vous demander ; je m'adresse en même temps à votre science et à votre bonté.

– C'est très bien, mais…

– Je vous en prie, monsieur, je vous en supplie !

– Vous me paraissez parfaitement constituée, vous êtes grande et forte et tout indique que vous jouissez d'une excellente santé.

– Je n'ai jamais été malade.

– Autant de choses qui doivent vous rassurer.

– Eh bien, non, je ne suis pas rassurée ; c'est que, hélas ! j'ai cette idée que je ne peux pas être mère.

Et la jeune femme se prit à pleurer.

– Allons, mon enfant, dit paternellement le vieillard, calmez-vous.

– Je veux savoir, je veux savoir ! s'écria-t-elle. Monsieur le docteur, existe-t-il un moyen de reconnaître qu'une femme n'aura jamais d'enfant ?

– Mais… balbutia M. Chevriot.

– Je vous en prie, répondez-moi !

– Eh bien, oui, on peut reconnaître cela.

– Alors, monsieur le docteur, soumettez-moi à un examen scientifique.

– Oh ! fit M. Chevriot.

– Vous ne savez pas qui je suis, poursuivit la jeune femme avec vivacité, ne voyez en moi qu'un sujet, pas autre chose.

Le vieillard répliqua d'un ton grave :

– Pour vous, madame, en cette circonstance, ne vaut-il pas mieux ignorer que savoir ?

– Non, monsieur le docteur.

– Pourtant, madame, ignorer vous laisse l'espérance entière.

– Une espérance qui, en se prolongeant, peut devenir plus cruelle que le désespoir.

– Mais malheureuse enfant…

– Monsieur le docteur, l'interrompit-elle, accordez-moi ce que je vous demande, accordez-le-moi comme une grâce ; tenez, je me mets à genoux devant vous.

– Non, non ! s'écria le vieillard, la retenant.

– Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

– C'est vous qui le voulez, madame, et je vous obéis, répondit tristement le vieux savant.

L'inconnue se redressa, les yeux étincelants.

– Emparez-vous donc de votre sujet, dit-elle.

– Quel âge a votre mari ? demanda M. Chevriot.

– Quarante ans.

– Il est donc dans toute la force de sa jeunesse. A-t-il eu quelque grave maladie ?

– Il a toujours eu une très bonne santé.

– Est-il d'une nature courageuse et active ?

– Mon mari est très courageux et d'une activité peut-être excessive.

– Je n'ai pas d'autres questions à vous adresser.

Nous passons sous silence l'examen auquel, se livra M. Chevriot.

– Eh bien, monsieur le docteur, eh bien ? interrogea la jeune femme d'une voix pleine d'anxiété.

Et comme le vieillard, hésitant, tardait à répondre :

– Ne me cachez rien, reprit-elle ; au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, dites-moi la vérité !

– Madame, répondit-il avec tristesse, vous avez eu tort d'exiger…

Elle se dressa debout, très pâle, les traits contractés.

– Ah ! je comprends ! s'écria-t-elle, je n'aurai jamais d'enfants !

M. Chevriot resta silencieux.

– Ah ! c'est affreux ! prononça l'inconnue d'une voix étranglée.

Elle retomba sur son siège comme anéantie et éclata en sanglots. Le docteur la laissa pleurer. Et quand elle se fut un peu calmée :

– Madame, dit-il doucement, la résignation est une vertu.

– Se résigner, il le faut bien, soupira-t-elle ; mais avoir en soi des trésors de tendresse maternelle et les y garder, à jamais enfouis, sans utilité, n'est-ce pas une des choses les plus tristes et les plus douloureuses qu'il y ait au monde ? Et il y a des gens qui trouvent que je suis la plus heureuse des femmes ! Et ils envient mon bonheur ! Ah ! s'ils savaient, s'ils savaient !… Quand je passe devant une jeune mère allaitant son nouveau-né, tout tressaille en moi, de grosses larmes me viennent aux yeux et je me dis : Comme elle est heureuse !

Et je l'envie, cette mère, oui, j'en suis jalouse !… Les femmes les plus pauvres ont ce suprême bonheur de la maternité, qui m'est refusé, à moi !… Moi, je ne peux pas être mère ! Suis-je assez à plaindre, monsieur le docteur, dites, le suis-je assez ?

– Oui, mon enfant, oui, vous êtes à plaindre.

– Dieu manque de justice : pourquoi tant de malheureuses, des femmes d'ouvriers, ont-elles des enfants qu'il leur est difficile, souvent même impossible d'élever, quand d'autres femmes, des riches celles-là, n'en ont point ? Est-ce de l'équité cela ?

Monsieur le docteur, puisque je ne peux pas être mère, j'adopterai un enfant, un petit garçon, dont mon mari et moi nous ferons notre fils.

– C'est une pensée généreuse, madame, et je ne peux que vous approuver.

– Oh j'ai déjà eu cette intention ; mais j'avais encore l'espoir d'être mère, cela m'a retenue. Maintenant que je n'ai plus à espérer, je suis décidée. Monsieur le docteur, me sera-t-il possible de trouver un petit garçon, qu'on voudra bien me donner, que nous aimerons, mon mari et moi, et dont nous ferons notre fils ?

– Vous trouverez facilement cet enfant, madame.

– Je ne préviendrai pas mon mari, je veux lui faire une surprise. Quand j'aurai trouvé le petit, je le lui présenterai, en lui disant : Voilà notre fils !

– Vous lui causerez une surprise, sans doute, mais ne craignez-vous pas qu'elle ne lui soit désagréable ?

– Je connais mon mari, monsieur.

– En ce cas, madame, faites selon votre idée.

– Je sais, monsieur le docteur, qu'il y a, malheureusement, beaucoup de pauvres petits orphelins.

– Oui, madame, sans compter les enfants abandonnés.

– Un grand nombre de ceux-ci et des autres sont recueillis par l'Assistance publique ; mais, je ne saurais vous dire exactement pourquoi, j'éprouverais une grande répugnance à prendre un de ces enfants de l'Assistance publique.

– Pourtant, madame, c'est là que vous trouverez plus facilement l'enfant que vous voulez adopter.

– Il y a les orphelinats.

– Les orphelinats de jeunes filles sont assez nombreux, ceux de garçons sont très rares. Dans les œuvres de bienfaisance, on s'occupe généralement, beaucoup plus des petites filles que des petits garçons.

– C'est bien vrai, et pourtant…

– Oui, madame, les uns et les autres ont droit à la même sollicitude.

– Monsieur le docteur, ne pourriez-vous pas me dire où il me serait possible de m'adresser, en dehors de l'Assistance publique ?

– Mon Dieu, madame, je connais un établissement, un asile de la charité où il y a actuellement une trentaine de petits garçons ; mais je ne saurais affirmer que vous trouverez là l'enfant dont vous voulez faire votre fils.

– Mais je peux toujours voir.

– Certainement, madame.

– Où est cet établissement ?

– À Boulogne-sur-Seine. On lui a donné le nom de Maison maternelle, et il est dirigé par une religieuse d'un très grand mérite, et bonne autant qu'une femme peut l'être.

– Vous connaissez cette bonne religieuse ?

– Beaucoup, madame ; c'est moi qui l'ai priée, il y a quelques années, de prendre la direction de la Maison maternelle.

– Dès demain j'irai voir les enfants de cet établissement.

– Vous le pouvez. La mère Agathe – c'est le nom de la supérieure de la maison, – vous accueillera avec sa grâce et son amabilité habituelles.

– Monsieur le docteur, m'autorisez-vous à me présenter de votre part ?

– Oui, madame.

– Merci, monsieur.

L'inconnue tira de sa poche un mignon portefeuille de velours bleu. Mais avant qu'elle l'eût ouvert, M. Chevriot, qui avait deviné son intention, l'arrêta.

– Mais, monsieur le docteur… fit-elle.

– Madame, répliqua-t-il, depuis plus de deux ans je n'exerce plus la médecine ; cependant ma porte est toujours ouverte aux personnes qui me font l'honneur de venir me trouver ; seulement, toutes mes consultations sont gratuites.

Et comme la jeune femme voulait insister :

– Non, non, reprit-il d'un ton presque sévère ; vous ne voulez pas m'être désagréable ; n'est-ce pas ?

– Oh ! monsieur !

– En ce cas, n'insistez point.

L'inconnue laissa échapper un long soupir, tendit la main au vieillard, puis se retira.

– Les riches sont souvent plus à plaindre que les pauvres, murmura M. Chevriot, en hochant la tête.

Il rentra dans son cabinet et se remit au travail.

XV

LE PETIT ANDRÉ

Il était trois heures de l'après-midi.

Une sœur converse vint prévenir la mère Agathe qu'une dame, qui désirait rester inconnue, demandait à lui parler.

– Cette dame ne vous a-t-elle pas dit qu'elle se recommandait de M. le docteur Chevriot ?

– Si, ma mère, elle vient de la part de M. le docteur.

– Elle attend au parloir ?

– Oui, ma mère.

– Faites-la entrer dans le salon.

Pendant que la sœur converse se hâtait d'exécuter l'ordre qu'elle venait de recevoir, la supérieure se rendait au salon où elle se trouva en présence de la mystérieuse dame.

– Madame la supérieure, dit celle-ci, j'ai l'honneur de me présenter sous les auspices de M. le docteur Chevriot.

– Une petite lettre de M. le docteur, que j'ai reçue ce matin, m'a prévenue de votre visite, madame.

– Ah ! il vous a avertie… Est-ce qu'il vous a fait connaître le but de ma visite ?

– Non, madame ; M. le docteur me prie seulement de vous faire bon accueil.

– Et votre accueil, madame la supérieure, est on ne peut plus gracieux.

– Nous recevons ici les visiteurs le mieux que nous pouvons. Mais veuillez vous asseoir, madame.

S'étant assise, l'inconnue reprit :

– M. le docteur m'a dit que vous aviez dans votre maison un certain nombre de petits garçons.

– Oui, madame ; mais nous avons aussi des petites filles.

– En ce moment, c'est surtout aux petits garçons que je m'intéresse.

La mère Agathe s'inclina sans répondre.

– Ce sont des orphelins ?

– Oui, madame, des orphelins et des abandonnés.

– Les père et mère des abandonnés sont inconnus ?

– Presque toujours, madame.

– Tandis qu'on sait de qui sont nés les orphelins ?

– Oui, madame.

– Madame la supérieure, je suis mariée, et nous avons, mon mari et moi, un grand chagrin, celui de ne pas avoir un enfant. Ayant acquis la certitude que le bonheur d'être mère m'est refusé, je me suis décidée à prendre un enfant sans famille que j'élèverai, que j'aimerai et que, plus tard, mon mari et moi adopterons, s'il sait répondre à notre affection.

– C’est une noble et généreuse intention, madame.

– M. le docteur Chevriot m’a parlé de votre maison, ma mère, et j’ai l’espoir de trouver parmi vos petits garçons, les orphelins de préférence, cet enfant pour lequel je veux être une mère. Je désire qu’il soit gentil, qu’il ait un bon naturel et qu’il s’annonce comme devant être intelligent ; vous comprenez cela, ma mère ?

– Oh ! parfaitement, madame.

– Je ne le voudrais pas tout à fait petit, mais qu’il eût au moins cinq ou six ans. Avez-vous plusieurs petits garçons de cet âge ?

– Excepté un, qui n’a que trois ans, et deux de quatre ans, tous les autres ont plus de cinq ans.

– Ma mère, je trouverai ici mon petit garçon !

– Madame, répondit la religieuse, d’après la règle que nous avons adoptée, nous ne nous séparons de nos enfants que lorsqu’ils sont arrivés à l’âge de treize ans. Alors ils ont une instruction suffisante et peuvent entrer en apprentissage dans telle ou telle maison que nous connaissons et où nous les plaçons ; ceci vous dit, madame, que nous continuons de veiller sur eux, et que nous subvenons à tous leurs besoins jusqu’au jour où ils peuvent se suffire à eux-mêmes.

– C’est admirable.

– Jusqu’à présent, aucun de nos chers enfants n’a quitté la maison avant l’âge de treize ans ; il est vrai, madame, que vous êtes la première personne qui nous en demandez un. Si l’un de nos enfants vous plaît, nous vous le donnerons ou plutôt nous vous le confierons ayant la certitude qu’aucun

des soins que réclame son âge ne lui manquera, enfin qu'il sera heureux auprès de vous.

– Oh ! quant à cela…

– Nous enfreindrons la règle de la maison dans l'intérêt de l'enfant et en vue de son avenir.

– Je comprends cela, je le comprends.

– Toutefois, madame, il y aura certaines conditions.

– Quelles conditions ? Dites !

– D'abord, madame, vous devrez vous faire connaître.

– Mais oui, mais oui.

– Vous aurez à signer un engagement par lequel vous nous reconnaîtrez le droit de veiller sur l'enfant et même de le reprendre si les promesses faites n'étaient pas tenues.

– J'accède à toutes vos exigences, madame la supérieure, quelles qu'elles soient.

– Bien, madame.

Nos enfants sont en récréation, continua la religieuse en se levant, si vous désirez les voir, je vais vous conduire au milieu d'eux.

– J'allais vous prier de me procurer ce plaisir.

La mère Agathe et la dame inconnue se rendirent dans le préau où elles furent aussitôt entourées par les enfants, qui avaient interrompu leurs jeux. Ils tendaient leurs petits bras à la religieuse. Celle-ci, baissée, mettait sur chaque front un baiser. L'inconnue embrassait aussi les enfants et les regardait comme en extase.

– Comme ils sont gentils ! s'écriait-elle ; mais tous sont charmants, et je ne saurais dire, vraiment, lequel est le plus beau !

– Nous ne faisons aucune différence entre eux, dit la mère Agathe, nous les aimons également.

– Cela se voit, madame la supérieure.

Les enfants reprenaient leurs jeux sous la surveillance d'une sœur institutrice.

Comme la jeune femme et la mère Agathe se promenaient à travers les groupes, en causant, on vint prévenir cette dernière qu'une personne l'attendait au parloir.

– Madame, dit-elle, je vous laisse un instant, veuillez m'excuser.

Restée seule, l'inconnue se mit à examiner les enfants comme si elle eût cherché à fixer son choix parmi ces mines éveillées, réjouies, ces jeunes têtes blondes et brunes.

Tout à coup, à l'extrémité du préau, elle aperçut deux garçonnets qu'elle n'avait pas vus encore. Elle se dirigea de leur côté.

L'un, assis sur un banc rustique, à l'ombre d'un tilleul, ayant sur les genoux un léger pupitre, dessinait un paysage que sa vue et son crayon saisissaient dans un coin du parc ; l'autre, debout derrière son camarade, les bras croisés, suivait avec intérêt le travail du crayon sur la feuille de papier.

Le dessin, déjà très avancé, représentait, dans l'éloignement, un bouquet d'arbres ; devant les arbres, une

corbeille de bégonias ; au premier plan, le bord de la pièce d'eau et une petite cabane vers laquelle nageaient des cygnes et des canards.

La jeune femme s'étant approchée, le petit dessinateur interrompit son travail et voulut se lever.

– Non, non, mon ami, dit vivement l'inconnue, ne vous dérangez pas et, je vous en prie, reprenez votre travail. Vous me permettez de voir ?

– Oh ! oui, madame.

– Mais c'est charmant, tout à fait charmant ; il y a de la vigueur, le coup de crayon est hardi ; très bien, ces oppositions d'ombre et de lumière.

Elle jeta un regard sur le parc et la pièce d'eau.

– Très exactement rendu, reprit-elle ; mon jeune ami, je vous fais mes compliments. Quel âge avez-vous ?

– Onze ans, madame.

– Si vous continuez, vous deviendrez un artiste.

L'autre jeune garçon, qui s'était un peu éloigné, se rapprocha et dit :

– Madame, mon ami Édouard veut être peintre.

La dame arrêta ses yeux sur le frais et joli visage de l'enfant qui venait de parler et eut un vif mouvement d'admiration. Ce qu'elle éprouvait, elle n'aurait pu le dire exactement ; c'était une émotion douce, indéfinissable.



... Debout derrière son camarade, les bras croisés, il suivait avec intérêt le travail du crayon... (P. 919.)

Et, ne pouvant plus détacher ses yeux de l'enfant, muette, émerveillée, ravie, elle restait en contemplation devant lui.

Cela dura quelques instants.

– Oh ! le bel enfant, le bel enfant ! se disait-elle ; quelle douceur dans son regard, et comme son beau front est intelligent !

Édouard s'était remis tranquillement à son dessin.

L'inconnue ne s'occupait plus que de l'autre enfant, qui la captivait et la remuait dans tout son être.

– Mon petit ami, comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-elle.

– André, madame.

– André, j'aime ce nom-là. Et, quel âge avez-vous ?

– Neuf ans, madame.

– Il y a longtemps que vous êtes dans cette maison ?

– Oui, madame ; j'étais tout petit quand on m'y a amené.

– Vous plaisez-vous bien ici ?

– Oh ! oui, madame.

– Mais vous ne pourrez pas y rester toujours.

– C'est vrai, madame ; mais c'est seulement quand nous serons assez instruits, Édouard et moi, que nous quitterons la maison.

À ce moment, l'inconnue vit la mère Agathe s'avancer au milieu du préau.

– Au revoir, mon petit ami ; dit-elle à André, au revoir, et à bientôt, j'espère.

Elle s'éloigna et marcha précipitamment à la rencontre de la religieuse.

– Madame la supérieure, lui dit-elle, je suis dans le ravissement.

– Ce seul mot, madame, contient un éloge de nos enfants auquel je suis extrêmement sensible.

– Madame la supérieure, vous voulez bien m'accorder encore quelques instants d'entretien ?

– Je suis tout à vous, madame.

Elles rentrèrent au salon.

L'inconnue avait les yeux brillants et paraissait très agitée.

– Ma mère, ma bonne mère ! s'écria-t-elle, comme j'en avais l'espoir en venant près de vous, j'ai trouvé mon petit garçon !

– J'en suis heureuse, madame ; si nous étions restées dans la récréation, vous auriez pu tout de suite me le désigner.

– Je lui ai demandé son nom et son âge ; il a neuf ans et il s'appelle André.

La religieuse eut un haut-le-corps, puis resta un instant immobile, comme pétrifiée.

– Mon Dieu, ma mère, qu'avez-vous ? demanda la dame.

– Ce que j'ai ? Je suis désolée.

– Pourquoi ?

– André ne peut pas vous être confié.

– Oh !

– Et si votre choix ne se fixe pas sur un autre, nous n'avons pas ici l'enfant que vous désirez adopter.

– C'est André, madame la supérieure, c'est André que je veux avoir, que je veux adopter !

– C'est impossible, madame.

– Mais la raison, dites, la raison ?

– André nous a été confié par sa mère.

– Qui vit encore ?

– Oui.

– Que fait-elle, cette femme ? C'est une malheureuse, sans doute ?

La religieuse resta un instant tout interloquée. Visiblement embarrassée, elle ne trouva que ceci à répondre :

– Elle adore son fils, madame.

– Raison de plus, madame la supérieure.

– Non, madame, non ; cette mère adore son fils et ne s'en séparera point.

– Mais n'en est-elle donc pas déjà séparée ? Après l'avoir placé dans cet asile de l'enfance, après vous l'avoir confié, ma mère, pourquoi refuserait-elle de me le donner, à moi, quand elle saura qu'il sera aimé, heureux, et qu'il s'agit pour lui d'un brillant avenir ?

– Mon Dieu, madame, vous me mettez dans un grand embarras, car je ne puis pas répondre à vos questions comme je le voudrais.

– Voyons, madame la supérieure, examinons la situation, si vous le voulez bien.

– La chose est extrêmement ardue.

– Pourquoi ?

– Parce que les éléments nous manquent.

– Pourtant, il me semble…

La mère Agathe secoua tristement la tête.

L'inconnue reprit :

– La mère de ce charmant petit André a, par le fait, abandonné son enfant le jour où elle l'a placé dans cette maison.

– Ne croyez pas cela, madame ! protesta la religieuse.

– Soit, elle ne l'a pas abandonné, comme aurait fait une mauvaise mère ; mais elle a été forcée de se séparer de lui.

– C'est par suite de graves circonstances qu'elle s'est vue dans la nécessité de nous confier son enfant.

– La misère, probablement. Peut-être était-ce une pauvre fille séduite que le père de son enfant avait abandonnée.

La mère Agathe ne répondit pas.

– Elle adore son fils, m'avez-vous dit, continua la jeune femme s'occupe-t-elle de lui ?

– Beaucoup, madame.

– Elle vient le voir ?

– Souvent, très souvent.

– Seulement, elle ne se trouve pas dans une situation qui lui permette de le reprendre.

– Elle trouve qu'il est bien avec nous.

– Mais que veut-elle faire de lui ?

– Je l'ignore, madame ; mais André est encore trop jeune pour qu'on puisse savoir déjà quelle sera sa vocation.

– Oui, mais à l'âge de treize ans, comme c'est la règle de votre maison, le pauvre enfant quittera l'établissement pour être mis en apprentissage. Eh bien, non, ma mère, cet adorable enfant, que la nature semble avoir comblé de ses dons, ne sera pas, ne peut pas être un ouvrier. Oh ! je ne méprise ni ne dédaigne l'ouvrier, l'ouvrier honnête, laborieux et bon père de famille ; j'ai, au contraire, du respect et de l'admiration pour ces hommes, qui ont voué leur vie au travail manuel, et j'estime que sous la blouse et le bourgeron aussi bien que sous la redingote et l'habit, battent de grands cœurs ; je préfère la grosse main calleuse d'un laboureur ou d'un forgeron à la main fine et blanche d'un oisif, d'un inutile.

Mais il ne peut pas y avoir dans le monde que des cultivateurs et des ouvriers des différents métiers, il nous faut aussi des législateurs, des magistrats, des ingénieurs, des médecins, des avocats, des officiers ministériels, des peintres, comme veut l'être Édouard, l'ami d'André, des sculpteurs, des littérateurs, etc.... Eh bien, cet enfant, vers lequel je me suis sentie irrésistiblement attirée, n'est pas destiné à devenir un ouvrier ; tout me dit, au contraire, qu'il

est appelé à une de ces professions libérales dont je viens de parler.

André un ouvrier ! non, non, c'est impossible. Je l'ai bien regardé, madame la supérieure ; sous son beau front on devine la pensée active, il a le regard profond, pénétrant et l'intelligence éclate dans ses yeux d'une vivacité surprenante, il n'est pas jusqu'à son sourire qui ne soit d'une grande finesse.

Que vous dirai-je encore, madame la supérieure ? ce bel enfant m'a charmée, captivée, impressionnée jusqu'au fond de l'âme et j'ai déjà pour lui, je le sens aux battements de mon cœur, une tendresse de mère.

Oui, voilà bien l'enfant que je désire présenter à mon mari ; voilà bien l'enfant dont nous pouvons faire le nôtre, que nous serons heureux d'adopter.

– Hélas ! madame, répondit la mère Agathe, je vous l'ai déjà dit, votre désir est irréalisable.

L'inconnue resta quelques instants pensive.

– André a une mère, reprit-elle, je comprends que vous ne puissiez pas disposer d'un enfant qui n'est pas un abandonné, mais qui vous a seulement été confié ; c'est bien, je verrai la mère.

– C'est inutile, madame.

– Je la verrai, madame la supérieure, elle m'écoutera et me comprendra, j'en ai la conviction. Quand je lui aurai bien expliqué ce que je veux faire pour son fils, elle n'hésitera pas à faire un sacrifice dans l'intérêt de l'avenir de son enfant. D'ailleurs, nous la mettrons elle-même, pour toujours, à l'abri du besoin.

Ma mère, veuillez, je vous prie, me donner l'adresse de la mère d'André.

– Pour vous dire où demeure la mère d'André, madame, il faudrait que j'y fusse autorisée.

– Comment, il ne vous est pas permis de me dire où elle demeure ?

– Cela ne m'est pas permis.

– Ah ! çà, mais elle a donc intérêt à se cacher ?

– Je ne peux pas vous répondre, madame.

– Tout cela ressemble beaucoup à un mystère. Ainsi il m'est impossible, il m'est défendu de voir cette femme ?

– Je n'ai pas dit cela, madame.

– Cependant…

– Vous pourriez voir ici la mère d'André, car, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, elle y vient souvent.

– Eh bien, madame la supérieure, s'il en est ainsi, je la verrai ici.

– Je n'ai pas à m'y opposer ; mais je vous le répète, madame, vous n'obtiendrez pas ce que vous désirez ; tout ce que vous pourrez dire et faire sera inutile.

– Vous le croyez ?

– Absolument.

– Eh bien, nous verrons.

– Madame, si vous me permettiez de vous donner un conseil…

– Donnez-le-moi, ma mère, je l’accueillerai avec déférence.

– Eh bien, madame, ne voyez pas la mère d’André.

La jeune femme secoua la tête.

– J’ai l’espoir, répliqua-t-elle, que la mère d’André ne repoussera pas mes offres ; mais ne l’aurais-je pas, cet espoir, que je n’en désirerais pas moins, très vivement, avoir un entretien avec elle. Je vous serai donc très reconnaissante, madame la supérieure, de vouloir bien me ménager ici une rencontre avec la mère du petit André.

– Enfin, vous voulez absolument la voir ?

– Oui, absolument, et quoi qu’il puisse arriver. Vient-elle voir son fils à des jours fixes ?

– Pas précisément, madame ; mais si vous pouvez venir ici demain, à trois heures, vous serez sûre de la rencontrer.

– Merci, ma mère ; demain, à trois heures, j’aurai le plaisir de vous faire une seconde visite.

La religieuse s’inclina.

– Ma bonne mère, reprit l’inconnue, que puis-je vous offrir pour vos enfants ?

– Rien, madame.

– Rien, dites-vous ?

– Je ne puis rien accepter. Du reste, comme vous avez pu le voir, nos enfants ne manquent de rien.

– En effet ; cependant…

– La fondatrice de cette maison ne veut associer personne à son œuvre de bienfaisance.

– Ah ! c'est une dame qui a fondé cet établissement ?

– Oui, madame.

– Quel est le nom de cette dame ?

– Nous l'appelons la Dame en noir.

XVI

LE NOM DE L'INCONNUE

Mme Clavière était arrivée à la Maison maternelle un peu avant deux heures.

Elle avait embrassé son fils et Édouard, puis tout en faisant sa visite aux petits garçons et aux petites filles, accompagnée de mère Agathe, celle-ci lui avait longuement parlé de la visite qu'elle avait eue la veille et de la demande présentée par la dame inconnue, que la gentillesse et l'intelligence d'André avaient séduite.

La religieuse avait ajouté :

– Ne pouvant faire connaître à cette dame des faits qui touchent de si près à votre vie intime, et ne sachant trop quoi lui répondre, je me suis trouvée vis-à-vis d'elle dans un embarras assez pénible. Plus je lui disais : – « Ce que vous voulez est impossible, » plus elle insistait.

« Eh bien, me dit-elle, je verrai la mère du petit André et m'entendrai avec elle. »

Elle me demanda votre adresse que je ne lui donnai point, naturellement. Enfin je finis par lui dire que puisqu'elle désirait absolument vous voir, elle pourrait vous trouver ici à trois heures.

– Eh bien, mère Agathe, avait répondu Mme Clavière, j'accorderai à cette dame le moment d'entretien qu'elle tient tant à avoir avec moi, et peut-être ne serai-je pas aussi embarrassée que vous l'avez été pour lui répondre.

Je ne puis lui en vouloir, à cette dame, d'avoir trouvé mon fils gentil et de vous avoir parlé de ses bonnes intentions à son égard ; j'en suis très flattée, au contraire. Que voulez-vous, ma sœur, le cœur d'une mère a de grandes faiblesses.

Cette dame, recommandée par notre bon docteur, vient ici avec l'espoir d'y trouver un enfant dont elle veut faire le sien ; elle voit André, elle croit, trompée par les apparences, qu'il est le fils de quelque malheureuse et elle le choisit entre tous parce qu'il lui plaît et qu'il lui semble répondre à tout ce qu'elle est en droit d'exiger de l'enfant qu'elle a résolu d'adopter. Tout cela est fort naturel. Ce qui est fâcheux, non pour mon fils et moi, mais pour cette dame, c'est qu'elle se soit trompée.

Ayant causé avec la mère Agathe, Mme Clavière l'avait quittée et s'était rendue dans ce salon réservé où plus d'une fois déjà nous savons introduit nos lecteurs.

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

Trois heures n'étaient pas encore sonnées lorsque la dame inconnue entra dans le salon, conduite par la mère Agathe.

Cette dernière se retira aussitôt, laissant seules les deux jeunes femmes qui, après avoir échangé un rapide regard, se saluèrent.

La dame avait tout de suite été frappée de la merveilleuse beauté de Mme Clavière, de sa grâce, de sa distinction, et avait remarqué, en même temps, qu'elle ne se trouvait point en présence d'une pauvre femme du peuple, comme elle l'avait trop facilement supposé.

Toutefois, le costume noir de Mme Clavière, toujours d'une grande simplicité, ne lui disait point, non plus, qu'elle eût de la fortune.

L'inconnue ne paraissait guère plus âgée que Mme Clavière, elles étaient également gracieuses, distinguées ; mais la beauté de la première, malgré la douceur du regard, le charme du sourire et l'ensemble sympathique et avenant de la physionomie, n'était pas comparable à celle de l'autre.

C'était par les sentiments qu'elles se ressemblaient.

De son côté, la Dame en noir avait constaté que la mère Agathe ne s'était point trompée dans son jugement en lui disant que l'inconnue appartenait certainement à la haute classe de la société.

Comme si elle eût été chez elle, Mme Clavière indiqua de la main un fauteuil à la visiteuse et de sa voix douce, au timbre harmonieux, l'invita à s'asseoir.

L'inconnue paraissait très émue et elle regardait la Dame en noir comme inquiète.

Enfin elle rompit le silence.

– Madame, dit-elle, vous êtes la mère de ce charmant petit garçon avec lequel j'ai causé hier un instant et qui m'a dit qu'il s'appelait André ?

– Oui, madame, je suis la mère d'André.



… Mme Clavière indiqua de la main un fauteuil à la visiteuse… (P. 928.)

– Quel adorable enfant ! Il est au-dessus de tous les éloges que l'on pourrait faire de lui ; il m'a ravie, subjuguée, madame.

– Oh ! vous êtes trop bonne, trop indulgente !

– Non, non ; il lui a suffi d'un regard et d'un sourire pour s'emparer de mon cœur et de mon âme. Depuis que je l'ai vu, je n'ai fait que penser à lui ; la nuit, il a été dans mes rêves, des songes délicieux ; je voyais constamment sa jolie figure et ce regard et ce sourire qui avaient produit en moi une si vive impression.

L'inconnue s'arrêta un instant ; et comme Mme Clavière restait silencieuse, elle reprit :

– Mme la supérieure de cette maison vous a annoncé ma visite, vous a-t-elle parlé de l'offre que j'ai à vous faire, concernant votre petit garçon ?

– Elle a cru pouvoir me répéter aussi exactement que possible et, sans commettre, une indiscrétion la conversation que vous avez eue avec elle.

– Eh bien, oui, madame, le bonheur d'être mère m'étant refusé et ayant dans mon cœur un débordement de tendresse que je ne puis laisser tarir, je veux avoir un enfant à aimer, je veux être mère par le cœur, j'ai un besoin absolu de maternité.

– Vous êtes toute jeune encore, madame ; vous ne devez pas désespérer de devenir mère.

– Hélas ! madame, je n'ai plus d'espoir.

– Oh !

– J’ai consulté un célèbre docteur qui m’a déclaré que je n’aurais pas d’enfant. C’est ce docteur, M. Chevriot qui m’a indiqué cet établissement. J’ai vu tous les enfants qui ont été recueillis dans cette maison, et c’est vers le vôtre, madame, que mon cœur est allé. Je ne saurais vous dire exactement ce qui s’est passé en moi ; saisie d’admiration, je le regardais comme en extase ; j’étais fascinée. Madame, je vous en prie, donnez-moi votre enfant !

– Je ne sais pas, madame, s’il existe des mères qui puissent donner leur enfant ; dans tous les cas, je ne suis pas une de ces mères. J’aime mon fils, il est tout pour moi, et, comme vous l’a dit la mère Agathe, ce que vous désirez est impossible.

– Oh ! ne me rendez pas malheureuse !

– Pardon, madame, croyez-vous que je puisse avoir une grande compassion pour vous, quand vous venez me demander, à moi, une mère, et cela presque timidement, de m’arracher le cœur moi-même ?

– Si vous saviez comme je l’aimerais, comme je veillerais sur lui, comme je le rendrais heureux !

– Mon fils a sa mère pour l’aimer, veiller sur lui, le rendre heureux !

– Mon mari et moi avons une grande fortune, nous adopterions André, il aurait un magnifique avenir.

– Assurément, madame, vos intentions sont on ne peut plus généreuses ; mais l’enfant qui a le bonheur d’avoir sa mère ne demande pas à être adopté. Quant à l’avenir de mon fils, je le prépare depuis sa naissance, il sera ce qu’il pourra être, cela dépendra de lui. Pourvu qu’il soit bon, intelligent,

qu'il ait du cœur et sache se rendre utile aux autres et à son pays, je serai satisfaite.

– Ainsi vous dédaignez la fortune ?

– Non, madame, non ; mais je sais qu'on peut être heureux sans la fortune, la richesse ne donne pas toujours le bonheur.

– Hélas ! c'est vrai.

– J'adore mon enfant, madame ; si je le perdais, je n'aurais plus qu'à mourir ; c'est lui qui me fait vivre et c'est pour lui seul que je vis ; je l'aime pour moi, sans doute, mais beaucoup plus pour lui-même. Avant sa naissance j'ai été malheureuse et j'ai versé bien des larmes ; eh bien, il me semble que si j'aime André autant qu'il soit possible à la meilleure des mères d'aimer son enfant, c'est à cause des larmes que j'ai versées et des souffrances que j'ai endurées pour lui.

– Ainsi vous avez été malheureuse, vous avez souffert !

– Oui, j'ai été malheureuse, oui, j'ai souffert ; et maintenant que mon fils est ma consolation, qu'en lui sont tous mes espoirs, toutes mes joies, vous voudriez que je vous le donnasse ! Ah ! madame, madame ! Mais, absorbée dans votre idée, vous ne réfléchissez pas…

Vous êtes bonne, vous êtes généreuse, vous avez beaucoup d'autres grandes qualités ; mais vous n'êtes pas mère, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est qu'une mère. Voyons, madame, si vous aviez un enfant, est-ce que vous le donneriez à une autre femme malgré toutes les promesses qui vous seraient faites ?

– Non, certes ! répondit vivement l'inconnue.

Puis elle reprit d’une voix hésitante :

– Mais la situation n’est point la même.

La Dame en noir arrêta sur son interlocutrice un regard scrutateur.

– Pourquoi donc, madame ? demanda-t-elle.

Et comme l’inconnue, embarrassée, hésitait à répondre, elle poursuivit :

– Ah ! je comprends : vous êtes riche, vous occupez sans doute une haute position dans le monde et je ne suis à vos yeux qu’une malheureuse, une pauvre mère qui a été forcée de placer son enfant dans cette maison de bienfaisance où sont recueillis des orphelins et des abandonnés. Eh bien, madame, c’est parce que vous avez le droit de penser cela, parce que vous êtes animée par une pensée généreuse, parce que, enfin, je rends hommage à vos excellentes intentions, que je ne vous ai pas tout de suite répondu avec indignation.

Est-ce qu’il peut y avoir une différence dans les sentiments de la maternité, dites, madame, dites ? Est-ce que la femme pauvre qui loge dans un grenier aime moins son enfant que la femme opulente qui habite un palais ?

Allez, madame, chez celle-ci comme chez l’autre le cœur est le même.

– Oui, oui, c’est vrai.

– Voyons, madame, si après vous avoir parlé comme je viens de le faire, je vous donnais mon fils, que penseriez-vous de moi ?

– Mais… mais… balbutia l’inconnue.

– Vous verriez en moi une mauvaise mère et vous me mépriseriez.

– Non, non. Je ne verrais en cela qu'un acte de dévouement sublime, je dirais que dans l'intérêt de l'avenir de votre fils vous avez fait le plus grand des sacrifices.

La Dame en noir secoua la tête.

– Écoutez-moi, madame, reprit l'inconnue, écoutez-moi : En me donnant votre fils, vous ne l'abandonneriez pas, vous pourriez toujours l'aimer, veiller sur lui ; je dis plus, vous n'en seriez pas séparée, vous pourriez vivre près de lui, dans notre maison. Alors nous serions deux à l'aimer, il aurait deux mères.

– Vous ne pensez pas que la véritable mère serait jalouse de l'autre.

– Elle ne voudrait penser qu'au bonheur de son fils et deviendrait, en quelque sorte, la sœur de la mère adoptive ; car, comme je vous l'ai déjà dit, c'est bien d'une adoption qu'il s'agit.

Je ne vous ai pas encore parlé de mon mari, qui porte un grand nom ; après lui, faute d'un héritier, son nom s'éteint et sa fortune va à des étrangers ; il a un violent chagrin de ne pas avoir un enfant, un fils ; c'est notre grande douleur à tous deux. Cette grave question d'une adoption a été agitée entre nous, pas plus que moi il ne l'a repoussée, et l'enfant que je lui présenterai en lui disant : « – Voici notre fils », il l'accueillera avec joie et il l'aimera. Dès lors, lui et moi, nous n'aurons plus qu'une pensée, celle de rendre notre enfant digne du nom que nous avons à lui donner.

– C’est très beau, ce que vous et votre mari voulez faire, madame. Pourquoi donc ne prenez-vous pas un enfant orphelin, sans famille ?

– J’ai vu votre fils, votre André, madame ; c’est lui seul que je puis aimer comme aime une mère, c’est lui que mon cœur a adopté, c’est lui que je trouve digne, dès aujourd’hui, de porter le nom et le titre du comte Maxime de Rosamont.

La foudre éclatant aux pieds de Marie Clavière n’aurait pas produit sur elle un effet plus terrible.

Très pâle, les yeux démesurément ouverts, et toute frémissante, elle se dressa debout d’un seul mouvement, comme par un ressort.

– Mon Dieu, madame, qu’avez-vous ? s’écria la comtesse de Rosamont.

Ces paroles rappelèrent la mère d’André au sentiment de sa dignité et l’aidèrent à se remettre de la violente émotion qu’elle venait d’éprouver.

Elle passa à plusieurs reprises ses mains sur son front, un sourire doux et triste courut sur ses lèvres, et elle reprit sa place dans le fauteuil en face de la comtesse.

Au bout d’un instant, quand elle eut retrouvé tout son sang-froid :

– Ainsi, dit-elle, vous êtes madame la comtesse de Rosamont ?

– Oui.

– Et vous êtes née Louise de Noyons, fille cadette du marquis et de la marquise de Noyons.

– Comment savez-vous cela ? s'écria la comtesse étonnée.

– Sans que j'aie besoin de vous le dire, madame la comtesse, vous le comprendrez tout à l'heure.

Vous avez épousé le comte Maxime de Rosamont le 10 mai de l'année 1862 ; la cérémonie de votre mariage a eu lieu à l'église Sainte-Clotilde.

– C'est exact ; mais...

– Attendez, madame la comtesse : avez-vous su que, avant de se marier, M. le comte de Rosamont avait une maîtresse ?

– Je ne l'ai pas ignoré, répondit la comtesse devenant très rouge.

– C'était une jeune fille ; vous a-t-on dit comment elle s'appelait ?

– Non, et je n'ai pas cherché à le savoir.

– Elle se nommait Marie Sorel. Elle n'avait pas encore dix-huit ans et était demoiselle de magasin lorsqu'elle connut M. de Rosamont qui, pour la séduire, s'était donné le nom de Lucien Gervois et se faisait passer pour un employé d'une grande administration.

– Est-ce possible ?

– Pourquoi mentirais-je ?

– C'est juste.

– Marie Sorel était orpheline, sans famille, sans soutien ; pauvre, elle ne possédait que son honnêteté, sa sagesse. Elle

eut le tort d'écouter les paroles d'amour de celui dans lequel elle voyait un employé et d'y croire. Ne pouvant pas deviner qu'il la trompait, elle aima Lucien Gervois et devint sa maîtresse.

Marie Sorel aimait Lucien Gervois, madame la comtesse ; elle n'aurait ni écouté ni aimé le comte de Rosamont. Le comte l'avait bien compris, et c'est pour cela qu'il avait pris un faux nom.

La liaison ne dura que sept mois.

Un jour, Lucien vint trouver Marie et lui dit :

– « Mes chefs m'ont désigné pour occuper un poste important à Saint-Pétersbourg ; je ne peux pas refuser de partir, c'est mon avenir. »

Et il quitta Marie après lui avoir dit qu'il ne la reverrait plus, que tout était fini entre eux. Marie, trompée jusqu'à la dernière heure, était abandonnée. Elle pleura, elle ne pouvait faire que cela.

Elle avait un ami d'enfance, qu'elle avait oublié ; il était de huit ans plus âgé qu'elle et se nommait Clavière. C'était un jeune homme d'un grand cœur, madame la comtesse. Il aimait Marie et il était à Paris depuis quelque temps, veillant sur elle sans qu'elle pût sans douter. Il savait que Marie avait un amant et il avait découvert que cet amant, qui se faisait appeler Lucien Gervois, était le comte Maxime de Rosamont.

Sachant que la pauvre Marie avait besoin d'être consolée, d'entendre les paroles d'un ami dévoué, il vint la trouver. C'était le lendemain de la rupture. Ce fut lui qui apprit à l'abandonnée que le soi-disant Lucien Gervois

n'était autre que le comte Maxime de Rosamont, lequel était à la veille d'épouser Mlle Louise de Noyons.

– Mon Dieu, madame, dit la comtesse très agitée et fort troublée, pourquoi me dites-vous tout cela ?

– Parce que je crois qu'il est nécessaire que vous le sachiez, madame la comtesse.

Je ne vous parlerai pas de plusieurs incidents qui ont précédé un duel, qui fit alors un assez grand bruit, et fut fatal à l'ami de Marie Sorel, car il fut frappé mortellement par son adversaire.

– Oh ! c'est affreux !

– Le malheureux mourut après huit jours de souffrances. Mais vous allez voir, madame la comtesse, quel homme c'était que ce généreux ami de Marie Sorel, si prématurément enlevé à la vie.

À son lit de mort, il épousa Marie Sorel. Beaucoup de gens ont cru que M. Clavière avait voulu ce mariage in extremis afin de laisser sa fortune, qui était de plusieurs millions, à la pauvre fille abandonnée.

Eh bien, non, sa pensée était plus grande, plus élevée, et la générosité de son noble cœur plus étendue.

Ce que M. Clavière voulait surtout et avant tout, c'était légitimer, donner un nom à l'enfant que Marie Sorel portait dans son sein.

– Enceinte, elle était enceinte exclama la comtesse.

– Oui, madame, enceinte de cinq mois.

– Et le comte le savait ?

– Non, il ne le savait pas et il doit l'ignorer encore.

– Est-ce qu'il a vécu, est-ce qu'il vit, cet enfant ?

– Il vit, madame la comtesse.

– C'est une fille ?

– Non, c'est un garçon.

– Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Et la mère, qu'est-elle devenue ?

– La mère, madame la comtesse, a fait à Dieu le serment de porter éternellement dans son cœur le deuil de son époux. Devenue riche, une de ses premières pensées a été pour les pauvres petits enfants abandonnés et pour les orphelins ; c'est elle qui est la fondatrice de cette maison, et ici, madame la comtesse, on l'appelle la Dame en noir.

– Mais vous, madame, qui êtes-vous donc ? s'écria la comtesse avec effarement.

Les yeux de la mère d'André s'illuminèrent, et son beau visage parut irradié. Mais ce fut avec un accent de tristesse profonde qu'elle répondit :

– Quand j'étais jeune fille, on m'appelait Marie Sorel.

– Vous, vous, c'est vous !

– Aujourd'hui, madame la comtesse, je suis la veuve d'André Clavière, et mon enfant, qui se nomme André Clavière est le fils du comte Maxime de Rosamont !

– Ah ! il a un fils ! exclama la comtesse éperdue.

Et, tombant à genoux devant l'ancienne maîtresse de son mari, elle fondit en larmes.

– Madame la comtesse, que faites-vous ? s'écria la mère d'André.

Et elle aussi se mit à pleurer.

D'une voix entrecoupée la comtesse répondit :

– J'implore à vos genoux le pardon du comte de Rosamont.

– Je lui pardonne, madame la comtesse. Mais, de grâce, ne restez pas ainsi, relevez-vous !

La comtesse de Rosamont se releva et, saisissant une des mains de Marie :

– Le comte a été bien coupable envers vous dit-elle ; aujourd'hui, quand il a un si grand chagrin de ne pas avoir d'enfant, son châtiment est dans votre fils, qui est aussi le sien.

Mme Clavière eut un doux sourire.

– Il ignore l'existence de l'enfant, dit-elle, et depuis longtemps il ne pense plus à Marie Sorel.

La comtesse resta silencieuse. Elle tenait sa tête baissée et semblait absorbée dans ses pensées.

– Madame la comtesse, reprit Marie, avez-vous encore le désir d'adopter le petit André ?

Mme de Rosamont tressaillit violemment, et, relevant brusquement la tête :

– Je viens de recevoir une cruelle leçon, dit-elle tristement ; j'étais malade, je suis guérie de ma manie d'adoption. Pour me consoler de ne pas être mère, je

penserai sans cesse à votre enfant, madame, à André Clavière, le fils de mon mari.



J'implore à vos genoux le pardon du comte de Rosamont. (P. 935.)

– Garderez-vous le secret de la révélation que je viens de vous faire ?

La comtesse regarda fixement la mère d'André.

– Pourquoi m'adressez-vous cette question ? demanda-t-elle.

– Pour que vous y répondiez, madame la comtesse.

– Je ne dirai rien au comte de Rosamont, ni à personne.

– C'est bien, merci.

– J'aime mon mari, madame, et s'il savait… Je le disais tout à l'heure, ce serait un châtiment terrible.

– Le croyez-vous ?

– Ah ! si je le crois ! Je connais le comte de Rosamont et la noblesse de ses sentiments. Je sais ce qu'il a souffert de vous avoir abandonnée, dans les premiers temps de notre mariage ; et cependant il ne savait pas que vous alliez être mère. Sa conscience d'honnête homme n'était pas tranquille, je le sentais ; il y avait en lui une douleur sourde, des remords ; avec persévérance, avec ténacité, j'ai lutté contre le mal, les remords se sont affaiblis, la douleur s'est calmée ; l'épouse était parvenue à éloigner du comte la pensée de celle dont elle était jalouse, parce qu'il l'avait aimée. Ah ! maintenant, je n'oserais pas affirmer qu'il a complètement oublié Marie Sorel. Mon Dieu, s'il apprenait…

– Que ferait-il ?

– Ah ! je ne sais pas, je ne sais pas ce qu'il ferait !

– Madame la comtesse, dit gravement la mère d'André, n'ayez aucune crainte et ne soyez plus jalouse : Marie Sorel

n’existe plus et le cœur de la veuve d’André Clavière est mort pour tout autre amour que l’amour maternel qu’elle a pour son enfant. On m’appelle la Dame en noir parce que, depuis la mort d’André Clavière, je n’ai pas cessé de porter la robe noire des veuves. Je vous l’ai dit, madame la comtesse, mon deuil est éternel, et aussi longtemps que je vivrai, on me verra toujours vêtue de noir.

– Ah ! madame ! s’écria la comtesse, comme je vous trouve noble et grande !… Ah ! comme je comprends que le comte de Rosamont vous ait aimée ! Et s’il vous revoyait…

– N’achevez pas, madame la comtesse, interrompit Marie en se dressant debout, le comte de Rosamont ne me reverra jamais ! Je lui ai pardonné, et pas plus que vous je ne voudrais qu’il fût puni.

– Mais il peut vous rencontrer ?

Mme Clavière secoua la tête et répondit en souriant :

– La Dame en noir ne va pas dans le monde.

Mme de Rosamont, qui s’était levée aussi et était prête à se retirer, tendit la main à Mme Clavière. Mais aussitôt, emportée par un élan du cœur :

– Non, non, s’écria-t-elle, ce n’est pas ainsi que je peux vous quitter, permettez-moi de vous embrasser.

Et l’épouse se jeta au cou de l’ancienne maîtresse de son mari.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2017

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : EmmanuelleL, Jean-Marc, MartineA, PatriceC, Coolmicro